This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vol. Fr. I. - A. 794

M. Gordon,
Pimpila 176

LETTRES PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES.

PAR

MADEMOISELLE CO***

Avec les Réponses

DE

MONSIEUR D'AR***.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT
M. D. CC. XLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE.

IL importe peu aux Lecteurs de ſavoir comment ces Lettres ſont tombées dans mes mains; il ſuffit qu'elles les amuſent. Jeſpère qu'elles leur plairont autant qu'elles ont plû à quelques Connoiſſeurs, qui les ont luës en manuſcrit. Pluſieurs ſont écrites par un Homme de Condition eſtimé dans la République des Lettres, & dont tous les Ouvrages ont été parfaitement reçus du Public. Il ſera fort aiſé de le connoître en liſant cet Ouvrage. Les autres Lettres ſont d'une jeune Demoiſelle qui montre beaucoup d'eſprit & de génie.

LET-

LETTRES PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES.

PAR

MADEMOISELLE CO***

avec les Réponses

DE MONSIEUR L. C. M. D. ARGENS.

PREMIERE LETTRE.

De Monsieur L. C. M. D. ARGENS.

VOUEZ-LE, Mademoiselle; vous craignez de devenir entièrement Philosophe. Vous ne pouvez vous dépouiller d'un reste de préjugés. Vous voila Car-

teſienne ; mais vous ne vous ſouciez point d'aprofondir les Siſthêmes oppoſés à celuy de Deſcartes. Vous vous figurez que n'ayant point été expliqués par les Fontenelles, ils doivent être ennuyeux. Vous apprehendez ce langage barbare, ces idées abſtraites, ces méditations obſcures dont on vous a fait peur. Malgré la confiance que vous me témoignez, vous trémblez que je ne vous conduiſe par des routes pénibles. Envain veux-je vous perſuader que la véritable Philoſophie conſiſte à connoître l'Hiſtoire de l'Eſprit humain, & qu'on ne peut ſavoir cette Hiſtoire qu'en examinant attentivement tous les différens Siſthêmes : vous vous obſtinez à vouloir être purement Carteſienne. Je ſuis perſuadé qu'il entre plus de crainte dans votre reſolution que d'amitié pour Deſcartes. Croyez-moy, revenez de votre erreur :

erreur, je ne veux point par une étude obscure & rebutante gâter & altérer la beauté de votre Génie. Je veux au contraire orner votre Esprit de mille connoissances aussi agréables qu'utiles. Vous avez de l'imagination, de la pénétration ; vous avez même de la constance, chose si nécessaire à ceux qui veulent s'instruire, & si rare chez les Dames. Pourquoy ne ferez-vous point valoir des talens aussi précieux ? On vous a persuadé que le tems que vous emploirez à des études, qu'on vous dit être ennuyeuses, est un tems perdu ; & moy je vous assure que la Philosophie que je veux vous apprendre, sert d'amusement à votre âge, tient lieu d'Ami, de Compagnon dans un âge plus mûr, & de Consolateur dans la vieillesse. C'est le sentiment d'un illustre Romain, qui ayant éprouvé plus d'une fois les revers

de la Fortune, il trouva toujours de nouvelles consolations dans l'examen des diverses opinions des grands Hommes.

Ce qui vous inspire de l'éloignement pour une Science aussi utile, c'est le caractère de certaines personnes auxquelles vous avez entendu donner le titre de Philosophe. Vous êtes étonnée que je vous propose d'avoir de pareils Confrères. Peut-être avez-vous pensé que vous seriez obligée de prendre un génie dur, acariâtre; qu'il faudroit que vous eussiez un air austère, un peu mal propre même. Banissez cette crainte. Je vous promets des Compagnons tels que les Descartes & les Fontenelles. Nous ne parcourerons jamais de ces Livres faits par des Pédants renommés, qui sont plus propres à dégoûter des Sciences qu'à instruire. Nous lirons Locke, dont vous avez déja vû quelque chose;

le, je vous expliquerai des opinions de Gassendi. Vous étudierez Newton dans les écrits de quelques-uns de ses Disciples, qui ont travaillé à mettre ses opinions & ses découvertes à la portée des Dames, & vous verrez que la Philosophie Carteſienne n'eſt pas la ſeule qui ait des charmes. Il y a eu d'aimables perſonnes pour qui des Gaſſendiſtes & des Newtoniens ont fait ce que Fontenelle a exécuté pour la ſpirituelle Marquiſe. Croyez-moy, ne vous arrêtez point au milieu d'une carrière dans laquelle vous êtes déja entrée. Achevez de devenir Philoſophe, & apprenez à connoître les différens ſentimens des grands Hommes. C'eſt la connoiſſance de cette diverſité de ſentimens qui perfectionne l'Eſprit. Elle lui apprend quelle eſt la bonne route du vrai. Le Sage, qui peut

tous les raisonnemens, & ne se détermine qu'après un long examen sur le parti qu'il doit suivre.

Les Académiciens m'ont toujours paru les Philosophes les plus sensés de l'antiquité. Je loue les Modernes qui imitent leur exemple, & je voudrois vous voir un peu moins de mépris pour tout ce qui semble opposé au Cartesianisme. Vous avez assez bien pris, & même un peu trop, l'esprit de votre Secte. On a reproché de tout tems aux Cartesiens d'être les ennemis de l'érudition, & de chercher à avilir dans toutes les occasions les Livres des Philosophes qui avoient précedé Descartes. Le savant Mr. Huet Evêque d'Avranches prétend que votre Chef avoit lû très assidûment les Ouvrages des Philosophes anciens, & qu'il en

en avoir beaucoup profité, quoi qu'il tâchât d'insinuer qu'ils lui étoient inconnus.

N'allez pas croire qu'en vous parlant ainsi de Descartes, je ne l'estime point; ce seroit me faire injustice. Je regarde ce Philosophe comme un des plus beaux Génies qu'il y ait eû, & ce que je viens de vous dire à son sujet n'est que pour vous engager, s'il est possible, à ne point préférer ses sentimens à ceux des autres grands Hommes, avant d'avoir examiné également les uns & les autres. Je suis &c.

HUITIEME LETTRE.

De Mademoiselle Co**

Pourquoy craindrois-je de devenir entièrement Philosophe? Vous devez bien vous

défier de vous-même; si vous ne le pensez pas, que vos leçons m'ont guérie d'une erreur qui n'est que trop ordinaire à mon sexe. Je regardois la Philosophie comme l'écueil des plaisirs les plus innocents; pouvez-vous trouver mauvais qu'à mon âge (c'est-à-dire à cet âge où tout ce qui paroît sérieux épouvante) j'aie appréhendé de m'appliquer à un genre d'étude qu'on m'avoit présenté sous la forme la plus lugubre? Vous m'avez désabusée; vous m'avez montré que la Philosophie est aimable, qu'elle est gaie, & souvent aussi enjouée que les vives saillies d'un Petit Maître. C'en est fait; vous m'avez séduite; & dès le moment que j'ai lû avec vous la pluralité des Mondes de Fontenelle, je me sentis aussi zélée Carteſienne que l'aimable Marquiſe pour qui fut fait cet ingénieux Ouvrage. Votre Philoſophie du bon ſens ache-

va

vous de faire ici mon éducation.

Je suis persuadée aujourd'hui qu'un Homme poli & spirituel avec les Femmes, c'est aussi un écrivain utile dans les Livres de Philosophie. Mais voici une matière dont je suis encore troublée, & que je vous prie de dissiper, s'il est possible.

Nous n'avons lû jusqu'ici que les Ouvrages de Descartes & de Fontenelle. Vous voulez que je lise attentivement ceux des autres Philosophes; je sens, ne vous en déplaise, que vous êtes fâché de me voir Carteſienne, & que vous auriez assez de penchant à me conduire au Pirronisme. Ceci soit dit sans vous offenser. N'allez pas prendre un air sérieux en lisant ma Lettre: vous savez que nos Amis vous taxent d'être un peu Pirronnien. Eh! quel mal y auroit-il, quand cela seroit? Ce seroit bien pis, si vous m'alliez faire lire des Ouvrages

ennuyeuses. Prenez vos mesures : je vous avertis d'avance que si vous ne me tenez parole, vous me rendrez Carteſienne plus obſtinée ; car chez moy tout Homme qui ennuye eſt un ſot, & tout ſot n'a pas le ſens commun. Je pars de ces deux principes bons ou mauvais ; & j'en conclus que ſi vos Philoſophes me dégoutent je croiray qu'ils raiſonnent. Vous aurez beau m'aſſurer qu'ils raiſonnent ſenſément, je vous répondrai que je ne fais pas plus de cas des Ecrivains qui veulent inſtruire ſans plaire, que de ces Miſantropes ſauvages qui fuyant le Genre-Humain blâment, condamnent, déſaprouvent le vice ; mais d'une manière ſi rebutante, que peu s'en faut que leurs diſcours ne me rendent la Vertu odieuſe. C'eſt à vous actuellement à ſonger à prendre votre parti. Vous me promettez les Philoſophes aimables ; & moi, je

je vous promets de l'assiduité & de la constance. Vous avez commencé à me faire connoître Locke : vous me paroissez fort enthousiasmé de ce Philosophe Anglois : prenez garde à vous ; il seroit fâcheux en vérité que mon aversion pour tout ce qui n'est point sorti de la plume des Fontenelles & des Descartes commençât à paroître pour un Homme que vous estimez tant. Je suis &c.

LII LETTRE.

De Monsieur L. M. D.

IL m'est venu une pensée assez singulière depuis la dernière Lettre que je vous ai écrite. Dussiez-vous m'en savoir mauvais gré, il faut que je vous la communique. Je me suis figu-

re, en cherchant la raison de votre aversion à perfectionner vos connoissances Philosophiques par l'examen des différens Systêmes, que votre inclination pour le Cartesianisme étoit beaucoup moins la cause de votre conduite, que la crainte de passer pour pédante auprès de certaines personnes. Seroit-il possible qu'avec autant d'Esprit que vous en avez, vous fussiez arrêtée dans les progrès que vous faites par une idée aussi fausse. Soyez persuadée que tel est le prix de la Science, que l'Ignorance même est forcée de l'estimer.

Quoy ! parcequ'un imbécille qui sait qu'il existe, moins parce qu'il pense, que parce qu'il mange, qu'il boit & qu'il marche ; parce qu'un imbécille, dis-je, dont l'ame ne fait uniquement que des opérations machinales, trouvera mauvais que vous ornez votre Esprit, vous aurez

assez

assez de foiblesse pour craindre
les jugemens, & vous ne ferez
aucun usage des rares talens que
le Ciel vous a donnés? Quoy!
parce qu'un fat yvre de luy-mê-
me, amoureux de sa figure,
dont le principal mérite est de
cabrioler & de grimacer devant
un miroir, sera piqué de ce que
vous le mépriſez, & de ce que vo-
tre sage conduite luy fera sentir
tout le ridicule de la ſienne,
vous négligerez ce qui peut vous
acquérir l'eſtime, & j'ôſe dire
la vénération de tous les Gens
ſenſés? Quoy! parce que trois
ou quatre Femmes, qui n'ont
d'autre mérite que de déchirer
la réputation de ceux qui ſont
dignes de l'approbation du Pu-
blic ſeront jalouſes de votre Eſ-
prit & de votre génie, en ſe-
rez-vous moins louable de vou-
loir illuſtrer votre Sexe & votre
Patrie? Et aurez-vous aſſez de
timidité pour n'ôſer vous mo-

quer des traits foibles & émouſſez que vous lancent l'envie & l'ignorance? Ne prendrez-vous point ſur vous de reſiſter à la crainte d'être blâmée par des Petits-Maîtres, par des Précieuſes ridicules & par des ſtupides? Quand on veut aller au grand, on doit regarder comme la marque d'un mérite réel la haine de ces trois inſectes de la Societé Civile; mais je vous diray bien plus: c'eſt que de quelque maniére que vous vous conduiſiez, vous n'éviterez jamais la ſotte critique que vous craignez. Un Poëte écrivant à une Dame qu'il eſtime beaucoup, luy dit en Vers ce que je vous dis en Proſe.

Ecoutez-moy, reſpectable Emilie:
Vous êtes belle, ainſi donc la moitié
Du Genre-Humain ſera votre ennemie;
Vous poſſedez un ſublime génie;

On

Où vous voudriez pleurer pendre
Votre amitié
Est contrainte, & vous serez trahie:
Votre vertu dans sa démarche unie
Simple & sans fard n'a point ja-
mais visité
Nos Dévots. Craignez la calom-
nie.
Attendez-vous, s'il vous plaît dans
la Vie
Aux traits malins que tout fat à
la Cour
Pam passe tems soufre & rend tour
à tour.
La médisance est l'ame de ce Monde;
Elle y préside, & sa vertu féconde
Du plus stupide échauffe les propos;
Rebut du Sage, elle est l'esprit des
fots.

Où en serions-nous, si nous voulions nous captiver au point de vouloir plaire au Sots dont l'Univers abonde. Nous deviendrions aussi Sots qu'eux, & en voulant gagner leur estime, nous per-

pardonnoit mille choses à son rare génie. Gens sans Génie, Socrate le plus sage des Grecs étoit regardé comme un homme entant dans le délire & comme un fou par plusieurs Athéniens ; mais ces Athéniens à leur tour passoient pour des insensés chez tous les Gens raisonnables.

Quand on a autant de génie que vous, il est fort aisé d'abréger, & même de prévenir mille précautions inutiles. Il faut s'accoutumer de bonne heure à mépriser certaines Gens, & se persuader bien fermement qu'ils sont incapables de penser & de parler juste. Dès qu'on est parvenu à ce point, ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils diront, ne nous touche plus. L'amour propre veut que nous agissions de même, c'est-à-dire l'amour propre bien entendu, & non point une vaine & ridicule gloire; car nous ne devons considérer les jugemens de quelqu'un, qu'autant

tant

rien que nous l'eſtimons, & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoy. Si nous apportons donc quelque conſidération aux déciſions des Sots, nous les égalons à nous, & nous nous abaiſſons juſqu'à eux.

Je ne trouve rien non ſeulement de ſi pénible, mais même de ſi triſte que de vouloir ſe concilier l'eſtime de certaines Gens, qui n'ayant oublié qu'ils ont une ame, ne ſont occupés que de choſes où il ſemble qu'elle ſoit inutile. „ Il y a, dit La Bruyere, „ des Créatures de Dieu, qu'on „ appelle des Hommes, qui ont „ une ame qui eſt eſprit, dont „ toute la vie eſt occupée & „ toute l'attention eſt réunie à „ ſoier du Marbre : cela eſt „ bien ſimple, c'eſt bien peu „ de choſe. Il en eſt d'autres „ qui s'en étonnent, mais qui „ ſont entièrement inutiles, & „ qui paſſent les jours à ne rien

„ fai-

„ faire. C'eſt encore moins que
„ de ſcier du Marbre.

Pour vous exciter à cultiver votre Génie, reflechiſſez quelques fois ſur le caractère de ceux à qui vous voyez condamner le penchant que vous avez pour les Sciences. Vous connoîtrez bientôt que le plus grand bonheur qui puiſſe vous arriver, c'eſt d'avoir une façon de penſer entièrement oppoſée à la leur. A quoy vous divertiſſez-vous? A quoy paſſez-vous le tems? vous demandent les Sots. Jouez-vous? Maſquez-vous? Allez-vous à la promenade? Répondez leur, non: je vais lire; je vais penſer; je vais m'inſtruire; je vais raiſonner, ils vous plaindront; que dis-je! Ils vous trouveront ridicule.

Un tems viendra où vous ſerez beaucoup moins expoſée à être en bute aux traits de l'ignorance. Votre mérite vous conduira

dulpas à Paris où Vous quittiez les Provinces & les Pays étrangers. Vous trouverez dans la Nouvelle Athènes un nombre de Gens toujours empressés à louer & à favoriser les talens. Ce n'est pas que dans les autres grandes Villes de l'Europe il n'y ait plusieurs Savans & plusieurs personnes qui aiment & protégent les Sciences; mais ces Personnages respectables y sont bien plus rares qu'à Paris. Je regarde cette Ville, en comparaison des autres, où les Lettres sont cultivées, comme le Sanctuaire du Temple d'Apollon. C'est là qu'habitent les Fontenelles, les Mairans, les Voltaires, les Crebillons, les Maupertuis, les Montesquious, les Du Renels, & tant d'autres dont les noms fameux illustrent la France. C'est là où il est permis à une Femme d'être savante, & de joindre aux charmes de la beauté toutes les connoissan-

ces

ces dont l'esprit peut être orné. Travaillez donc à parvenir au point où il vous est aisé d'atteindre, si vous continuez comme vous avez commencé. Songez que chaque pas que vous faites vers la perfection vous approche de Paris. Il dépend de vous ou de vivre avec ces personnes qui vous paroissent mépriſables, ou avec ces Savans aimables & polis dont vous liſez les Ouvrages avec tant de plaiſir. Si, peu contente de haïr les Sots, vous ôſez les mépriſer, vous êtes ſûre de voir vos ſouhaits accomplis: ſi votre timidité vous arrête, ſi vous n'ôſez dédaigner hautement ce que vous condamnez dans le fond du cœur, jamais vous ne pourez parvenir au but que vous vous êtes propoſé. Au reſte en vous parlant ainſi, je ne prétends point que vous abandonniez vos devoirs journaliers pour vous livrer entièrement à l'étude de la véri-

table

table Philosophie, nous soumet & nous assujetit aux bienséances attachées à notre état, à nos Parens, à nos Amis. Mais je m'apperçois que ma Lettre n'est déja que trop longue ; je vais donc la finir ; j'y joins l'Ouvrage que vous m'avez demandé. Je suis &c.

IV. LETTRE.

*De Mademoiselle Co**.*

J'Ay reçu votre Abregé de l'Histoire universelle : je l'ay lu avec un extrême plaisir. Vous avez joint véritablement l'utile à l'agréable. Je vous ai une obligation infinie, de m'avoir fourni les moyens de graver dans ma mémoire, presque sans peine & sans étude, un tissu des plus fameux & des plus grands Evènemens

mens des Siecles passés. Vous vouliez soulager ma mémoire, lui fournir un moyen pour se rappeller aisément tous les faits dont elle s'étoit chargée dans la lecture de plusieurs Volumes. Vous avez si bien executé votre dessein, qu'il faudroit que je fusse ingrate, si dorénavant je me refusois au zèle que vous me témoignez, & qui tend à cultiver le peu de génie que vous avez la complaisance de me trouver.

Ne craignez plus que j'apprehende de devenir savante: vos leçons ont fait un si grand changement dans mon esprit, que bien loin de trouver un peu de cet air désagréable & même dégoutant qu'avoit la bonne Madame d'Acier, je sens que je n'en suivrois pas moins le projet que j'ay formé. Savez-vous bien que pour une jeune personne, c'est beaucoup que de vouloir acheter la science aux dépens des agrémens.

Vous

Vous autres Philosophes parfaits, vous comptez pour rien le Corps. L'Esprit fait tout. C'est lui seul qui règle vos démarches. Un Bossu qui raisonne conséquemment, un Borgne qui découvre une Vérité Géometrique, vous paroissent cent fois plus estimables qu'Endimion pour qui la Lune descendit si souvent des Cieux, & qu'Atis pour qui Cibèle fit tant d'extravagances. Mais nous autres Femmes, nous pensons autrement. Vous avez autres fois si bien connu nos sentimens, que je ne doute pas que, malgré toute votre Philosophie, il ne vous en reste encore assez de souvenir pour sentir toute l'étenduë du sacrifice que je fais prête à faire. Je vous dirai même quelque chose de plus, c'est que bien loin d'apprehender que je ne me dégoute de l'étude, vous devez craindre que je n'y prenne trop de goût.

Vous me dites tous les jours

que

que les excès sont blâmables. Savez-vous bien que si l'amour des Sciences augmente chez moi, comme il a fait depuis quelque tems, à la fin l'envie que j'ay d'être savante deviendra trop forte. Voyez le changement considérable que cette envie a fait sur mon Esprit en peu de tems, & jugez combien elle peut augmenter à l'avenir. Je serois presque tentée de vous faire ici quelques complimens badins à ce sujet, mais je crains que votre gravité n'en soit scandalizée. Je vous dirai simplement que vous m'avez si fort persuadée que j'avois des talens pour les Sciences, qu'il me prend de tems en tems des mouvemens de vanité qui me portant à croire que je suis déja en état de risquer quelques critiques de ma façon; & parmi ces critiques, il en est qui tombent sur vos Ouvrages. Il me semble vous voir rire; vous vous moc-

querez

querez ſans doute d'une Ecolière qui ôſe condamner ſon Maître; mais je ne vous en propoſerai pas moins mes objections. Voici ſur quoi elles roulent.

Vous raportez dans votre Hiſtoire univerſelle la naiſſance de Cyrus & ſon avènement au Trône, ainſi qu'on trouve ces faits dans Hérodote. Vous ſemblez exiger que vos Lecteurs ſuivent la même opinion. Vous fondez votre ſentiment ſur ce que tous les Auteurs Grecs, excepté Xénophon, ont été de l'opinion d'Hérodote. Vous ajoutez une ſeconde raiſon à cette première. *Si ce qu'Hérodote*, dites-vous, *raporte de Cyrus eſt faux, la moitié de l'Hiſtoire de cet Auteur tombe entièrement.* Les deux choſes ſur les quelles vous appuyez votre ſentiment, me paroiſſent très foibles. Premièrement, quoique Xénophon ſoit le ſeul Auteur Grec qui ſe ſoit oppoſé à Hérodote,

dote, il a pour lui tous les Auteurs Juifs qui devoient être naturellement mieux instruits des affaires des Perses & des Mèdes que les Grecs qui vivoient avant Alexandre. Secondement tous les Ecrivains les plus célèbres conviennent qu'Hérodote a raporté un grand nombre de Fables. Cicéron, votre Auteur favori, lui reproche ce défaut, quoiqu'il lui donne d'ailleurs de grandes louanges. Mais vous même, vous en parlez sur ce ton dans un de vos Ouvrages. Il falloit qu'en écrivant votre Histoire universelle vous eussiez oublié ce que vous avez dit dans votre Philosophie du bon sens. Tom. I. pag. 80. Voici les termes dont vous vous servez. *Les Auteurs Grecs, & sur tout Hérodote, ont été taxés souvent d'avoir favorisé leur Patrie dans toutes les occasions, & ont débité beaucoup de Fables.*

Je vous demande actuellement en

en sauvant votre sentiment, quel mal il y a de conclure qu'Hérodote peut avoir rapporté une Fable au sujet de la naissance de Cyrus & de son avènement au Trône? Il veut qu'il ait été le fils d'un simple Perse à qui Astiages Roi des Mèdes avoit donné sa fille Mandane. Il rapporte à ce sujet plusieurs histoires qui sont fabuleuses. Le songe que fit Astiages fut cause qu'il donna sa fille à un simple particulier. Un second songe que fit le même Astiages & qui l'obligea à ordonner qu'on ôteroit la vie à Cyrus fils de sa fille Mandane. Il y a bien des songes dans tout cela; & il se pourroit faire qu'il n'y eut en effet que des songes. Ce qu'Hérodote raconte ensuite de l'éducation de Cyrus, de la maniére dont il fut reconnu, & de celle dont il détrôna son grand Père & monta sur le Trône, ne paroit guéres vraisemblable, d'autant mieux

qu'on ignore ce que devint Astiages & qu'Hérodote n'en dit rien.

Mr. Bossuet a suivi un sentiment opposé à celui que vous avez adopté, & il a rejetté entièrement la narration d'Hérodote. Il place même un Roy entre Astiages & Cyrus. Permettez que je vous raporte ici ce qu'il dit à ce sujet. „ Pendant qu'Astia-
„ ges fils de Cyaxares se prépa-
„ roit à la resistance, il mou-
„ rut & laissa cette guerre à sou-
„ tenir à Cyaxares second, son
„ fils, appellé par Daniel, Da-
„ rius le Mède. Celui-ci nomma
„ pour Général de son Armée
„ Cyrus fils de Mandane sa sœur,
„ & de Cambises Roi de Perse
„ sujet à l'Empire des Medes.
„ La réputation de Cyrus, qui
„ s'étoit signalé en diverses guer-
„ res sous Astiages son grand
„ Père, réunit la plus part des
„ Rois d'Orient sous les Eten-
„ darts de Cyaxares. Il prit dans

„ sa

„ sa Ville Capitale Crœsus Roi de
„ Lidie, & jouit de ses richesses
„ immenses. Il dompta les au-
„ tres Alliés des Rois de Babilô-
„ ne, & étendit sa domination,
„ non seulement sur l'Assyrie,
„ mais encore bien avant dans
„ l'Asie mineure: enfin il mar-
„ cha contre Babilône; il la prit
„ & la soumit à Cyaxares son
„ Oncle, qui n'étant pas moins
„ touché de sa fidelité que de
„ ses Exploits, lui donna sa Fil-
„ le unique & son heritiére en
„ Mariage. . . . . Quelque tems
„ après, Cyaxares mourut, aussi,
„ bien que Cambises Pere de
„ Cyrus. Ce grand Homme qui
„ leur succéda joignit le Royau-
„ me des Perses obscurs jusqu'a-
„ lors, au Royaume des Mèdes
„ fort augmenté par ses con-
„ quêtes; ainsi il fut Maître pai-
„ sible de tout l'Orient, & fon-
„ da le plus grand Empire qu'il
„ y eut dans le Monde. "

Voila un tissu de faits considérables, directement opposés à ceux que raporte Hérodote, que vous avez suivi pas à pas dans votre Histoire universelle. Or prenez garde que si le sentiment que Mr. Bossuet a adopté est véritable, comme il paroît l'être, presque tout l'Ouvrage d'Hérodote est rempli de Fables. Cet Historien fait naître Cyrus d'un simple Perse: on veut au contraire qu'il fut fils d'un Roi des Perses. Hérodote ne distingue point le Royaume des Perses de celui des Mèdes. On prétend qu'ils étoient distincts. Hérodote fait faire la guerre à Cyrus parce que ce Roi vouloit venger Astiages: on soutient que la guerre où Crésus fut détrôné fut faite par ordre de Cyaxares fils d'Astiages. Enfin Hérodote fait succeder Cyrus à son grand Père qu'il détrône: on nie absolument que cela soit vrai; on place même un

Sou-

Souverain entre Astiages & Cyrus, & on fait monter ce même Cyrus sur le Trône d'une maniere glorieuse & légitime.

Lorsque je considère la contrariété qui regne chez les Historiens sur ce qui concerne les évènemens les plus fameux, j'en suis aussi fâchée que vous paroissez en être bien aise. Cette opposition de sentimens vous fournit des argumens pour soutenir votre Pirronisme. Mais quant à moi, qui hais l'incertitude, je suis dans une véritable affliction de sentir qu'il faille malgré moi que je vogue sur une Mer inconnuë, sans pouvoir espérer de trouver quelque Port favorable. N'est-il pas bien triste de ne pouvoir accorder sa créance à aucun fait essentiel, après s'être donné la peine de lire plusieurs gros Volumes? Je voudrois prendre un parti. Je cherche avec ardeur à découvrir quel est celui qui a

pour lui la vérité. Je trouve dans tous les deux du vraisemblable, & je ne vois dans aucun de l'évidence. Quelque ennemie que je sois de l'incertitude, je me trouve forcée de m'y livrer entièrement.

Que je sai mauvais gré aux Historiens anciens de s'être si mal entendus entre eux, & que je suis fâchée contre les Modernes, qui ne paroissent guère être plus d'accord! Dans quelles erreurs les uns & les autres ne nous jettent-ils point? Vous criez, vous autres Messieurs les Philosophes, contre les Coquettes; c'est contre les Historiens que vous devez gronder. La Coquette de Paris la plus fine & la plus rusée ne tendit jamais autant de pièges à la bonne foi de ses Amans, qu'en présentent les Historiens à la crédulité de leurs Lecteurs. L'un représente un Souverain comme un Héros, l'autre comme un Tiran.

Ce-

Celui-ci fait gagner une Bataille, celui-là la fait perdre. Dans ce qui regarde la suite des évènemens, ils ne sont guère plus d'accord que dans la maniére de narrer ces mêmes évènemens. Quelques-fois je suis enchantée en lisant dans un Auteur les victoires & les faits éclatans de certains Héros; je suis bientôt désabusée par un autre Ecrivain, & je deviens la triste victime de l'opposition de ces deux Historiens. Après avoir beaucoup lû, il ne me reste que la foible consolation de connoître les différens sentimens sur un point essentiel de l'Histoire.

Je suis quelques fois si fachée de mon incertitude, que je forme la résolution de me déclarer & de prendre parti. Allons, dis-je, je serai du sentiment d'un tel Auteur; oui, j'en serai, rien ne poura plus m'en éloigner: dans le moment que je forme cette ré-

résolution, mon esprit entrevoit malgré lui de nouvelles raisons de douter. Tous mes projets s'évanouissent, je retombe dans le même embarras, & je ne sai si je dois remercier la raison qui m'avertit sans cesse que je ne dois donner ma créance qu'à des faits qui peuvent soutenir son rigoureux examen, ou si je dois me plaindre de ce qu'elle ne m'éclaire que pour me montrer mon incertitude.

En vous écrivant à cœur ouvert quels sont mes doutes sur l'Histoire, je sens que vous triompherez. Vous allez déja vous figurer que vous me conduirez insensiblement à considérer les Sceptiques comme les plus sages Philosophes. Détrompez-vous, vous n'en viendrez jamais à bout. Je ne veux point passer ma vie à toujours examiner & n'être jamais convaincu.

Je regarde les Sceptiques comme

me des Gens qui après avoir étudié parfaitement l'Architecture, détruiroient les plus beaux Palais, parce qu'ils y trouveroient des défauts, mais qui n'en construiroient jamais d'autres. A quoi servoit la connoissance qu'ils auroient de l'Architecture? A nuire à l'utilité publique. Un Philosophe croit que le Sisthême d'un autre est défectueux: qu'il le refute, qu'il le combatte, c'est fort bien fait; mais qu'il en donne un qui remplace celuy qu'il a détruit.

Vous êtes faché de me voir Cartesienne obstinée; montrez-moy une Philosophie qui me paroisse plus vraye que celle de Descartes; dès le moment je l'abandonne. Mais tandisque vous ne m'inspirerez que du mépris pour tous les Sisthêmes; que vous voudrez, que tout me soit égal parce que tout est douteux; vous ne gagnerez rien sur mon Es-

pris. Les Femmes doivent plus combattre que les Hommes les ſentimens des Sceptiques. Il eſt très outrageant pour elles qu'on mette en doute ſi elles ſont ſpirituelles, ſi elles ſont jolies, ſi elles ſont aimables, ſi elles méritent d'être aimées. Dites-moy, Monſieur le Pirronnien, que l'on vous demande ſi je ſuis aimable? Voulant faire un effort en ma faveur, vous direz qu'il y a apparence que cela eſt: mais un Carteſien, pour peu galant qu'il ſoit, aſſurera que je la ſuis; & ſi vous le fâchez, il employera toutes les règles de la Méthode de Deſcartes, pour le prouver. Plaiſanterie à part, je ne ſuis point étonnée qu'il y ait des gens de génie qui doutent de bien des choſes; mais qu'il y en ait qui ſoient bien-aiſes de douter, & qui en recherchent les occaſions, en vérité cela m'a étonnée juſqu'ici

qu'ici & m'entretiendra toujours
je fais ce.

VOLTAIRE.

De Mademoiselle Co

JE vous ai promis de vous écrire sur le sujet qui fit notre dernier entretien. Vous prétendiez me persuader qu'il n'y avoit de veritable bonheur dans la vie que celuy d'aimer. Vous m'avez vû combattre de toute ma force votre sentiment. Les reflexions que vous m'avez engagée à faire sur ce que vous me dites n'ont fait encore qu'augmenter en moy cette haine pour tout ce qui peut nous ravir la liberté. Je suis persuadée que vous vous étiez flatté du contraire. Les Hommes se figurent qu'il est impossible que les Fem-

mes pensent au plaisir d'être aimées, sans qu'elles succombent à la tentation. Si vous avez conçû de moy-même une idée aussi peu équitable, vous avez eu tort. Du moins auriez-vous dû en faveur de la Philosophie me croire un peu moins susceptible de foiblesse. Oui, je vous soutiens hardiment, après y avoir pensé mûrement, que ceux qui prétendent trouver leur bonheur dans la perte de leur cœur sont des insensés.

Je ne trouve rien de plus à plaindre qu'une Personne dans les fers de l'Amour. Quel est le sort d'un cœur rempli de tendresse, de douleur, de jalousie, de crainte, de desirs! Et quelle est l'ame, qui agitée par toutes les Passions les plus violentes, puisse n'être pas ébranlée & arrachée malgré elle à cette heureuse tranquillité qui fait le vrai bonheur de la Vie? L'Amour est

la ſource de tous les maux. C'eſt de-là que naiſſent ordinairement la jalouſie, la crainte, l'infidelité, le parjure, le menſonge, le deſeſpoir. De tous les tourmens que l'Enfer deſtine aux Humains, l'Amour malheureux eſt le plus grand; l'Amour heureux n'eſt guères moins redoutable. Qui peut envier le deſtin d'un cœur toujours occupé à rechercher les moyens de montrer l'excès de ſa tendreſſe? Que de ſoins! Que de ſoupirs! Que d'allarmes! Que d'inquiétudes n'entraine point après elle une paſſion qu'on regarde comme utile au bonheur! Ce que l'on prend pour un bonheur parfait, n'en eſt que la trompeuſe apparence. C'eſt une fleur dont l'éclat nous attache, nous ravit; c'eſt une Roſe dont la beauté nous ſéduit & nous cache les plus cruelles épines.

Avez

Avez-vous connu, Monsieur, beaucoup d'Amans véritablement heureux? Pour moi, je n'ai jamais connu de Maitresse dont l'état ne m'eut fait ou pitié ou horreur. J'ai vû des Femmes sincèrement aimées en butte malgré leur pretendu bonheur à tous les désagremens de la vie. Elles étoient l'esclaves des volontés de leurs Amans. Elles perdoient en éclaircissemens, en brouilleries, en raccommodemens presqu'aussi-tôt rompus que formés, les plus beaux momens de leur vie. Car enfin nul Amour sans jalousie, & nul repos avec cette jalousie; elle empoisonne les plaisirs les plus doux. Si vous prétendiez qu'on pût aimer sans jalousie, vous seriez dans l'erreur. Quelque bonne opinion qu'un Amant ait de lui-même, je dis plus, quelqu'estime qu'il ait de sa Maitresse, il est im-

pos-

possible qu'il ne craigne de perdre ce qui fait tout son bonheur.

Sondez-vous ; examinez le fond de votre cœur ; vous verrez que lorsque vous avez été amoureux, vous n'avez jamais été sans inquiétude. Vous devez même en avoir eu plus qu'un autre. Les Personnes d'une imagination vive se font des peines qui sont inconnues à ceux dont le genie est lent & tardif. Un bon Suisse, un sérieux Danois ne sont pas aussi émus d'un coup d'œil qui échape à leurs Maitresses en faveur d'un Rival, que le seroit un François ou un Italien. La vivacité de l'Esprit fournit dans un instant dix idées ; elle rassemble toutes les différentes infidelités ; elle rapelle dans la mémoire les histoires affligeantes de tant d'Amans trompés, trahis dans le même tems qu'ils se croyoient au comble du bonheur.

heur. Vous m'assurez tous les jours que vous me trouvez une imagination vive, c'est donc une raison de plus pour fuir l'Amour. Croyez-moi, suivez mon exemple, j'ai resolu d'avoir pour mes Amis l'amitié la plus sincère, mais c'est tout ce que je veux leur donner. Vous Philosophie, vous si longtems le jouet des caprices de la Fortune & de l'Amour, voudriez-vous vous rembarquer encore sur cette Mer orageuse où vous avez si souvent fait naufrage ?

Eh ! L'Amour est-il fait pour les Infortunés !

Si vous croyez que vous n'êtes plus malheureux, songez du moins que vous êtes Philosophe. Parodiez le Vers de Crébillon, & dites :

Eh ! L'Amour est-il fait pour les vrais Philosophes !

Jesus &c.

VI. LET-

VII LETTRE.

De Monsieur L. M. D. *.

J'Ay lû votre dernière Lettre. Elle n'a produit aucun effet sur mon cœur ; elle n'a même fait aucune impression sur mon Esprit. Vous croyez que l'Amour est un mal parce qu'il nous cause quelques fois des inquiétudes. Eh quoy ! étant aussi Philosophe que vous l'êtes déja, ignorez-vous que les plaisirs qui flattent le plus notre Ame ne viennent que par les contraires? Vous croyez que la jalousie est inséparablement attachée à l'Amour. Vous avez raison. Mais cette jalousie augmente cet Amour, le rend plus vif, l'empêche de s'éteindre. L'Amant le plus tendre, s'il n'est point jaloux,

est

eſt à la veille de ceſſer d'aimer. La paſſion la plus forte deviendra ennuyeuſe, ſi elle n'eſt ranimée de tems en tems par un petit dépit, par une légère brouillerie : l'abſence même, quelque dure qu'elle paroiſſe aux Amans, lorſqu'elle n'eſt point trop longue, leur procure de nouveaux biens. Elle donne une nouvelle force à leurs déſirs ; elle fait mieux ſentir le prix des momens qu'on paſſe auprès de l'objet aimé.

Il faut, pour ſentir toute la force de mes raiſons, connoître l'Amour, & pouvoir en juger par expérience. Vous n'en parlez que ſur les diſcours de quelques-unes de vos Amies, qui ayant aimé quelqu'ingrat ou quelqu'inconſtant, vous aura peint cette paſſion avec les plus noires couleurs. Sans doute on ne peut nier que l'Amour n'ait rendu & ne rende encore quelques Perſon-

ſonnes malheureuſes. Mais quand on eſt comme vous, on n'eſt faite que pour reſſentir les faveurs de ce Dieu; il y a même de l'ingratitude à vous de ne pas faire uſage des dons qu'il vous a accordés avec tant de profuſion. Vous êtes née pour plaire, & vous refuſez d'aimer! Il y a dans ce procedé une bizarrerie que j'appellerois volontiers un crime. Vos yeux font des maux infinis, vous vous obſtinez à ne les point guérir. Rendre un Mortel heureux, c'eſt la plus grande prérogative des Dieux. Etre la cauſe volontaire de ſon malheur, c'eſt la cruelle gloire de ces Intelligences malfaiſantes, deſtinées à faire le tourment du Genre humain. Dites-moy, vous qui vous piquez d'avoir une Morale rigide, que diriez-vous d'un Homme qui auroit mis le feu dans une Maiſon & qui ne voudroit point aider à remédier

à l'incendie? Croyez-vous qu'il dût en être quitte pour répondre qu'il avoit causé le dommage sans le savoir; que c'étoit involontairement qu'il avoit occasionné cet accident? Auprès de tous les Gens qui plaignent les malheureux, une Beauté cruelle est aussi coupable qu'un Incendiaire.

Vous croyez que la Philosophie est l'ennemie mortelle de l'Amour. Détrompez-vous. Elle tend à faire notre bonheur; & puisque rien ne peut nous rendre aussi heureux qu'une tendresse reciproque, la veritable Philosophie doit favoriser l'Amour, au lieu de le vouloir détruire. Quel est le Philosophe qui n'ait point aimé? Leontium fit le bonheur d'Epicure, Hermas celui d'Aristote; Descartes, le grand Descartes, que vous aimez tant, eut une Maîtresse qui lui donna une fille; Leibnitz

fut

amoureux ; Fontenelle eut le Cœur auſſi tendre que l'Eſprit beau & enjoué. Je paſſe à un Pédant de croire qu'un cœur inſenſible eſt un cœur Philoſophe ; mais vous, qui penſez ſi bien & ſi naturellement, ne deviez-vous pas ſentir qu'un cœur n'eſt Philoſophe qu'autant qu'il eſt ſenſible, c'eſt-à-dire qu'autant qu'il ſait uſer de ce qui peut le rendre heureux ? Si le vôtre étoit auſſi Philoſophe que l'eſt votre Eſprit, nous ſerions bientôt du même ſentiment. Refléchiſſez cependant que ſi l'Eſprit eſt fait pour raiſonner, le Cœur eſt fait pour ſentir. Le ſentiment entraine une plus ſûre connoiſſance de ce qui nous eſt utile que l'Eſprit ne peut le faire, & il n'eſt point de Philoſophie qui ſoit contraire aux biens que nous cherchons par les mouvemens ſecrets & inconnus du ſentiment.

Vous

Vous avez ſagement remarqué que la Philoſophie ne conſiſte point dans une ſcience ſauvage qui ne donne à l'Eſprit d'autres talens que celui de diſputer avec aigreur & avec entêtement ſur les matières les plus abſtraites. Vous croyez avec raiſon que les vrais Philoſophes ſont ceux qui s'attachent à connoître le Cœur humain, & qui tirent de cette connoiſſance des moyens pour paſſer tranquillement dans les plaiſirs permis les jours qui leur ſont deſtinés. Pourquoi donc voulez-vous que je ne puiſſe pas ſoutenir que l'Amour contribuë au bonheur de la vie, & qui plus eſt au bonheur de la vie d'un Philoſophe? Ce Philoſophe, lorſqu'il eſt aimable, n'eſt-il pas fait pour vivre avec les autres Hommes? Par quelle raiſon doit-il rejetter une paſſion qu'il connoît être le plus fort lien de la Société?

Con-

Consultez les Nations les plus policées ; elles vous répondront d'une voix unanime, qu'elles n'ont puisé leurs sentimens, leurs maximes, leur politesse, que dans les trésors de l'Amour. Croyez-vous que cette politesse, cette urbanité Françoise, qui seule fait le bonheur de la Societé, on les doive à la science des Pédans, à la dureté des Scholastiques ? Non, ces Gens ne connurent jamais la véritable raison. *La plus expresse marque de la Sagesse*, dit notre Ami Montagne, *c'est une jouïssance constante. Son état est comme au dessus de la Lune toûjours serein. Ces Baroco & Baralipton qui rendent leurs suppôts ainsi crottés & enfumés, ce n'est pas elle ; ils ne la connoissent point.* Si nous voulons agir sensément, nous éloignerons des idées plus misantropes que sages, qui nous font apercevoir notre bonheur dans une chimère qui ne peut

Vous avez ſagement remarqué que la Philoſophie ne conſiſte point dans une ſcience ſauvage qui ne donne à l'Eſprit d'autres talens que celui de diſputer avec aigreur & avec entêtement ſur les matières les plus abſtraites. Vous croyez avec raiſon que les vrais Philoſophes ſont ceux qui s'attachent à connoître le Cœur humain, & qui tirent de cette connoiſſance des moyens pour paſſer tranquillement dans les plaiſirs permis les jours qui leur ſont deſtinés. Pourquoi donc voulez-vous que je ne puiſſe pas ſoutenir que l'Amour contribuë au bonheur de la vie, & qui plus eſt au bonheur de la vie d'un Philoſophe? Ce Philoſophe, lorſqu'il eſt aimable, n'eſt-il pas fait pour vivre avec les autres Hommes? Par quelle raiſon doit-il rejetter une paſſion qu'il connoît être le plus fort lien de la Société?

Con-

Consultez les Nations les plus policées ; elles vous répondront d'une voix unanime, qu'elles n'ont puisé leurs sentimens, leurs maximes, leur politesse, que dans les trésors de l'Amour. Croyez-vous que cette politesse, cette urbanité Françoise, qui seule fait le bonheur de la Société, on les doive à la science des Pédans, à la dureté des Scholastiques ? Non, ces Gens ne connurent jamais la véritable raison. *La plus expresse marque de la Sagesse*, dit notre Ami Montagne, *c'est une jouïssance constante. Son état est comme au dessus de la Lune toûjours serein. Ces Baroco & Baralipton qui rendent leurs suppôts ainsi crottés & enfumés, ce n'est pas elle ; ils ne la connoissent point.* Si nous voulons agir sensément, nous éloignerons des idées plus misantropes que sages, qui nous font apercevoir notre bonheur dans une chimère qui ne peut

jamais le faire; nous conformerons notre Philosophie à la simple Nature, & nous ne nous refuserons aucune de ces Passions que cette Nature nous donne pour nous rendre heureux. Si nous craignons les excès, c'est là où la Philosophie doit agir; alors c'est à elle à les reprimer. La même Sageſſe qui nous apprend à gouter les plaiſirs attachés à l'humanité, nous empêche d'abuſer de ces plaiſirs.

Je viens à votre dernière Réflexion. Vous croyez que l'Amour n'eſt point fait pour les Malheureux. Ah! il faut n'avoir jamais aimé pour penſer de même. Rien n'eſt plus capable de ſoulager les infortunés que l'Amour. Tous les maux qu'on peut reſſentir s'évanouiſſent au moindre coup d'œil. Un Cœur véritablement épris oublie tout auprès de l'Objet qu'il aime. L'Ambitieux ne ſonge plus aux gran-

grandeurs, l'Avare à ſes tréſors, le Pauvre à ſa miſere, le Plaideur à ſes procès; l'Auteur même oublie cette vaine chimère de l'immortalité. Rien ne touche un véritable Amant que le plaiſir d'aimer. Vous finiſſez votre Lettre par un Vers de Crébillon, Et moi, je finirai la mienne par une douzaine de ceux de Capiſtron.

Mon penchant à l'Amour, je l'avoûrai ſans peine,
Fut de tous mes malheurs la cauſe trop certaine:
Mais, bien qu'il m'ait cauſé des chagrins, des ſoupirs,
Je n'ai pû refuſer mon ame à ſes plaiſirs.
Car enfin, Amyntas, quoi qu'on en puiſſe dire,
Il n'eſt rien de ſemblable à ce qu'il nous inſpire.
Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur

Capable d'enlever & de calmer un
Cœur ?
Ah ! Lorſque pénétré d'un Amour
véritable,
Et gemiſſant aux piés d'un Objet
adorable,
J'ai connu dans ſes yeux timides
ou diſtraits,
Que mes ſoins de ſon Cœur ont pû
troubler la paix ;
Que par l'aveu ſecret d'une ardeur
mutuelle
La mienne a pris encore une force
nouvelle :
Dans ces momens heureux, j'ai cent
fois éprouvé
Qu'un Mortel peut goûter un bon-
heur achevé.

Prenez garde que c'eſt Alcibiade qui parle, le Héros de la Grèce & le diſciple de Socrate. Je ne ſuis point Héros, & ne ſuis que le diſciple d'Epicure, c'eſt-à-dire de cet Epicure honnête-Homme, tel que Sénéque lui-même

même nous le dépeint, & non pas tel que ſe le figurent ceux qui ne le connoiſſent que par des bruits populaires. Je ſuis &c.

VII. LETTRE.

De Mademoiſelle Co***.

VOus me vantez tous les jours les agrémens du Théatre. Vous croyez l'état d'une Comédienne gracieux. Il l'eſt à certains égards; mais à d'autres, il l'eſt moins que vous ne penſez. Rien n'eſt ſi glorieux que d'obtenir les ſuffrages du Public, rien n'eſt ſi triſte que de dépendre de ce même Public. Je ne ſaurois exprimer quelle eſt ma ſatisfaction, lorſque je ſors du Théatre pour retourner chez moy. Je compare une Comédienne à un Avocat très peu aſſuré de la réuſſite de

la Cauſe qu'il doit plaider, & qui vient à gagner ſon procès. Les jugemens des Hommes ne ſont pas moins incertains ſur le goût que ſur les Loix; & j'ai éprouvé que les Rolles que j'avois étudié avec le plus de ſoin, n'ont pas été ceux où j'ai été applaudie: il eſt vray que lorſque la multitude ſembloit m'approuver moins qu'à l'ordinaire, un petit nombre de Gens d'eſprit me donnoient des louanges. Mais prenez garde que tel eſt le ſort d'une Comédienne, qu'il faut qu'elle plaiſe également à tout le monde. Quelque difficile que cela ſoit, elle n'atteint pas à ſon but, ſi elle manque dans ce point. Rien ne peut nous recompenſer des fatigues du Théatre que les applaudiſſemens unanimes de tous ceux qui nous écoutent. On a beau nous dire, pour nous conſoler, qu'on doit ſe piquer de contenter un nombre de Connoiſſeurs; nous

voulons plaire, & nous sommes au desespoir de ne point enlever tous les suffrages.

Ce n'est point encore là tous les désagrémens de la profession du Théatre. Les Gens de qualité, il est vrai, ont des attentions pour les Comédiens; ils vivent avec eux, malgré l'inégalité de la naissance & du rang; ils les recherchent; mais le Peuple en général les mépriſe. Quand je dis le Peuple, j'entens même les bons Bourgeois, & par une bizarrerie inexprimable, ceux qui condamnent ce préjugé, & qui pouroient le détruire dans les autres, ne font aucune démarche pour cela. Il semble qu'ils veuillent justifier le sentiment de La Bruyere. *La condition des Comédiens*, dit-il, *étoit infâme chez les Romains, & honorable chez les Grecs. Qu'est-elle chez nous? On pense d'eux comme les Romains, on vit avec eux comme les Grecs.*

L'idée que les Romains avoient des Comediens étoit née chez eux dans le tems de leur barbarie. Si nous voulons prendre les moeurs des Peuples anciens, choisissons donc ce qu'il y a de bon chez eux, & n'allons point nous approprier leurs vices & leurs défauts. Pourquoi imiter un reste de barbarie des Romains, quand les Grecs nous offrent leur bon goût & leur délicatesse? Ces derniers étoient trop polis & trop civilisés pour vouloir flétrir ceux dont les talens servoient à illustrer les veilles des Sophocles & des Euripides. Des Auteurs Grecs jouoient très souvent dans leurs Pièces, mais lorsqu'ils mouroient, au lieu de leur refuser la sépulture, la République leur rendoit les plus grands honneurs.

Successeurs des Grecs pour le goût du Théatre, pourquoi les François n'imitent-ils pas leur façon de penser sur ceux qui portent

tent ſi haut la gloire de ce Théatre ? Les Nations étrangères n'ont-elles pas raiſon de nous accuſer de folie & de barbarie, lorſqu'elles nous voyent accorder avec peine la ſépulture à Moliere, à qui ſa Patrie auroit dû élever un Mauſolée ? Je ne fais aucune difficulté de comparer Moliere aux plus grands Hommes que la France ait eu dans quelque genre qu'ils ſe ſoient diſtingués. Ces Généraux même, ſi juſtement vantés, ces Condés, ces Turennes n'ont pas contribué, ſelon moi, davantage à la gloire de la France, que Moliere l'a fait.

Je penſe que l'on doit autant eſtimer un Homme qui corrige les mœurs d'une Nation entière, qui illuſtre cette même Nation par ſon génie ſupérieur, qui la rend la rivale de Rome & d'Athênes, je penſe, dis-je, que l'on doit autant eſtimer cet Homme, qu'un Général qui fait la conquê-

te d'une Province. Le Militaire augmente de quelques lieues l'étenduë de la Patrie. Le Poëte Comique en change les vices en vertus.

Il semble qu'on voie avec peine les progrès que fait notre Théatre, & que l'on souffre à regret les aplaudissemens qu'on lui donne dans les Pays étrangers. On tâche d'avilir ceux qui par leurs talens donnent un nouveau prix aux Ouvrages de nos meilleurs Poëtes, & vont les reciter avec aplaudissement dans toutes les différentes parties de l'Europe. Je ne crains point de dire que Corneille & Racine, qui font tant d'honneur à la France, seroient moins connus dans les Pays étrangers, sans les diverses Troupes de Comédiens qui y sont établies, & qui y font admirer les chefs d'œuvre qui rendent notre Théatre superieur à celui de toutes les autres Nations.

Le

Le Peuple se figure qu'un Comédien est un Homme doué d'une bonne mémoire, qui recite presque machinalement des Vers qu'il a appris. Il faut, pour former un bon Comédien, autant de peines, autant de soins, de travaux, de génie, que pour faire un grand Poëte. Je dis plus: il faut que le Comédien naisse Comédien, comme il faut que le Poëte naisse Poëte. Le Siecle d'Auguste a produit plusieurs grands Poëtes: je ne connois dans le même Siecle que Roscius & Esopus, de Comédiens distingués. Sous le Regne de Louis XIV. vécurent les Corneilles, les Racines, les Despréaux, les La Fontaine; Baron fut le seul qui parvint à la perfection de son art. Mais, malgré son mérite, il eut été privé de la sépulture, qu'on accorde à des scelerats qui meurent sur l'échafaut, s'il n'eut pas renoncé à son art quelque tems avant sa mort.

Quelle eſt l'Actrice qui ne ſoit tentée de quitter le Théatre, lorſqu'elle ſonge au ſort qu'eut cette fameuſe Le Couvreur, l'ornement de la Scêne Françoiſe? On a refuſé d'enterrer dans un Cimetière une Perſonne à qui l'on eut élevé à Londres un Tombeau à côté de ceux des Newtons & des St. Evremond; que dis-je! à côté de ceux des Roys. La Oldfield eſt enterrée dans Weſtminſter; la Le Couvreur l'eſt dans un champ. Ce n'eſt point à Londres ſeulement où cette illuſtre Actrice auroit reçu les honneurs funèbres dus à ſa mémoire, par-tout, excepté en France, on eut donné des marques publiques du regret qu'on avoit de ſa perte. Les Italiens, que nous regardons comme ſuperſticieux & bigots, ſont bien éloignés d'avoir des préjugés auſſi ridicules que les nôtres. Ils ſe gardent bien de refuſer la ſépulture à

ceux

deux qui se distinguent par leurs talens ; & lors qu'ils sont assez malheureux pour perdre ces Hommes rares, ils joignent au regret de les perdre, tout ce qui peut faire connoître combien ils les estimoient.

Qu'on ait agi avec trop de rigueur contre les Comédiens dans un tems où le Théatre n'étoit point épuré, cette conduite peut être excusée ; mais que l'on continue cette même rigueur aujourd'hui où le Théatre est l'école de la vertu & des bonnes mœurs, c'est ce que je ne puis comprendre ; & c'est ce qui étonnera toujours tout Homme qui voudra faire usage de sa raison. Les Pères, dit-on, ont écrit contre le Théatre ; mais les Pères ont eu raison, parce qu'ils écrivoient contre un Théatre corrompu. Il ne falloit pas être Evêque, il ne falloit pas être Chrétien pour écrire con-

tre la licence des anciens Spectacles. Il suffisoit d'être Citoyen, il suffisoit d'être Homme. Quel est le Spectateur vertueux qui ne doit être ému & indigné par les combats des Gladiateurs, par les représentations infames des Pantomimes, par les danses lascives des Anciens? C'est-là ce que les Pères ont condamné, & c'est principalement de ces Spectacles qu'ils ont voulu parler. Je n'ai pas lû les Pères, & ne les lirai sans-doute jamais. Mais je m'en tiens à ce que vous m'avez souvent dit de leurs sentimens sur le Théatre.

Il n'y a donc qu'un ancien préjugé fondé sur la superstition, qui autorise l'infamie dont on cherche à flétrir des Gens utiles à la Société. Jusques à quand les Hommes seront-ils contraires à eux-mêmes? Approuveront-ils & condamneront-ils à la fois la même chose? Ils aiment les Co-

Comédiens; ils les recherchent, ils les protègent, ils font plus, ils les estiment; cependant ils les persécutent, les avilissent, leur refusent enfin la sépulture.

Cette bizarrerie des Hommes m'engage à vous faire une question, & à vous prier de m'éclaircir sur un fait qui m'a toujours surprise. Avant que les Sciences eussent éclairé les Hommes, c'est-à-dire dans ces Siècles où ils n'avoient d'autres idées que celles que leur donnoit la pure Nature, l'aveuglement des Peuples étant alors le Père de la Superstition, il n'étoit pas étonnant que l'ignorance donnât lieu à mille chimères, & que l'on conduisit les Hommes par les préjugés sous lesquels leur raison étoit accablée. Mais à présent qu'un jour plus clair a détruit cette sombre obscurité, je ne puis comprendre par quel motif on laisse encore

core un nombre infini de personnes dans la plus indigne ignorance. La vérité ne doit-elle luire que pour ceux qui, après l'avoir recherchée, ont été assez heureux pour la découvrir? Eh! pourquoy ces grands Génies, qu'elle s'est plû à éclairer, ne communiquent-ils point à leurs Concitoyens les lumières quelle leur a accordées? C'est un grand malheur pour l'humanité que ceux qui savent le vrai des choses, gardent le silence par paresse ou par politique.

Je ne comprends point les raisons pour les quelles il peut y avoir quelque danger à détruire entièrement les faux préjugés. Si les Hommes ont besoin de tant de chimères monstrueuses pour les conduire & pour les contenir dans leur devoir, je les regarde comme les Créatures les plus infortunées. Mais non, le sort de l'humanité est plus heureux

reux. L'Homme eſt né pour penſer, & penſe dès qu'on ne lui ôte pas la liberté. Si l'on laiſſoit les Hommes maîtres de leur volonté, qu'on n'offuſquât pas leur raiſon par les préjugés qu'on leur inſpire, on verroit qu'on devroit à la ſimple Nature l'amitié, la clémence, l'indulgence, l'obéiſſance; enfin toutes les Vertus qu'on veut devoir à la crainte & à la ſuperſtition. Si les Savans ne veulent pas éclairer l'eſprit des autres Hommes, qu'ils ceſſent du moins d'augmenter par un vil intérêt, ou par quelqu'autre cauſe, les ténèbres dans leſquelles ils les voyent errer. La Nature peu à peu les diſſipera. Ceux qui commencèrent les premiers à raiſonner, n'eurent d'autre Maître que cette même Nature. Je ſuis &c.

VIII LETTRE.

*De Monsieur L. M. D. ***

VOus avez raison de vous plaindre des préjugez des Peuples, & sur-tout des François sur les Comédiens; mais en vérité le désagrément de ces préjugés est bien reparé par la manière de penser des Gens de goût. Les Princes les plus grands ont eu les bontés les plus marquées pour les Comédiens qui se sont distingués par leurs talens. Louis XIV. accorda sa protection & même son amitié à Moliere. Baron fut cheri des premiers du Royaume. M. le Duc d'Orleans luy accorda son estime. Vous savez les égards que tous les Gens de mérite avoient pour Mademoiselle Le Couvreur. Vous vi-

vivez aujourd'huy dans un Pays & sous les Loix d'un Roy Protecteur des Sciences & des Beaux Arts, qui favorise le Théatre d'une manière aussi éclatante que flatteuse. Dans toutes les Cours, ce qu'il y a de mieux, aime, protège la Comédie. Que vous importe que des imbécilles pensent d'une manière peu convenable sur la profession du Théatre? Vous devez dire à leur sujet ce que le sage & ingénieux Despreaux disoit de ces mauvais Auteurs qui cherchoient à décrier ses Ouvrages.

Eh! qu'importe à nos Vers que Perrin les admire,
Que l'Auteur du Jonas s'empresse pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le froid Traducteur du François d'Amiot?

Que

Que vous importe-t-il que ce Marchand, qui n'eſt occupé que du ſoin de vendre chérement, que ce Bourgeois qui vit dans le ſein de l'ennui, que cet Abbé qui n'a jamais frequenté que le Marguillier de ſa Parroiſſe, que ce Pédant renfermé dans le fond d'un Collège mépriſent votre état? En eſt-il pour cela moins eſtimé de tous les Gens de qui il eſt flatteur d'avoir l'approbation? Vous êtes fort fachée de ce qu'on refuſe la ſépulture aux Comédiens; je ne ſuis pas moins outré que vous, contre ce préjugé barbare. Mais quand on peut s'élever un Tombeau dans le cœur de tous les Gens de goût, doit-on ſe plaindre des honneurs funèbres que l'on recevra? Si Deſcartes eut péri dans les flots, ſi Gaſſendi eut été enſeveli ſous les ruines d'une tour, ſi Newton eut été conſumé par un incendie, penſez-vous que le défaut

de

de sépulture eut ôté quelque chose à la gloire de ces grands Hommes? Eh quoi! ignorez-vous que les Gens raisonnables, dans quelque état qu'ils soient, gémissent de la barbarie de ceux qui refusent un peu de terre à celles qui, comme vous, illustrent leur Patrie? Le Père Bouhours, quoique Jésuite, a condamné hautement la difficulté que l'on fit de donner la sépulture à Moliere. Il composa à ce sujet une espéce d'Epitaphe pour ce grand Homme.

Tu réformas & la Ville & la Cour;
Mais qu'elle en fut la récompense!
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un Comédien,
Qui mît à les polir sa gloire & son étude:
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manquoit rien,

Si

Si parmi les défauts que tu peignis
si bien,
Tu les avois repris de leur ingrati-
tude.

Mr. De Voltaire a été bien plus loin que le Père Bouhours : il veut regarder comme un Temple le terrain de la Grenouillière, où l'on inhume l'inimitable du Couvreur.

Non, ces bords désormais ne seront
plus profanes ;
Ils contiennent ta Cendre ; & ce
triste tombeau
Honoré par nos chants, consacré
par tes Manes,
Est pour nous un Temple auprès d'un
Vaila mon Saint Denis, où j'ai dû
que j'adore
Ton Esprit, tes Talens, tes Grâ-
ces, tes Appas ;
Je les aimai vivans, je les encense
encore,
Malgré les horreurs du Trépas ;
Mal-

Malgré l'erreur & les Ingrats,
Que ſeuls de ce tombeau l'opprobre deshonore.

Revenez d'une crainte qui ne peut toucher qu'un Eſprit qui n'examine point les choſes, & qui ſe laiſſe emporter à l'erreur vulgaire. Quoy! vous qui condamnez les préjugés, vous vous y abandonnez! Vous croyez votre profeſſion diſgracieuſe, parce que la Le Couvreur a été privée des honneurs funèbres qu'on rend aux plus ſimples citoyens! Mais conſiderez donc que cette même Le Couvreur a fait répandre des larmes par ſa mort à tous les Gens de goût, qu'elle vit encore aujourd'hui au fond du Cœur de tous les Favoris des Muſes, qu'elle eſt immortaliſée chez tous les Amateurs des Arts, & que ſon nom & ſa gloire perceront la nuit des tems. Peut-on mettre aucun honneur

en

en parallele avec une Immortalité glorieuse dont on jouït d'avance ? Quiconque possede le talent d'illustrer l'art des Corneilles & des Racines, partage, lorsqu'il vit, les louanges que ces Grands-Hommes ont reçues, & fait comme eux après sa mort l'admiration de la Posterité la plus reculée. Je suis &c.

****

IX. LETTRE.

*De Monsieur L. M. D. ***

NOus venons enfin de faire l'ouverture de notre nouvelle Académie. Nous avons résolu d'embrasser également tout ce qui a rapport aux différentes Parties de la Philosophie & tout ce qui concerne l'Histoire & la Critique. Il a été résolu que nous ne placerions dans les Mémoires

que

que nous ferons imprimer, aucune pièce de Poésie ou d'Eloquence. Nous nous privons par là de biens des Lecteurs; mais je crois cependant qu'on a eu raison de prendre cette résolution. En général les Savans se soucient fort peu d'une Elégie ou d'une Eglogue; & tel est le malheur de la plus grande partie des Philosophes, qu'ils croiroient qu'un Livre en seroit moins bon, s'il associoit à de doctes dissertations sur les Anciens, ou à des recherches profondes sur la Nature, quelques Morceaux où regnât la délicatesse d'Ovide, & l'élegance de Petrône. Il faut se soumettre au goût de ceux pour lesquels on écrit principalement. Cette nécessité est souvent un malheur. Peut-être auroit-on en Allemagne, en Hollande & en Angleterre des Savans qui auroient écrit avec l'enjoûment & la délicatesse de Fontenelle &

de quelques autres Auteurs François, & les Philosophes Allemands, Anglois, & Hollandois avoient en autant d'envie de plaire aux Gens du Monde, qu'ils en ont d'obtenir les suffrages des Professeurs des Universités.

J'ay parlé à quelques Allemands de mes Amis, qui avoient beaucoup d'esprit & de delicatesse, de la façon d'écrire de leurs Philosophes. Ils m'ont avoué ingenûment qu'il étoit facheux qu'elle rendit inutiles de fort bons Ouvrages aux Gens du Monde, & sur-tout aux Femmes. *Vous ne connoissez pas*, me disoit un jour à Berlin un Homme d'un genie superieur, *l'idée de nos Savans sur les Femmes. Ils se figurent que les plus spirituelles doivent s'apliquer tout au plus à la Poesie. Ils veulent bien qu'elles puissent faire quelques Elegies, & quelques petits Discours dans le gout de ceux qui ont écrit pour les Prix que*

dis-

distribuent les Académies en France. Mais ils leur interdisent absolument tout ce qui peut avoir quelque rapport avec la Philosophie. Il faut convenir qu'il y a vingt ans qu'on pensoit en France à ce sujet aussi extraordinairement qu'on fait aujourd'hui en Allemagne. Une Femme n'eût point passé pour Philosophe impunément. Elle eut été tournée en ridicule; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'elle l'eut été par des Personnes qui avoient beaucoup d'esprit, mais qui ne s'étoient point encore défaites d'un préjugé, qui heureusement est très diminué aujourd'hui chez le Peuple, & entièrement détruit chez les Gens qui ont du génie.

Je ne puis comprendre comment on a voulu interdire aux Femmes les Sciences, sous le prétexte qu'une Femme savante n'est guères sage. Cette idée est très fausse, & j'ôse dire peu

ſenſée ; car rien ne rend plus ſage que la raiſon, & rien ne perfectionne tant la raiſon que l'habitude de refléchir. On ne contracte cette habitude de refléchir, que par l'étude de la Philoſophie. Donc l'étude de la Philoſophie rend une Femme plus ſage ; donc on la luy doit conſeiller ; donc c'eſt une folie de chercher à luy en ôter le goût. Une Femme qui ſe pique d'ignorance, & de ne ſavoir lire que dans ſon Livre de prieres, ſuit dans toutes les occaſions ſon humeur & ſa complexion. Celle qui, en liſant de bons Livres, s'eſt formé l'eſprit & le cœur, ſuit la raiſon. La premiere n'a d'autre frein pour la retenir que la crainte ; la ſeconde eſt conduite par le bon ſens. L'ignorante ne ſait jamais ce qu'elle doit faire ; tout l'embaraſſe ; tout l'arrête ; elle ne délibére ſouvent que pour prendre le mauvais parti : la ſavante

te fait se conduire suivant les differentes situations & les differentes rencontres, elle fait précisément ce qu'il faut qu'elle fasse.

Je serois quelquefois tenté de croire que les Hommes ont senti combien il auroit été naturel & raisonnable que les Femmes se fussent appliquées aux Sciences, mais qu'ils ont tâché de perpetuer l'ignorance de ce Sexe aimable, afin que les Femmes, qui l'emportent sur eux par tant d'endroits, ayent cet avantage de moins. Ils ont tâché par l'éducation qu'ils leur ont donnée, d'augmenter la foiblesse de leur complexion. Ils ont favorisé tout ce qui pouroit accroître la passion qu'elles ont pour leur beauté. Ils leur ont fourni les moyens d'entretenir une certaine légereté qui les éloigne de toute étude serieuse. Ils les ont poussées à n'aimer que ce qui flatte l'esprit, sans l'oc-

cuper. Ils leur ont persuadé qu'elles pouvoient lire des Livres amusans, & leur ont inspiré de l'horreur pour ceux qui auroient pû donner une trop grande élévation à leur génie. La conduite du général des Hommes à cet égard est pitoyable. Les Gens véritablement sensés admirent la Science & la Sagesse par tout où ils les trouvent réunies. L'ame n'est d'aucun Sexe; Par quelles loix, par quel rescrit la Nature a-t-elle défendu à certaines Ames, qu'elle a enrichies de mille dons précieux, de faire aucun usage de ces dons?

De toutes les folies des Hommes, la plus grande est celle de vouloir, ou par une crainte frivole, ou par une basse jalousie, interdire les Sciences à la plus belle moitié du Genre-humain. Je voudrois qu'il y eut des Ecoles publiques pour les jeunes Filles, comme il y en a pour les Gar-

cops, & que l'on apprit de bonne heure à tant de Perſonnes aimables, qui paſſent leur vie dans une perpétuelle oiſiveté, à mettre à profit le génie qu'elles ont reçû du Ciel. Nous avons en France détruit l'ancien préjugé, qui nous perſuadoit qu'une Femme ne peut être ſavante, ſans donner dans des travers. Peut-être le tems viendra où nous favoriſerons, autant qu'il ſera poſſible, tout ce qui pourra contribuer à l'agrandiſſement des Sciences chez le beau Sexe. Nous ne regarderons plus une Femme ſavante comme un de ces vaſes rares qu'on admire, mais dont on ne fait aucun uſage; qu'on priſe beaucoup, mais qu'on laiſſe toujours ſur un pié d'eſtal; qu'on montre aux Curieux, mais dont le Peuple ne connoit point le prix. Les prémières Femmes, qui ont illuſtré la France par leurs Ouvrages, ont détruit dans ce

Royaume une partie des préjugés qu'on avoit contre leur Siècle. Pourquoy celles qui écrivent à l'avenir n'acheveront-elles pas ce que celles qui les ont précédées, ont si bien commencé?

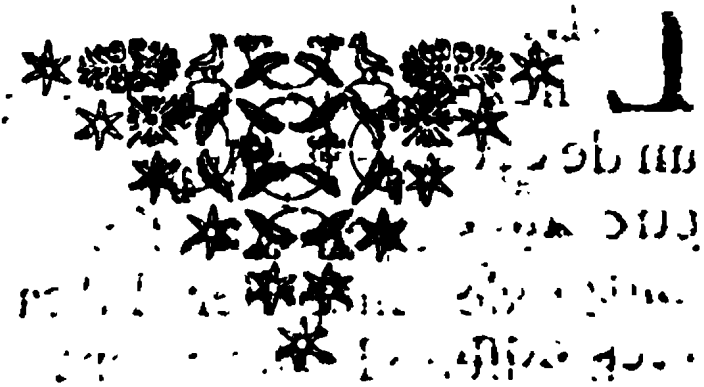
Vous serez peut-être curieuse de lire le Discours que j'ai prononcé à l'ouverture de notre Académie: je vous l'envoye. J'ai tâché d'éviter cette profusion de louanges qu'on reproche aux Discours de reception de l'Académie Françoise. Je n'ai fait que l'Eloge du Roy; & ce que j'ai dit, en parlant de lui, est si vrai, que je ne sai si je dois lui donner le titre d'Eloge, ou celuy de Portrait.

Avez-vous lû ces Discours de l'Académie Françoise dont je vous parle? Il est vrai qu'il y régne un défaut inévitable, qui est l'uniformité. On retrouve dans tous l'Eloge du Cardinal de Richelieu, celui du Chancelier Séguier,

Séguier, de Louïs XIV, & le fond de ces Eloges consiste à prouver que le Chancelier Séguier étoit un assez grand Homme, le Cardinal un grand Homme, & Louïs XIV un très grand Homme. Cela est vrai au pié de la lettre. Mais, lorsqu'on le répète dans trente Discours, quelque bien dit qu'il soit, il devient ennuyeux. Cependant, malgré ce défaut (quoiqu'en disent les Envieux de l'Académie Françoise) il y a de fort belles choses dans ces Discours : plusieurs sont des chefs d'œuvre d'Eloquence.

J'ai remarqué qu'il y a bien des Gens qui, soit par jalousie, soit par prévention, semblent affecter de mépriser l'Académie Françoise. Ils devroient songer que tous les grands Hommes qui se sont distingués par leurs talens dans les Belles Lettres, ont recherché avec empressement

d'être Membres de cette illustre Compagnie. Les Corneilles, les Racines, les La Bruyere, les La Fontaine, les Despréaux, enfin tous les Auteurs illustres que la France estime, ont été ou sont encore Académiciens. Si quelques grands Poëtes, tels que Rousseau, n'ont jamais été reçus à l'Académie, ils ont compté parmi les malheurs qui leur sont arrivés leur exclusion de cet illustre Corps.



DIS-

DISCOURS PRONONCÉ

A la Première Séance de la Nouvelle Académie des Sciences & des Belles-Lettres de Berlin. Sur l'Utilité des Académies & des Sociétés Littéraires.

MESSIEURS.

L'ETABLISSEMENT que vous venez de faire aujourd'huy est un de ceux dont l'utilité ne sauroit être assez louée. Les Sociétés Littéraires doivent être considérées comme une des principales choses qui ont fortement concouru à éclairer les Hommes. Dès le moment que quelques Personnes entreprirent de rame-

nir les Sciences en Europe, où elles sembloient avoir été détruites entièrement; on vit une Société Littéraire se former & s'perfectionner dans peu de tems ce Miracle. Les Médicis rassemblèrent cinq ou six Gens de Lettres que la fureur & la barbarie avoient chassé de Constantinople. A ces Savans fugitifs se joignirent quelques Italiens. De l'union de ces Hommes, & de la communication qu'ils firent de leurs lumières, on vit tout à coup renaître le langage de la Cour d'Auguste. Homère, Virgile, Sophocle, Pindare, Horace, Ovide, enfin tous les Génies de l'Ancienne Grèce & de Rome triomphante, qui semblaient être dans l'oubli, reprirent le rang qu'ils méritoient; & les Ecrivains médiocres, qu'on leur avoit préferés pendant près de huit Siècles, rentrèrent dans le néant, pour faire place à

ceux

Ce changement favorable dans les Belles-Lettres en amena peu de tems après un autre dans la Philosophie. Il étoit difficile que des Gens qui se voyoient tous les jours, & qui nourrissoient leur Esprit de la lecture de Cicéron & d'Horace, s'accommodassent de ces frêles idées confuses & bizarres, & de ces paroles presque toujours vuides de sens, auxquelles on donnoit le nom de Philosophie. Albert le Grand, St. Thomas, Scot, avoient si fort défiguré Aristote, que ce Grec eut eu bien de la peine, s'il fut revenu dans le Monde, à reconnoître quelque trace distincte de ses sentimens dans les Ouvrages immenses de ses Commentateurs.

Le même génie qui avoit fait succéder l'Eloquence à la Barbarie, fit prendre à la Science la pla-

ces de l'Ignorance. D'abord on raisonna simplement, mais on raisonna conséquemment. Ensuite les expériences furent employées à la place des conjectures. Ce fut alors que les Sociétés Littéraires devinrent encore plus utiles. Elles publièrent tous les jours quelques nouvelles découvertes, & par les biens qu'elles procurèrent à l'Europe, elles peuvent être considérées, si j'ôse me servir de cette expression, comme ces Divinités que le Paganisme avoit établies dans plusieurs endroits pour présider à la conservation des Hommes. La Médecine devint plus éclairée qu'elle ne l'étoit sous Hypocrate. L'Astronomie fut portée à sa perfection: on ôsa peser les Planettes; & ce qui sera éternellement un sujet d'admiration pour les Savans, & détonnement pour les Ignorans, on en connut la véritable pesanteur. La Phy-

sique

sique fut perfectionnée : les opérations les plus secrettes de la Nature devinrent des jeux, & les amusemens journaliers des Physiciens. La Métaphysique s'éleva d'un vol audacieux jusqu'à la région des Esprits ; elle en sonda la profondeur & l'immensité ; elle fournit à la sagesse des armes sûres contre les atteintes du Libertinage. L'existence d'un Etre suprême fut prouvée si évidemment, que l'Athée le plus déterminé fut contraint de rougir autant de son aveuglement que de son crime. Il n'est enfin, Messieurs, aucune Science, aucun Art, qui n'ait été poussé à son dernier période par les soins des Académies & des Sociétés Littéraires, & j'ôse avancer hardiment, que cela ne pouvoit point arriver autrement.

Deux choses servent à élever le génie ; l'étude & l'amour de la gloire. Ces deux points, si es-

sen-

sentiels à l'avancement des Sciences & des Belles Lettres, sont indispensablement attachés au caractère de l'Académicien. Qu'elle facilité n'a-t-il point pour perfectionner ses talens ? Il peut apprendre dans un instant ce, qui coutera des années de peine & de travail à un autre Savant. Cette communication de lumières qui regne journellement entre les Académiciens, fait passer par la conversation, & d'une manière imperceptible, les découvertes & les connoissances de plusieurs Génies supérieurs, dans un seul. Quelquefois un Académicien s'approprie dans une heure de tems, presque sans soins, une découverte, qui lui eut couté dix ans d'application dans son Cabinet. La Poésie ne sauroit faire un Portrait plus vrai des Académiciens, qu'en les comparant à ces Abeilles laborieuses, qui après s'être nourries

des

des Arts les plus belles, peut en porter le flambeau dans leur demeure commune.

Quant à l'amour de la gloire, qui n'est pas moins nécessaire que le génie à l'avancement des Sciences, rien ne l'excite plus, que la noble émulation qui fait l'ame des Sociétés Littéraires. S'il est permis d'écouter quelques fois l'Amour propre, sur tout quand il nous porte au grand, cet Amour peut-il être flatté aussi agréablement que par le suffrage d'un nombre de Connoisseurs? Suffrage d'autant moins suspect, que ceux qui le donnent, sont les maîtres de condamner ce qui leur déplait, & qu'ils sont également en droit de reprendre & d'approuver.

Voila, Messieurs, les avantages considérables qu'on trouve dans les Sociétés Littéraires. Qu'il me soit permis de faire ici quelques Réflexions sur ce qui

peut

peut les altérer & les diminuer. L'Esprit de parti, la jalousie, les haines particulières, ont souvent arrêté les progrès, qu'auroient pû faire les plus célèbres Académies. Telle est la foiblesse du Cœur humain; les plus grands Génies se laissent quelquefois emporter par leurs passions & par leurs préjugés. Avec quelle indécence la fameuse dispute sur les Anciens & les Modernes ne fut-elle point agitée par les Membres d'une des plus respectables Académies de l'Europe?

Evitons, Messieurs, de tomber jamais dans des excès aussi blamables. Condamnons dans les Ouvrages de nos Confrères ce que nous croirons y appercevoir de défectueux; mais condamnons-le avec cette politesse, cette modération & cette candeur qui doivent être les principales qualités d'un Académicien. Ne faisons servir nos lumières

mières, qu'à éclairer ceux de nos Collègues que nous pourions croire être dans l'erreur ; & surtout souvenons-nous que nous devons, dans les questions que nous agiterons, penser que notre sentiment, quelque bon qu'il nous paroisse, peut fort bien ne l'être pas autant que nous nous le figurons. Sans vouloir établir le Pirrhonisme, je ne craindrois point de dire qu'une juste & sage méfiance de soi-même est plus capable de contribuer à l'avancement des Sciences, qu'une présomption entêtée, & souvent inflexible. Joignons encore, Messieurs, à la modestie, à la vertu, à l'amour de l'étude, un zèle continué pour l'Académie, que rien ne soit capable d'altérer. Regardons l'établissement que nous venons de former comme une chose qui augmente notre gloire & notre mérite, quel-

que

que Rang, quelques Dignités que nous ayons dans le Monde.

Un Ancien, auſſi reſpectable par ſon génie que par les grands Emplois qu'il occupa, a ſoutenu que, par l'étude, le Philoſophe devient plus ſage; le Guerrier plus intrépide & plus expérimenté; le Souverain plus équitable. Enfin il prétend qu'il n'eſt Perſonne dans l'Univers, dans quelque état que la Fortune l'ait placé, à qui l'étude des Sciences ne communique & ne donne de nouvelles perfections. Je ne craindrai point, Meſſieurs, d'appuyer ici le ſentiment de Caſſiodore, & de répéter ce que j'ai dit ſouvent dans pluſieurs de mes Ouvrages. Je regarde un véritable Savant, un Homme tel que Deſcartes, ou Newton, un grand Génie, un Poëte tel que Corneille, ou Racine; je regarde, dis-je, des Hommes de cette eſpèce, comme deſtinés à jouer dans le Monde,

&

& ſur-tout dans la Poſterité, un Rôle ſupérieur à celui de bien des Princes (franchiſſons le mot, Meſſieurs) & de bien des Monarques. Qui ſont ceux qui connoiſſent cette foule de Roys, qui n'ont eu ſur leur Trône d'autre gloire, que celle d'avoir vécu dans une molle indolence, & qui n'ont ſemblé être revêtus de la Royauté, que pour montrer qu'ils étoient incapables d'en ſoutenir le poids? Leurs noms ſe trouvent dans les Tables Chronologiques des Empires. Quelques Perſonnes qui liſent l'Hiſtoire, ſavent qu'une telle année il regnoit un tel Prince; le reſte du monde entier ignore s'il a vécu; on ne connoit que ſon nom. Mais, lorſqu'un Savant laiſſe à la Poſtérité quelque Ouvrage, de Siécles en Siécles il ſe rend plus fameux, le tems ne ſert qu'à relever ſon mérite; il devient Citoyen de toutes

les Nations. L'on traduit ses Ecrits dans toutes les Langues, du fond du Nord jusqu'au Midi il est connu, revéré, chéri; les Enfans, les Gens d'un âge mur, les Vieillards, tous connoissent ses Ouvrages, en savent les plus beaux endroits qu'ils se font un plaisir de reciter. Les Peres de famille comptent pour une partie considérable de l'heritage qu'ils laissent à leurs Enfans l'assemblage des Ecrits des grands Hommes. C'est dans ces Bibliotheques, aujourd'huy si communes en Europe, qu'un Savant se voit, pour ainsi dire, multiplié. Dès son vivant il fait transpirer le genie qui l'anime dans les divers Royaumes de l'Europe, & dans le même instant il persuade, il attache, il ravit le cœur d'un Homme enfermé dans son Cabinet à Stokolm, & il émeut, il enchante celui d'un autre qui vit au milieu de Paris.

Laif-

Laissons parler l'Ignorance. Vainement, Messieurs, tâchera-t-elle de répandre son venin sur la Science. Cette dernière n'en sera jamais flétrie, & chez tous les Peuples policés il se trouvera un nombre de Gens qui penseront comme l'illustre Racine, & qui diront avec lui „ que la Postérité, qui s'instruit dans les Ou„ vrages que lui ont laissé les „ grands Génies, fait marcher de „ pair l'excellent Poëte & le „ grand Capitaine, & que le mê„ me Siècle qui se glorifie au„ jourd'hui d'avoir produit Au„ guste, ne se glorifie pas moins „ d'avoir produit Horace & Vir„ gile.

Les Héros, les Conquerans, les Princes justes & éclairés sentent, mieux que les autres Hommes, les services essentiels qu'ils peuvent recevoir des Gens de Lettres. S'il n'y avoit point eu d'Historiens, on ignoreroit peut-

être aujourd'hui qu'Alexandre eut existé. Combien de Héros n'y a-t-il pas eu avant Achilles & Ulisse, dont les noms sont dans un éternel oubly, pour n'avoir pas eu un Homère qui eut éternisé leurs Actions? Aussi voyons-nous que tous les Princes véritablement grands ont aimé, protegé, & même très souvent cultivé les Sciences. Nous avons devant les yeux un exemple bien frappant de cette vérité. Nous vivons sous les Loix d'un Monarque, qui joint aux qualités du Souverain toutes les connoissances du Savant. L'Europe entiere a vû avec étonnement la premiere année de son régne éternisée par le gain de deux Batailles, & par la conquête d'un Pays, dont l'étenduë égale celle d'un Royaume considérable. Ceux qui le voyent, & ceux qui l'approchent découvent tous les jours dans son génie de nouvelles beautés, de nou-

nouvelles graces & de nouvelles connoiſſances. Vous ſavez, Meſſieurs, que la flatterie, qui ſe gliſſe ſi aiſément dans les éloges qu'on fait des Princes, n'a aucune part à mon Diſcours. Pluſieurs de vous le voyent tous les jours. Ils rendent dans ce moment juſtice à ma ſincérité, & me blâment peut-être de faire auſſi brièvement l'éloge d'un Roy, qui mérite l'eſtime & l'admiration du Genre-Humain. Mais vous ſavez, Meſſieurs, qu'à tant de vertus, dont il eſt doué, il joint encore la modeſtie. Véritablement Philoſophe ſur le Trône, il cherche à mériter les louanges; mais il n'aime point à les recevoir. Je l'ai vû pluſieurs fois éloigner de la converſation tout ce qui auroit pû lui attirer quelque éloge. Tâchons de mériter la protection & l'eſtime d'un ſi grand Monarque. Efforçons-nous, par nos veilles & par notre ap-

plication, de vous rendre dignes de lui être offerts, les Ouvrages que nous produirons.

****

X. LETTRE.

*De Mademoiselle Ce****

VOus voulez que les Sciences soient cultivées par les Femmes. Vos idées sur ce sujet sont parfaitement conformes aux miennes. Vous méprisez avec raison ces Hommes injustes qui, croyant avoir eux seuls de la pénétration & de la sagesse, se figurent que tout ce qui a rapport aux Sciences abstraites doit nous être interdit. Cette opinion est si injurieuse à mon Sexe, que tous les Pédans de l'Univers voulussent-ils s'unir ensemble pour m'accabler, je ne conviendrai jamais que les Femmes ne puissent

exceller dans toutes les Sciences que les Hommes peuvent devoir leur être reservées. Les Femmes, dit-on, ont le caractère trop leger, trop inconstant, pour jamais être capables d'une application sérieuse. De quel droit prend-on la liberté de décider ainsi de la moitié du Genre-Humain, & peut-être de la plus spirituelle moitié, sans daigner examiner sur quoi l'on fonde une décision aussi hardie? Que diroit-on, si on venoit à découvrir qu'elle n'est établie, que sur l'autorité d'un préjugé aussi faux qu'il est ancien?

De tout temps les Hommes ont affecté de se croire beaucoup plus sensés que les Femmes, &, sans approfondir s'ils l'étoient véritablement, ils ont pris pour des raisons convaincantes leur orgueil & leur vanité. Si leur présomption avoit été moins grande, n'auroient-ils pas vû qu'il

n'eſt aucune Science, dans laquelle les Femmes n'ayent excellé, dès le moment qu'elles ont pu s'y appliquer ? Car, par une bizarrerie inexprimable, ou par une ſuite de cet orgueil, que je reproche aux Hommes, ils ont fait, & font encore aujourd'huy tout ce qu'ils peuvent, pour éloigner & dégouter les Femmes de tout ce qui a l'air d'étude ſérieuſe. Les Petits Maitres tournent en ridicule une Femme à laquelle ils croyent devoir donner le nom de Savante. Un Pédant renfermé dans ſon Cabinet, qui jouit de l'inſipide plaiſir de dédaigner un Sexe aimable, dont il ne connoit point l'eſprit & les agrémens, bannit les Femmes de la République des Lettres. Un Bourgeois craint que ſa Femme ou ſa Fille en ſoient moins occupées du ſoin de leur ménage, ſi elles paſſent une heure de la journée à lire quelque bon Livre. Un Marchand aime

aime mieux que sa Femme vende un sol de plus l'aulne de Drap, que si elle égaloit Descartes. Enfin dans tous les Etats, dans toutes les Professions différentes, les Hommes s'accordent à interdire les Sciences aux Femmes, ou à faire du moins tout leur possible pour les en dégouter. Quelle barbarie! Quelle injustice n'y a-t-il pas dans une pareille conduite? Mais je soutiens, que les Hommes en sont punis: car si les Sciences & les Beaux Arts étoient aussi cultivés chez les Femmes, que chez les Hommes, ils seroient bientôt conduits à leur perfection. De quelle abondance de nouvelles découvertes les Hommes ne se privent-ils point! La Nature, en distribuant ses dons à tous les Mortels, a donné aux Femmes en partage un génie vif, pénétrant & curieux, source inépuisable de trésors.

Les Femmes, qui s'élevant au

dessus du Vulgaire, ont voulu venger leur Sexe & lutter contre les Hommes, les ont égalés, j'oserois presque dire surpassés. L'Antiquité nous offre-t-elle un Monarque comparable à Semiramis? & les Princes qui ont régné dans ces derniers tems, ont-ils été supérieurs à Elisabeth? Non seulement les Femmes sont propres à se gouverner elles-mêmes, mais elles gouvernent les Hommes beaucoup mieux qu'ils ne se gouvernent eux-mêmes. Je laisse ce qui regarde purement la Politique, & je ne veux faire ici mention que des Femmes qui se sont distinguées dans les différens genres de Sciences.

Les Siecles passés nous fourniront Sapho, rivale des plus grands Poëtes. Les Vers, qui nous restent encore d'elle aujourd'hui, ne sauroient être trop admirés. Leontium, Ecolière d'Epicure, égala la gloire de son Maître. Hypar-

parchia s'acquit dans la Secte de Crates son Mari une grande réputation. Il y a eu une autre Hyparchia, qui périt dans une sédition excitée dans Alexandrie, qui fut très illustre par ses connoissances. Des Femmes anciennes, passons à celles de nos jours. L'aimable Madame Deshoulieres a fait des Pièces, qui égalent, & peut-être surpassent celles de nos meilleurs Poétes dans leur genre. Ses Vers sont doux & aisés; son stile est naturel, mais noble dans sa simplicité. Quels sentimens tendres, & en même tems délicats, ses Vers n'inspirent-ils pas? Mais elle ne parloit pas seulement tendresse, elle raisonnoit quelquefois métaphisiquement, & il y a dans plusieurs de ses Pièces des pensées bien profondes, si j'ôse me servir de cette expression.

Madame de Villedieu, vous en convenez dans votre dernier

Ouvrages, elle moins de force et de pénétration que Madame Des-Houlieres ; mais elle eut autant de naturel & de délicatesse. Elle ne laissa pas d'être Philosophe, sans vouloir le paroître. Elle eut un reste de foiblesse qu'elle ne put dompter. Elle appréhendoit le nom de Savante, & la crainte de paroître moins aimable aux yeux d'un certain Public, l'arrêta souvent au milieu d'une carrière qu'elle eut fournie glorieusement. Mais supposons que la Comtesse de la Suze n'ait été que Poëte, qu'elle se soit bornée aux Belles Lettres, il nous restera encore des Femmes à opposer aux plus Savans dans tous les genres. La Marquise du Chastelet ne montre-t-elle point aujourd'hui d'une manière convaincante, qu'une Femme peut joindre à la beauté & à la naissance le génie le plus éclairé ? Que dirai-je de Madame la Présidente de Berry, qui

ne

ne se fasse honneur de lui être comparé. Après cela, que les Hommes, qui ne jugent que par habitude & par préjugé, ôsent nous assujettir à faire notre principale étude des matières qu'ils semblent dédaigner! Ne sommes-nous pas, nous autres Femmes, en droit de leur répondre, qu'il n'est rien en quoy nous ne puissions les égaler? S'ils sont assez téméraires pour nous dire, qu'une Femme savante est souvent peu aimable, & qu'il est dangereux qu'elle ne donne dans le Pédantisme, je leur répondrai, que ce n'est pas la Science qui rend une Femme Pédante, mais la créance de savoir bien des choses, lorsqu'elle ne sait rien. Moliére & Despréaux ont plaisanté sur les Femmes savantes: c'étoit sur les fausses Savantes, & point du tout sur les véritables. Il faut du moins le croire, pour leur honneur, que ç'a été leur intention. Je suis

assurée que Moliere & Despréaux estimoient Madame Deshoulieres : ils avoient trop de goût, pour ne pas convenir du merite de cette sage & ingenieuse Personne. Mr. de Voltaire fait, au sujet des plaisanteries que Despréaux avoit écrit sur une Dame savante, des Réflexions bien sensées : il s'adresse à la Marquise du Châtelet, & lui dit ; „ L'Esprit Philosophique fait tant de „ progrès en France depuis trente ans, que si Boileau vivoit encore, lui qui étoit le „ moquer d'une Femme de condition, parce qu'elle voyoit en „ secret Roberval & Sauveur, „ seroit obligé de respecter & „ d'imiter celles qui profitent „ publiquement des lumieres des „ Maupertuis, des Mairans. Nous „ sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit „ Philosophe, & où une Femme „ peut l'être hardiment.

L'En-

L'envie qu'a Mr. de Voltaire d'éclairer notre Sexe, lui fait juger un peu trop avantageusement de son Siecle. Il est vrai qu'il y a aujourd'hui un nombre de Gens sensés qui rendent aux Femmes la justice qui leur est duë. Mais combien n'y a-t'il pas encore de Personnes qui passent pour éclairées, qui, pour toute grace, à la place de Descartes & de Newton, nous accordent la permission de lire Racine, Fléchier, Rollin; & qui pensent que tout ce où nous pouvons atteindre, c'est de lire les Essais de Montagne? Vous n'êtes point du nombre de ces Gens injustes, vous qui m'excitez sans cesse à cultiver la Philosophie, & qui me la dépeignez par les traits les plus engageants. Vous m'avez persuadée (& je l'ai déja éprouvé) qu'elle fait la nourriture & le plaisir de l'ame. Aujourd'hui tout me paroit fade, eu égard à la fatis-

faction de raisonner & de raisonner conséquemment. Je suis.

XI. LETTRE

De Monsieur L. M. D.

JE vous avois promis depuis quelque tems de vous communiquer quelques Réflexions que j'ai faites sur le Théâtre François, sur l'Italien, sur l'Anglois, sur l'Espagnol & sur l'Allemand : je vais dégager aujourd'hui ma parole.

Il n'a pas fallu longtems pour porter notre Théâtre au point où il est aujourd'hui. Sous François I. on jouoit les principaux Mistères de la Religion. Ce Prince favorisoit ces sortes de Farces saintes; il assistoit même quelques fois à leur représentation. Sous le Regne des Successeurs de ce Prin-

France, les guerres Civiles occupèrent beaucoup plus la Nation, que l'amour du Théatre ; cependant les représentations des Mistères continuèrent encore plusieurs années ; mais elles se faisoient d'une manière si indigne de la Religion, qu'il fut deffendu dans tout le Royaume de jouer la Passion de Jesus-Christ, & d'autres Pièces semblables. C'est au sujet de ces Farces pieuses, & de la deffense de les représenter, que Mr. Despréaux a dit dans son Art Poëtique.

Chez nos dévots Ayeux le Théatre abhorré
Fut longtems dans la France un plaisir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe grossière
En public à Paris, y monta la première,
Et sottement zélée en sa simplicité,

Jamais les Saints de Dieu par la piété
Le Savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la divine imprudence.
On chassa ces Docteurs prêchant
sans mission,
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

Ce ne fut cependant que sous le Régne de Louis XIV. que la Tragédie & la Comédie commencèrent à prendre une bonne forme. Les Pièces d'un nommé Hardy, & les prémières de Corneille sont des preuves du mauvais goût qui régnoit encore au Théatre. Enfin le Cardinal de Richelieu protegeant tous les Arts; & les animant par des récompenses, les Poëtes Français commencèrent à étudier le Théatre des Anciens. Ils en sentirent la beauté, ils resolurent d'en pratiquer

tiquer les règles, & peu après ils s'y soumirent. Alors Corneille s'élevant tout à coup au dessus de ses Rivaux, & au dessus de lui-même, fit ces chef d'œuvres, qui font encore aujourd'hui la gloire du Théatre François, Cinna, les Horaces, Pompée, Rodogune. Enfin Racine porta le Théatre au degré de perfection, où personne n'avoit atteint avant lui, & où personne n'a atteint depuis. Vous savez que je ne fais aucune difficulté de préférer Racine à Corneille. Sans entrer dans un détail, où je ne ferois que répéter ce que les Partisans de Racine ont dit, & ce que j'ai moi-même dit plusieurs fois, je me contenterai de remarquer qu'il n'y a aucune Pièce de Corneille, où il n'y ait des Scènes inutiles, de longs morceaux de déclamation, des narrations longues & déplacées. Le Cinna, les Horaces, & Rodogune sont

des

des Pieces d'une grande beauté, & les plus parfaites de Corneille ; cependant le dernier Acte des Horaces eſt inutile. C'eſt un long & ennuyeux plaidoyer. La fin du quatrième cauſe une duplicité d'Action. Il y a dans Rodogune deux Scènes longues & inintelligibles. La premiere Scène de Cinna eſt une vaine déclamation ; quelques autres Scènes pechent par le même endroit. Trouvera-t-on dans Britannicus, dans Iphigenie, dans Mithridate, dans Bajazet & dans Phedre des défauts auſſi eſſentiels ? Je ſai que Longin ſoutient qu'on doit preferer le ſublime qui a quelques défauts au médiocre parfait, & qu'il eſt impoſſible qu'une grandeur au-deſſus de l'ordinaire puiſſe avoir la pureté du médiocre. Les Partiſans de Corneille ont voulu ſe ſervir du ſentiment de ce Rhéteur Grec, & l'appliquer aux mé-

rites

sions différens de Corneille & de Racine. Mais ont-ils pensé à ce qu'ils disoient ? Ils auroient eu raison, si Racine n'avoit point atteint à cette grandeur sublime dont parle Longin. C'est là justement ce qui donne gain de cause à Racine ; car il est toujours pur, toujours élégant, & il s'élève cependant quand il le faut autant que Corneille. Dans quelle Pièce de ce dernier trouvera-t-on plus d'élévation, plus de sublime, que dans Mithridate, dans Agrippine, dans Burhus ?

Personne n'a encore ému la pitié & la terreur comme l'a fait Racine. Ces passions que les anciens Tragiques Grecs aimoient à exciter, il les a connues & exprimées en grand Maître. Oreste dans Andromaque, Roxane dans Bajazet en sont d'excellentes preuves. Quant au caractère de Phédre, c'est, selon moi, le plus beau qu'il y ait au Théatre, & le

mieux

mieux rendu. Je ne connois guères de plus mais jouër cette Pièce, que je crois entendre m'écrie avec Desprèaux :

Eh ! qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfidement amoureuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne benira d'abord le Siècle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes savantes veilles,
Vit naître sous ta main tes pompeuses merveilles ?

Les Poëtes qui ont voulu après Racine ne l'ont point égalé. C'est les louer, que de dire qu'ils en ont approché ; & ceux qui compareroient le mérite des Auteurs Tragiques de nos jours à celui de Racine, jugeroient mal sans connoissance de cause, ou seroient la dupe de leurs préjugés. La

Cour,

Cour, Paris, & tout le Royaume n'a qu'un sentiment sur ce point, & le goût de quelques Personnes n'augmente ni diminuë le mérite d'un Poëte, je dis même de quelques Personnes qui seroient connuës pour avoir de l'esprit. Corneille égaloit Lucain à Virgile: malgré le sentiment de Corneille, Virgile n'a pas été moins estimé, & Lucain ne l'a pas été davantage.

Quelques-uns de nos Poëtes se sont écartés, & s'écartent tous les jours, de cette simplicité si chère aux Anciens, & si bien observée par Racine; ils remplissent leurs Pièces d'Evènemens, de Reconnoissances &c. Racine n'a jamais mis aucune Reconnoissance dans ses Tragédies, excepté dans Athalie; mais par la force de son génie, il savoit suppléer à la simplicité de son Sujet. Cette multiplicité d'incidens, que nos Poëtes recherchent dans leurs

Pièces, gâtera peu-à-peu le Théâtre. Nous voudrons toujours du merveilleux dans les Evénemens. Le goût de nos Romans passera peu-à-peu dans nos Tragédies; nous ne songerons qu'à des Evénemens, qu'à des Reconnoissances, qu'à des Combats; & nous ne considérerons plus les Hommes par eux-mêmes; nous ne nous appliquerons plus à la connoissance des vices & des vertus, des inclinations & des génies; enfin nous n'étudierons plus la Nature-humaine. C'est pourtant la connoissance de cette Nature qui a élevé Racine au dessus de tous les Poëtes Tragiques. C'est elle qui lui a donné l'idée de ces caractères si vrais, qu'ils nous affectent toujours davantage toutes les fois que nous les examinons. Aujourd'hui, dans plusieurs de nos Poëtes, l'Amour tendre & passionné, est fade; l'Amour violent & emporté, est fu-

forieux & presqu'insensé; la pitié est foiblesse, la terreur est horreur. Ils confondent les Passions, & comment ne les confondroient-ils pas, puisqu'ils ne les connoissent point, ou que du moins ils en ignorent les effets? Ils pensent dépeindre le cœur humain, & ils ne peignent qu'une chimère.

Quelques autres Poëtes, voulant se faire une route nouvelle & négliger les passions, pour s'attacher à représenter exactement des évènemens produits par la Politique, par l'amour de la Patrie, par la gloire, font les Discoureurs. Ils glacent l'esprit des Spectateurs par des harangues, par des dissertations Politiques; & dans les endroits, où ils auroient dû exciter la terreur, ils disent quelques sentences, qu'ils ont empruntées des Historiens Romains.

J'ai connu quelques Gens, qui

se

se persuadoient que la simplicité de la plûpart des Sujets de Racine venoit d'un défaut d'invention. Quelle erreur ! L'assemblage de plusieurs événemens entassés les uns sur les autres a toujours été le recours de ces Auteurs qui n'ont pas assez de génie, pour pouvoir soutenir, par une suite de pensées nobles & élevées, le Sujet qu'ils veulent traiter.

Un autre défaut, dans lequel tombent aujourd'hui plusieurs de nos Poëtes, c'est qu'ils employent des expressions qui ne sont pas grandes & tragiques, mais enflées, & quelquefois extravagantes. Ils pensent dire de grandes choses, & ils ne disent rien: on les prendroit pour d'harmonieux Energumènes, qui rangent méthodiquement un certain nombre de mots sonores, qui n'offrent à l'esprit aucune idée distincte. Toutes ces phrases embarassées,

&

& qui ne contiennent que de vaines imaginations, gâtent plus le Discours, qu'elles ne servent à l'élever. Longin a sagement remarqué, qu'à regarder de près au grand jour ces façons de parler enflées, plutôt que tragiques, ce qui paroissoit d'abord terrible, devient tout à coup ridicule. Racine a eu l'art de dire noblement les choses les plus simples; aujourd'hui bien de nos Poëtes, voulant dire d'une manière pompeuse des choses nobles par elles mêmes, les rendent ou puériles ou inintelligibles. Je suis toujours plus étonné, lorsque je vois représenter certaines Pièces nouvelles. Je vois le Peuple écouter avidement de longues suites de Vers que le Comédien déclame avec véhémence. Je vois ce Peuple applaudir, se recrier, battre des mains. Je demande à un Homme, qui est auprès de moi, entendez-vous, Monsieur,

ces endroits qu'on applaudit ? J'avouë ma ſtupidité, ils me paroiſſent inintelligibles. Ils ne le ſont pas moins pour moi, me répond cet Homme ſenſé, ils le ſont pour ceux qui les admirent, ils le ſont même pour le Comédien qui les recite ; mais plus ils ſont incompréhenſibles, & plus ils ſont regardés comme ſublimes. On accoutume peu à peu les Hommes au mauvais goût, ſoit comme au bon. Racine avoit appris au Public à ne donner des louanges, qu'à ce qu'il comprenoit : il eſt à craindre qu'inſenſiblement on ne lui ôte une façon de penſer auſſi ſenſée.

Je ne ſai, ſi dans bien des Pièces nouvelles, la vérité des caractères eſt conſervée auſſi ſagement que chez Racine & Corneille. Je ne veux point faire ici le procès à perſonne ; mais il me paroît que dans les Pièces de Mr. de La Motte, il y a plu-

plusieurs caractères défectueux; je croi même qu'on en pouroit trouver quelques-uns qui ne sont point exemts de critique dans des Pièces bien plus parfaites que celles de ce Poëte.

Il semble qu'on cherche aujourd'hui à inventer un nouveau genre de Tragédie : on voudroit, s'il étoit possible, accoutumer les yeux des Spectateurs à la cruauté du Théatre Anglois. On paroît blâmer Racine & Corneille de ce qu'ils ont mis en récit les meurtres & les assassinats; & l'on veut nous persuader que c'est dérober à la vue du Peuple ce qui le touche le plus. Qu'arrivera-t-il, si un pareil usage est autorisé? C'est que le goût fondé sur un sentiment humain étant détruit, la Tragédie deviendra une représentation hideuse & épouvantable des cruautés les plus horribles & les plus dégoutantes; & bientôt on accoutumera par

ces images barbares les François à la férocité des Anglois. La mort d'un malheureux ſera peu de choſe pour les toucher. Il faudra leur offrir des images plus cruelles que la mort même. Après avoir porté des corps ſanglans & percés de coups ſur le Théatre, on fera donner des combats ſur ce même Théatre, & il ne manquera plus, pour accoutumer mieux les Spectateurs aux répréſentations les plus affreuſes, que de faire combattre dans ces batailles de véritables Gladiateurs. Laiſſons aux Anglois un genre de Tragédie qui n'excite la terreur, que par la vûë des Cadavres, des Poignards & des Poiſons. Le Théatre, fait pour adoucir les mœurs, devient alors l'Ecole de la dureté, de la barbarie & de l'inhumanité. Conſervons ſoigneuſement les préceptes que nous ont donné ceux qui ont excellé dans leurs

Ou-

Ouvrages. N'exposons jamais rien d'odieux & d'affreux sous les yeux des Spectateurs. Inspirons la terreur & la pitié par la force des pensées, des sentimens & des situations, & laissons aux Gens, dont le cœur est aussi dur que le génie, le foible talent d'émouvoir les Spectateurs par des images horribles.

Les amateurs du Théatre Anglois nous reprochent d'admirer dans nos Tragédies de pétites douceurs, qui ne peuvent faire une forte impression sur les Esprits, & qui ne touchent que des jeunes Femmes. Ces Critiques prétendent que dans les Pièces Françoises ce qui doit être tendre, n'est que doux; ce qui doit former la pitié, fait à peine la tendresse; la simple émotion tient lieu de l'étonnement & de la terreur. Ils attribuent ces prétendus défauts à la coutume que

nous avons de mettre de l'amour dans nos Tragédies. Mais les personnes qui raisonnent de cette manière n'ont jamais lû les Pièces de nos bons Poëtes, ou ils ont une ame incapable d'être émuë que par la vuë des massacres. Est-ce que l'amour de Phèdre n'excite point la pitié & la terreur? Est-ce que celui de Mithridate ne cause point dans les cœurs les mêmes mouvemens? Qui peut n'être point saisi & attendri au même tems que Monime est prête à prendre le poison qu'on lui présente par l'ordre de Mithridate?

Ceux qui condamnent nos bons Poëtes François d'avoir mis trop d'amour dans leurs Pièces, n'ont, selon moi, qu'une idée fausse du Théatre. La terreur & la pitié étant les passions principales que doit exciter un Auteur Tragique, rien n'est plus propre à les produire, que les effets que causent or-

ordinairement un amour malheureux. J'ai pour garant de mon ſentiment le plus habile & le plus judicieux des Critiques modernes ſur la Poëtique. C'eſt le ſage Deſpréaux.

Bientôt l'Amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Théatre ainſi que des Romans:
De cette paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au coeur la route la plus ſûre.

Perſonne ne s'eſt jamais ſervi ſi avantageuſement de l'Amour que l'inimitable Racine. Il a trouvé le moyen de peindre dans ſes Pièces un Amour ſimple & ordinaire, tel que celui que tous les coeurs reſſentent, & un Amour Theatral fait pour exciter la pitié & la terreur. Ainſi, dans Phèdre, l'amour d'Hypolite & d'Aricie

cie eſt un amour ordinaire, & celui de Phèdre eſt un amour Théatral, qui produit les plus grands mouvemens, & qui excite tour à tour la pitié & la terreur. Dans Bajazet, l'amour de Roxane produit les mêmes effets, & celui d'Attalide ne fait qu'attendrir. Dans Mithridate, la paſſion de ce Prince pour Monime eſt véritablement Théatrale. Au contraire, celle de Xiphares pour la même Princeſſe eſt conforme à nos Moeurs. Racine a retiré un grand avantage en donnant à quelques uns de ſes Héros des foibleſſes qui nous ſont chéres; il nous les a rendu par là plus aimables.

Les Anglois diſent que l'amour fait languir les Piéces de Théatre. Oui: j'en conviens, lorſqu'il eſt employé par leurs Poëtes. Ophelie dans Hamelet Tragédie de Scha Keſpear devient folle au troiſiéme Acte, & chante des

des Chanſons ridicules, juſqu'à la fin du quatrième, où elle ſe noye. Son Amant ſe bat à coups de poing ſur ſon Tombeau. L'Amour, dans les Tragédies Angloiſes, eſt toûjours dépeint comme une folie ou comme une rage. Adiſſon, qui eſt le prémier Anglois qui ait fait une Pièce raiſonnable, n'a guère mieux réüſſi que les autres Poëtes à peindre l'Amour. Sa Tragédie de Caton eſt défigurée par une intrigue d'Amour. Mr. de Voltaire convient que cette intrigue répand ſur la Pièce une langueur qui la tuë. Si nos Poëtes François ne ſe ſervoient pas plus habilement de l'Amour que les Anglois, alors nous aurions raiſon de vouloir le bannir de notre Théatre.

Quoique je condamne hautement le goût de quelques Perſonnes qui veulent introduire chez nous un nouveau genre de

Tragédies, &, que j'approuve beaucoup moins les Pieces nouvelles, que celles de Corneille & de Racine, je ne prétens point cependant que nous n'ayons de fort belles Tragédies de quelques Poëtes qui vivent aujourd'huy, au nombre des quelles on doit placer dans un rang distingué l'Electre, le Radamiste, le Pirrhus de M. de Crebillon, & les Pieces de Mr. de Voltaire. Il y en a encore plusieurs de quelques Poëtes qui ont mérité l'estime des Connoisseurs. Le Gustave de M. Pirron est une très bonne Piece.

XII LETTRE.

De Monsieur L. M. D.

QUOIQU'ON eut fait plusieurs Comédies avant Moliere, qui

qui avoient été très goutées, cependant c'eſt à cet inimitable Auteur que l'on a l'obligation d'avoir porté la Comédie au plus haut degré de perfection. Corneille avoit donné pluſieurs Piéces Comiques, dont il avoit emprunté l'idée des Eſpagnols. Scarron, & quelques autres de nos Poëtes avoient puiſé chez les mêmes Auteurs; mais ces Pièces, quoi qu'ingénieuſes & remplies d'intrigues, péchoient par l'endroit le plus eſſentiel. Les Moeurs y étoient totalement négligées, les caractères étoient preſque toûjours outrés. On y cherchoit bien loin un ridicule dans des évènemens peu vraiſemblables & imaginés avec beaucoup de peine, & l'on ne ſongeoit point à aller prendre ce ridicule dans le Cœur humain, où eſt ſa principale habitation. Je ne crois pas qu'avant Moliere nous euſſions une

seule Piéce dans le goût de la véritable Comédie, si l'on excepte le Menteur de Corneille, dont il devoit l'invention à Dom Lopès de Vega. Louis XIV. demanda un jour à Despréaux quels Auteurs avoient le mieux réussi pour la Comédie. *Je n'en connois qu'un*, répondit-il, *c'est Moliere: tous les autres n'ont fait que des Farces proprement, comme ces vilaines Farces de Scarron.* Cette Réponse ne plut point au Roy; tout le Monde en fait aujourd'hui la raison. Il resta quelque tems pensif. *Si bien dont*, réprit-il, que Despréaux n'estime que le seul Moliere. Quoique le Poëte Satyrique se fut apperçu que sa réponse avoit déplu, il eut la mâle fermeté de repliquer: *il n'y a aussi que lui qui soit estimable dans son genre.*

Je ne voudrois point pousser la sevérité aussi loin que Despréaux, & traiter de Farces tou-

tes

tes les Pièces qui ſont dans le goût qu'il condamne, & qui véritablement mérite d'être condamné. Il eſt vrai que ces Comédies ſont infiniment inférieures à celles de Moliere, parce qu'elles amuſent ſans inſtruire. Ce qui domine dans ces Pièces, n'eſt point une Critique vive & enjouée des défauts qui nuiſent à la Societé; ce ſont des Intrigues, des Erreurs de noms, des Déguiſemens, des Lettres interceptées, des Avantures Nocturnes, des Enlévemens; cependant il faut convenir qu'il y a dans ces Comédies de l'eſprit, & quelques fois des ſaillies très plaiſantes.

C'eſt des Eſpagnols que nos prémiers Poëtes Comiques apprirent à ne mettre que de la Galanterie, où l'on doit répréſenter les uſages, les vices & les vertus de la Vie ordinaire. Les Auteurs Eſpagnols, pour plaire à

leur Nation qui aime les Avantures bizarres, & qui conserve toujours le goût de la Chevalerie errante, s'appliquent fort peu à peindre les Mœurs. Ils ne traitent jamais que des Sujets qui roulent purement sur des Intrigues amoureuses. Leurs Comédies peuvent être regardées comme des Romans Dialogués.

Un Homme qui lit les Pièces du Théatre Espagnol, seroit tenté de se figurer qu'il n'y a point à Madrid d'Avares, de Prodigues, de Savans ridicules, de Glorieux, de faux Braves, de Misantropes, d'Imposteurs, de Flatteurs. Il semble que les Espagnols soient tous également tendres, amoureux, jaloux, & qu'il n'y ait parmis eux qu'un seul Caractère général, qui fait celui de tous en particulier. La Nature est cependant, à peu de choses près, la même dans tous les Pays, & on retrouve par tout

des

des ridicules, des défauts & des vices, qui sont, pour ainsi dire, l'appanage de l'Humanité.

Quelques Poëtes Espagnols ont bien senti que le genre de Comédie qu'ils cultivoient étoit défectueux. Mais la même raison qui força Moliere à allier quelques fois des Farces à ses meilleures Pièces, oblige ces Poëtes Espagnols à ne mettre absolument que de la galanterie dans leurs Pièces. Les Femmes qui à Madrid, comme par tout ailleurs, influent beaucoup sur la réussite des Pièces de Théatre, se figurent qu'il ne doit y avoir au Monde que des Galans. Lopès de Vega se plaint de la nécessité où il est d'être obligé de se conformer malgré lui à un goût dont il connoit tout le mauvais. *Quand j'ai vû*, dit-il, *en s'adressant à l'Académie de Madrid, des Monstres passer avec applaudissement sur nos Théatres, s'attirer les suffrages des Da-*

mes & l'admiration du Vulgaire, j'ai resolu d'imiter cette barbare manière de composer & de ne faire aucun cas des préceptes ; j'ai banni de mon Cabinet Terence & Plaute, pour n'être point malgré moi frappé de leur bon goût ; car on a beau vouloir fermer les yeux, la verité, si l'on détourne la vuë pour ne la pas voir, se fait sentir par ses cris. Je ne travaille donc plus mes Comédies que selon les règles inventées par ceux qui se sont attirés par là les applaudissemens du Peuple ; il est juste de s'accomoder à son goût, & d'écrire comme un ignorant, puisque cela plaît ainsi à ceux qui payent. Lopès de Vega ne s'accomoda que trop dans la suite au goût du Peuple. Il fit des Pièces, qui sur notre Théatre seroient véritablement regardées comme des chefs d'oeuvre d'impertinence. Dans une, entre autres, il a représente l'histoire de Valentin & d'Orson qui naissent au premier Ac-

Acte, & qui sont fort âgés au dernier. N'est-il pas étonnant que la nécessité de plaire au Vulgaire ait obligé un aussi grand Génie que Lopès de Vega à commettre une pareille extravagance ? Lui qui avoit fait une Pièce si bonne, que Corneille auroit voulu donner deux de ses meilleures pour en être l'Auteur.

Les Tragédies des Espagnols ont le même défaut que leurs Comédies, & ne pèchent pas moins contre les règles. Elles se ressentent d'ailleurs très souvent de la dévotion des Auteurs. La Vierge, les Apôtres, les Saints sont les principaux Personnages de plusieurs Tragédies. Le Peuple à Madrid, & dans le reste de l'Espagne, aime mieux voir deux Saints sur le Théatre, qu'Achille & Agamemnon. J'ai vû représenter à Barcellone une Tragédie intitulée St. Alexis. Ce Saint naît au premier Acte; se marie au

ſecond : ſe ſauve de la Maiſon de ſon Pere, & abandonne ſa Femme au troiſième : court toute l'Italie dans le quatrième, & vient mourir au cinquième ſous le degré de la Maiſon de ſon Pere. A tout prendre, je préferois les Comédies Eſpagnoles aux Tragédies. Elles me paroiſſent en général beaucoup plus raiſonnables.

Nos Poëtes Comiques qui ont ſuccedé à Moliere ſont plus ou moins bons, ſuivant qu'ils l'ont plus ou moins approché. Regnard n'eſt plus Regnard, dès qu'il perd Moliere de vuë. Quelle difference de *Démocrite*, *au Légataire* ! Nous avons eu pluſieurs Comédies fort jolies dans ces derniers tems. *Le Glorieux*, *le Philoſophe Marié* de Des Touches ſont des Piéces dont les caracteres ſont peints avec délicateſſe, mais cependant avec force. Mademoiſelle Quinault a empêché qu'on

ne

ne jouat *le Dissipateur* du même Auteur ; il y avoit dans le troisième Acte de cette Pièce une Scène charmante, où l'on dépeignoit un Avare. N'est-il pas surprenant que le caprice d'une Comédienne, quelque aimable qu'elle puisse être d'ailleurs, prive le Public de la représentation d'un excellent Ouvrage ! Une des plus disgracieuses choses à la quelle je trouve que les Auteurs qui travaillent pour le Théatre soient exposés, c'est de dépendre du caprice des Comédiens. Je conviens qu'il y a parmi eux des Gens d'esprit, & qui ont même des connoissances ; mais malheureusement il arrive souvent que ce n'est point ceux-là dont le sentiment est le plus écouté. Je suis &c.

XIII.

XIII. LETTRE.

De *Monsieur L. M. D.* *

L'ANCIEN Théatre Italien étoit si mauvais, que je ne comprens pas comment les François ont eu la patience de s'amuser à des Farces monstrueuses, tandis qu'ils avoient dans le même tems les excellentes Comédies de Moliere. Ces misérables Pièces Italiennes n'avoient ni conduite ni bienséance; la pudeur y étoit presqu'aussi souvent blessée que le bon sens. Les Scènes d'amour n'étoient qu'un ramas *de Conceti*, & celles d'intrigue & de plaisanterie ne contenoient que de froides bouffonneries. Un Homme de bon goût étoit ennuyé alternativement par les discours d'un Amoureux ridicule, ou par les

les mauvaises plaisanteries d'un Boufon. St. Evremond, parlant de la Comédie Italienne, dit, qu'au lieu d'Amans agréables, on n'y a que des discoureurs d'Amour affectés ; au lieu de Comiques naturels, des Boufons ; au lieu de Docteurs ridicules, des pauvres Savans insensés.

Parmi les Pièces qui composent les huit Volumes du Théatre du Guerardi, & qui ont été faites dans le goût des Comédies Italiennes, à peine trouveroit-on de quoi faire un petit Volume de quelques Scènes où il y ait du génie ; tout le reste semble être écrit pour faire honte à l'esprit humain, & pour montrer jusqu'où peut aller son extravagance.

Les Tragédies & les Tragi-comédies des Italiens ne valent guère mieux que leurs Comédies. Elles pèchent presque toutes contre les trois unités. Les caractères

res en ſont outrés, peu ſoutenus. Vous avez vû jouer à Paris quelques unes de leurs Pièces Tragiques. Ce ſont les plus paſſables; encore ſont-elles bien médiocres, pour ne pas dire bien mauvaiſes.

Quelques-uns de nos Auteurs François ont inventé un nouveau genre de Comedies, auxquelles ils ont donné le nom de *Nouveau Théatre Italien*. Le goût de ces Auteurs eſt fin & délicat; ils peignent peu ordinairement les Moeurs & les Caractères, mais ils dévelopent habilement les mouvemens les plus ſecrets du Cœur. Il regne dans leurs Ouvrages une Métaphiſique aimable. Ces Pièces ſont écrites avec beaucoup de politeſſe, elles répréſentent avec verité les évènemens qui arrivent journellement dans la Société Civile. Je dirois aſſez volontiers, que la Comédie Françoiſe peint les défauts, & les

les vices des Hommes, & que la nouvelle Comédie Italienne fait le portrait des penſées les plus ſecrettes de l'Eſprit. Elle fouille juſqu'au fond du Coeur, & elle y lit ce qu'il y a de plus caché. Les Pièces de Mr. de Marivaux ont des traits d'une beauté ſingulière. Les Auteurs qui travaillent dans le même goût que luy ont donné pluſieurs Comédies fort jolies. Il y en a quelques unes de M. de Boiſſi qui ſont écrites avec toute la délicateſſe poſſible.

Il eſt à craindre que lorsqu'il n'y aura plus d'Ecrivains qui connoiſſent auſſi parfaitement le Cœur humain que Mrs. de Marivaux & Boiſſi, ceux qui leur ſuccederont, pour ſupléer au défaut de leur génie, ne renouvellent le goût des Intrigues, des Enlevemens, & ne copient les Poëtes Eſpagnols, comme ont fait les premiers Comiques François.

On a déjà donné au Théatre Italien pluſieurs Pièces qui ne ſont point éloignées de ce genre de Comédie. On doit encore appréhender que ceux qui chercheront à peindre les Paſſions, les mouvemens de l'Amè, n'écrivent d'une manière un peu trop recherchée & trop guindée. Quand on fait le portrait d'un Avare, d'un Débauché, d'un faux Dévot, on employe les expreſſions dont on ſe ſert ordinairement. Mais quand on veut peindre les bizarreries de l'Eſprit, les inquiétudes du Cœur, les caprices de l'imagination, il eſt difficile de s'exprimer toûjours avec ce naturel ſi néceſſaire au Stile de la Comédie. Ce qui me fait craindre pour les Auteurs qui viendront après Mr. de Marivaux, c'eſt que lui-même n'a pas toûjours évité ce défaut, & qu'il auroit été encore plus parfait dans ſon genre, s'il avoit pa-

rû dans certains endroits avoir un peu moins d'Eſprit. Je ſuis &c.

XIV LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *.

LEs Tragédies Angloiſes, ſi l'on en excepte quelques Pièces faites dans ces derniers tems, ſont toutes dépourvuës d'ordre & de bienſéances : il n'y a pas la moindre vraiſemblance. Elles ſont écrites d'un Stile empoulé, dont l'enflure eſt preſque toûjours un galimathias plus ridicule que pompeux. Les meilleures Tragédies de Sha Kespear, qui paſſe pour le Corneille des Anglois, & qui ſe jouent tous les jours à Londres, valent beaucoup moins, à mon avis, que les plus mauvaiſes Farces Italiennes.

Pour

Pour vous offrir une idée juſte de ces Tragédies, je vous donnerai la Traduction de quelques endroits de celle d'Hamelet Prince de Dannemarck, qui eſt regardée comme une des meilleures, & qui tient ſur le Théatre Anglois le même rang que les Horaces & le Cinna occupent ſur le nôtre. Mais il eſt néceſſaire auparavant de vous donner un précis de la Tragédie.

Le Héros de la Pièce eſt Hamelet. Il devoit par le droit de ſa Naiſſance ſuccéder au Trône de Dannemarck, mais ſon Oncle ayant empoiſonné ſon Père s'étoit emparé de la Royauté & avoit épouſé la Reyne ſa Mère. L'ombre du Roy défunt apparoit aux trois Officiers de Garde, qui en avertiſſent Horace Confident de Hamelet. Ce jeune Prince, malgré le conſeil de ſes Amis, a l'aſſurance d'entretenir ſeul le Spectre, qui lui ap-

prend que sa mort a été causée par la perfidie de son Frere. Cette découverte, jointe à la juste indignation qu'avoit conçue Hamelet contre son Oncle, qui lui avoit enlevé la Couronne, excite dans son ame le désir de la vengeance. Ses Monologues, qui sont les endroits les plus passables de la Piéce, expriment assez ses irrésolutions. Enfin il se détermine à faire périr son Oncle, supposé, dit-il, que la Vision qu'il a eue, ne soit point une œuvre du Démon Pere du Mensonge. Comme il se défie de tous ceux qui l'approchent, il juge à propos de contrefaire le fou aux yeux-même de sa Maîtresse, appellée Ophelie, qui est la duppe de sa feinte folie, ainsi que toute la Cour. Pour soulager la phrénesie du Prince, on luy donne une Troupe de Comédiens qui doivent se conformer à ses intentions. Il leur fait jouer une Piéce

ce titre, *Le Meurtre de Gonzague*, dont la Veuve épouse l'assassin de son Epoux, ainsi qu'avoit fait la Reine de Dannemarck, épousant le Meurtrier de son Epoux. Cette conformité d'Histoire trouble le Roy & la Reine qui assistoient aussi à la représentation de la Tragédie. C'est ce que le Jeune Prince attendoit, pour se persuader entièrement que son Oncle fut le Meurtrier de son Père. Le Roy de son côté ayant entrevû au travers de la feinte extravagance de Hamlet, qu'il pouroit bien tramer quelque conspiration, fait trouver bon à la Reyne d'envoyer le Prince son fils en Angleterre, sous le prétexte que sa présence préviendroit les revoltes qu'on pouvoit craindre de la part des Anglois nouvellement soumis, & qu'il oublieroit Ophelie sa Maîtresse qu'on croyoit être la cause de son délire. Ceux qui étoient chargés

gés de conduire le Prince en Angleterre avoient des instructions secrettes pour le faire périr. La difficulté étoit de le faire partir : un incident en fait naître l'occasion. J'oublois de dire que dans l'intervale des arrangemens qu'on prenoit pour faire partir Hamelet, il avoit trouvé l'occasion d'executer facilement son projet. Son Oncle le Roy, à la vie duquel il en vouloit, étoit seul en prières. Mais le Prince, dont la vengeance auroit été imparfaite s'il l'avoit tué en de si bonnes dispositions, aime mieux, dit-il, le surprendre quand il sera yvre pour lui faire prendre le chemin des Enfers. Le Roi, qui n'en avoit pas envie, & qui se défioit plus que jamais des desseins de son Neveu, engage la Reine dans une conversation particulière avec lui, afin de découvrir ses sentimens par Polonius qu'il fait cacher derriere une tapisserie. Mais ce mal-

heureux Père de la belle Ophelie ayant imprudemment fait du bruit, Hamelet, qui s'en aperçoit le tue, croyant, dit-il, que c'étoit un rat. Ophelie, qui de douleur devient réellement folle, ne paroît plus ſur le Théatre qu'en chantant des chanſons ridicules. Hamelet part donc pour l'Angleterre. On voit par ce départ la grande connoiſſance du Poëte Anglois pour les règles du Théatre & pour celles de la bienſéance ; car un fou & une folle auroient pu diminuer la nobleſſe de la Tragédie, &, en habile homme, il ſubſtitue alternativement une folle à un fou, & un fou à une folle ; car Ophelie ſe noye après le départ de Hamelet, qui retourne en Dannemarck, dans le tems qu'il y étoit le moins attendu. Il ſe défioit des deux Seigneurs qu'on lui avoit donné pour l'accompagner. Pendant qu'ils dormoient, il viſita leurs poches, il

leur

leur enleva leurs papiers, & il y lut ſon Arrêt de mort. Il ôta l'ordre qui le regardoit, & ayant contrefait le ſein, il en ſubſtitua un autre ſous l'envelope qu'il recacheta, par le quel on devoit faire perir les deux Courtiſans. Il revient donc en Dannemarck. En approchant de la Ville, il trouve deux Hommes qui creuſoient une foſſe, & pendant qu'il s'entretient avec ces deux Foſſoyeurs & qu'il déploye ſa belle humeur ſur le compte de chaque tête de Mort qui ſe trouve là, on apporte un Mort. Le Roy, la Reine ſuivoient le Convoi. Hamelet comprend aux démonſtrations de douleur que faiſoit Laërtes Fils de Polonius, que c'étoit ſa Soeur Ophelie qu'on alloit enſevelir: il ſe jette dans la foſſe pour embraſſer encore une fois ſon Amante. Laërtes voyant le Meurtrier de ſon Père, & croyant que Hamelet vouloit encore inſulter à ſa

douleur, se jette sur lui & le prend aux cheveux, & il se fait entre ces deux Heros un grand combat à coups de poing. Cette Scene sera une de celles dont je vous donnerai la traduction. Après bien des peines, on vient à bout de séparer les Combattans. Cependant ils se battent de nouveau; Hamelet tue Laërtes, & est blessé legèrement: enfin le Roy prend la résolution d'empoisonner Hamelet, mais la Reyne ayant bû la premiére à la Coupe, meurt dans le moment. Hamelet, outré de douleur de la mort de sa Mére, donne un grand coup d'épée au Roy & le tuë. Il meurt lui-même quelques momens après, ayant été blessé par Laërtes d'une épée empoisonnée; & de tous les Acteurs de la Piéce il n'en reste qu'un seul.

On voit d'abord qu'il n'y a dans cette Piéce ni unité de lieu, ni unité de tems, ni unité d'action.

tion. La Scène est tantôt dans la Ville & tantôt hors de la Ville. Le tems où tous ces évènemens arrivent doit être pour le moins de deux mois. Le Prince s'embarque, fait la moitié du chemin de Dannemarck en Angleterre, & revient. Il y a cinq à six actions principales, la mort de Polonius, le voyage du Prince, le combat avec Laërtes, enfin le meurtre du Roy. Je passerois tous ces défauts, parce que presque tous les Tragiques Anglois n'ont eu aucunes idées des Règles du Théâtre; mais je ne puis pardonner les Caractères ridicules. Si un Savoyard, ennuyé de décroter des Passans sur le Pont neuf, s'avisoit de vouloir faire une Farce à laquelle il donneroit le nom de Tragédie, pourroit-il rien faire de plus ridicule que de supposer que les deux principaux Acteurs sont fous? Il est vrai qu'Hamelet n'est pas fou réellement,

ment, & qu'il n'y a qu'Ophelie qui ait le cerveau dérangé; mais ce qu'il dit ne ſe trouvant point ſeul ſur le Théatre, n'eſt pas moins inſenſé que s'il étoit fou. Il eſt preſque impoſſible de pouvoir ſe figurer les impertinences, les ſottiſes, les groſſièretés qui ſont répandues avec profuſion dans toute la Pièce. Je vai actuellement traduire quelques endroits des principales Scènes. Voici le commencement de la première. Les Acteurs ſont Bernard, & François Soldats: François eſt en ſentinelle.

Bernard.

„ Qui vive?

François.

„ Non, c'eſt à vous de répon-
„ dre. Alte là; faites-vous con-
„ noître.

Bernard.

„ Vive le Roi.

Fran-

François.

„ Eſt-ce Bernard?

Bernard.

„ C'eſt lui-même.

François.

„ Vous venez exactement à
„ l'heure.

Bernard.

„ Minuit vient de ſonner; va
„ te coucher, François.

François.

„ Je vous ſuis très obligé de m'ê-
„ tre venu relever; il fait un
„ froid très piquant, & je ſuis
„ malade comme un Chien.

Bernard.

„ Avez-vous eu une garde
„ tranquille?

François.

„ Je n'ai pas même entendu
„ remuer une ſouris.

Bernard.

„ Fort bien. Bon ſoir. Si
„ vous rencontrez Horace &
„ Marcellus qui doivent me re-

„ lever, dites-leur de ſe dépê-
„ cher.

Voilà un ſuperbe début! Je ſerois tenté de le comparer à celui de la Tragédie d'*Iphigenie* de Racine. Ce ſont comme dans Hamelet deux Guerriers qui parlent dans les ténébres de la nuit.

Qui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'éveille;
Viens, reconnois la voix qui frape ton oreille.

Il faut avouër que ces Poëtes François ſont d'étranges Gens. Ils parlent toujours noblement, même dés les premiers Vers de leurs Pièces. Il leur ſeroit impoſſible, comme aux Anglois, d'imiter la Nature dans ſa ſimplicité.

Le Poëte Anglois, pour exprimer le ſilence de la nuit, fait dire à un Acteur:

Qu'il

Qu'il n'a pas même entendu remuer une ſouris.

Le Poëte François rend la même penſée par ce Vers.

Mais tout dort, & l'Armée, & les Vents & Neptune.

Le Poëte Anglois plaît à Londres, le François au reſte de l'Europe. La nobleſſe du prémier ſeroit-elle préferable à la ſimplicité du dernier?

Voici du grand & du ſublime; c'eſt un morceau de la Scéne où Hamelet parle à l'ombre de ſon Pére.

Hamelet voyant le Spectre.

„ Il me fait ſigne ..... va, je te ſuivrai.

Marcellus.

„ Vous n'irez pas, Monſeigneur.

Hamelet.

„ Otez vos mains.

Horace.

„ Permetez qu'on vous diſe
„ de ne pas avancer plus avant.

Hamelet.

„ Mon deſtin l'ordonne &
„ rend chaque petits Artères,
„ de mon corps auſſi forts que
„ les nerfs du Lion de Nemée....
„ Me laiſſerez-vous aller, Mes-
„ ſieurs? Par le Ciel je ferai un
„ Eſprit de celui qui me re-
„ tient.

Le Spectre & Hamelet.

„ Où me mènes-tu donc?
„ Parle: je n'irai pas plus loin.

Le Spectre.

„ Ecoute-moi.

Hamelet.

„ Je t'écoute.

Le Spectre.

„ L'heure eſt preſque venuë
„ à la quelle il faut que je me
„ rende dans les flammes.

Ha-

Hamelet.

„ Helas! Ombre infortunée.

Le Spectre.

„ Ne me plains point; mais
„ écoute attentivement ce que
„ je vais te dire.

Hamelet.

„ Parle, je t'écoute avec at-
„ tention.

Le Spectre.

„ Sache que tu dois punir le
„ crime que je découvrirai.

Hamelet.

„ Quel crime?

Le Spectre.

„ Je ſuis l'Ombre de ton Père,
„ de ton malheureux Père con-
„ damné pour un certain eſpace
„ de tems à errer la nuit, & à
„ être conſumé le jour dans des
„ flammes juſqu'à ce qu'elles
„ m'ayent purgé de tous les
„ crimes horribles que j'ai com-
„ mis pendant ma vie. S'il ne
„ m'étoit pas deffendu de divul-

„ guer les secrets de ma prison,
„ je pourois faire un recit dont
„ la moindre parole feroit tres-
„ saillir ton ame, geler ton jeu-
„ ne sang, troubler tes yeux
„ comme les Etoiles qui tombent
„ du haut des Sphères. Tes
„ cheveux se dresseroient sur ta
„ tête, & chaque poil seroit
„ hérissé comme ceux d'un Porc-
„ épic. Mais ce mistère de l'E-
„ ternité ne doit pas être expo-
„ sé aux oreilles de chair & de
„ sang. Ecoute, écoute, écou-
„ te, si tu as jamais aimé ton cher
„ Père.

Hamlet.

„ O Ciel!

Le Spectre.

„ Venge ce meurtre horrible
„ & dénaturé.

Hamlet.

„ Meurtre!

Le Spectre.

„ Un Meurtre aussi cruel qu'il
„ puis-

„ puisse être Meurtre sanglant,
„ étrange & dénaturé.

Hamelet.

„ Hâte-toi de me l'apprendre,
„ que je puisse voler à ma vangeance avec des ailes aussi
„ vîtes que la méditation ou les
„ pensées de l'Amour.

Le Spectre.

„ Je te trouve disposé, & tu
„ serois plus indolent que ce
„ gros Poisson qui prend racine
„ à son aise aux bords du Fleuve
„ Lethé, si tu n'étois pas irrité
„ par ceci. Ecoute à présent
„ Hamelet. On a débité que
„ dormant dans mon jardin, je
„ fus piqué par un Serpent.
„ Ainsi les oreilles de tout le
„ Royaume ont été grossière-
„ ment abusées par le procès
„ forgé de ma mort; mais sa-
„ che, mon noble Enfant, que ce
„ Serpent qui piquoit le cœur
„ de ton Père, porte maintenant
„ sa Couronne.

Ha-

Hamelet.

„ Mon Oncle! O! mon ame
„ a été Prophète!

Le Spectre.

„ Oui, cette Bête feroce, cet
„ Adultère inceſtueux, avec le
„ ſortilège de ſa ſcience, avec
„ ſes dons perfides, a ſéduit mon
„ Epouſe. O ſcience abominable!
„ O dons diaboliques, dons qui
„ ont pu ſéduire une Reyne qui
„ avoit toujours paſſé pour ver-
„ tueuſe. &c. . . . . .

Monſr. de Voltaire m'apprend dans la Préface de ſon Brutus, que les Anglois diſent que Shakespear a été le ſeul de leurs Poëtes qui ait pû faire évoquer & parler des Ombres avec ſuccès. Il eſt vrai qu'il y a dans la Scène que je viens de traduire tout ce qu'on peut y déſirer. On y trouve de la Théologie & de la plus ſublime. On apprend l'état de l'ame après la mort. Elle eſſuye le même ſ[illegible] Habitans des Pays

Pays chauds. Le jour ils ſont incommodés par la chaleur, la nuit ils jouïſſent d'une fraicheur charmante. Tandis que le Soleil luit, les Ombres ſont retenuës dans l'Enfer, mais dès qu'il eſt couché, elles prennent le frais. Les idées les plus Poëtiques ſont jointes aux verités Théologiques. Ses Artères qui deviennent auſſi fortes que les nerfs du Lion de Nemée ſont très bien ammenées dans cet endroit: il y a auſſi une Erudition fort bien placée: ce Poiſſon qui prend racine aux bords du Fleuve Lethé eſt parfaitement trouvé. Mais il y a encore quelque choſe de très pathétique, q[illegible]'ai point traduit, c'eſt une [illegible]ù Hamelet veut faire pr[illegible]à Horace ſon Confide[illegible] parlera point de ce [illegible] ſavoir. Le Spectre [illegible]ous le Théatre à ch[illegible]es que débi-

te

te Hamelet, *Prince, serment.* Cela n'eſt-il pas bien pathétique ?

Vous ſerez peut-être bien aiſe de voir un peu le goût dans lequel s'exprime Hamelet, lorſqu'il fait le fou. Jugez-en par cet échantillon. Il parle à Ophelie ſa Maitreſſe qui n'eſt point encore folle, mais qui eſt perſuadée que ſon cher Prince Hamelet a perdu le jugement. Oreſte, qui en eſt réellement privé ſur le Théâtre François, conſerve, à ce que je crois, plus de Nobleſſe qu'Hamelet. Le Corneille Anglois copioit un peu trop ſes Caractères ſur les Fous qui ſont aux petites Maiſons.

SCENE V.

OPHELIE HAMELET.

Ophelie.

„ Mon cher Prince, comment „ vous portez-vous ?

Ham-

Hamlet.

„ Je vous suis humblement
„ obligé : bien.

Ophelie.

„ Monseigneur, j'ai encore
„ quelques gages de votre sou-
„ venir que j'ai souhaité de
„ vous restituer. Je vous su-
„ plie de permettre que je vous
„ les remette dans cet instant.

Hamlet.

„ Non pas moi : je ne vous ai
„ jamais rien donné.

Ophélie.

„ Vous devez fort bien vous
„ en ressouvenir, Monseigneur,
„ & vous me les avez donné
„ avec des façons si engageantes
„ qu'elles haussoient encore
„ le prix de vos riches présens.
„ Leurs parfums s'étant éva-
„ porés, reprenez-les. Car, pour
„ un Cœur bien placé, les dons
„ les plus riches perdent leur
„ prix, dès que ceux qui les ont
„ donnés changent de senti-
„ mens.

„ mens. Les voilà, Monſeig-
„ neur.

Hamelet.

„ Comment donc! êtes vous
„ honnête?

Ophelie.

„ Monſeigneur!

Hamelet.

„ Etes-vous ſincère?

Ophelie.

„ Qu'eſt-ce que Votre Alteſſe
„ veut dire?

Hamelet.

„ Que ſi vous êtes honnête
„ & ſincère, vous ne devez pas
„ permettre qu'on parle à vo-
„ tre Beauté.

Ophelie.

„ Mais, mon Prince, quel riſ-
„ que peut courir une perſonne
„ de notre Sèxe, quand la beau-
„ té chez elle eſt alliée à la
„ vertu?

Hamelet.

„ Quel riſque? Ah! vrai-
„ ment, c'eſt que le pouvoir de la
„ beau-

„ beauté changera l'honnêteté
„ en Macquerelle, que la force
„ de l'honnêteté ne pourra trans-
„ former la beauté en ſon ſem-
„ blable. Ceci étoit un Pa-
„ doxe autres-fois: mais aujour-
„ d'huy le tems l'a rendu vrai.
„ Je vous ai aimé cy-devant?

Ophelie.

„ Du moins me l'avez-vous
„ fait accroire, Monſeigneur.

Hamelet.

„ Vous n'auriez pas du le
„ croire: car la Vertu ne ſau-
„ roit jamais tant corriger la
„ Nature en nous quelle ne ſe
„ faſſe plus ſentir. Je ne vous
„ ai point aimée.

Ophelie.

„ Je me ſuis donc trompée.

Hamelet.

„ Vas te jetter dans un Cou-
„ vent; pourquoy voudrois-tu
„ reſpirer l'air des Pecheurs?
„ Je ſuis moy-même aſſez hon-
„ nête homme; mais je pour-

„ rois

„ rois m'accuser de tels crimes
„ qu'il vaudroit mieux que ma
„ Mere ne m'eut pas mis au
„ Monde. Je suis fort orgueil-
„ leux, vindicatif, & ambi-
„ tieux. J'ai plus de péchés
„ sur mon dos que de pensées
„ pour les concevoir, que d'i-
„ magination pour leur donner
„ un corps, ou de tems pour
„ les commettre. Pourquoy un
„ misérable comme moy, rampe-
„ t-il donc entre le Ciel & la
„ Terre? Nous sommes des Che-
„ valiers Errans; ne vous fiez ja-
„ mais à nous. Va, prend le
„ chemin du Couvent. Où
„ est ton Père?

Ophelie.

„ Au Logis, Monseigneur.

Hamelet.

„ Fais fermer les portes sur
„ lui, afin qu'il ne fasse le fou
„ que dans sa propre Maison.
„ Adieu.

Ophelie.

Ophelie.

O Ciel! Sauvez-le.

Hamelet.

„ Si tu te maries, je te donne cette malediction pour ton Douaire. Que tu ſois auſſi chaſte que la glace, & auſſi pure que la Neige, tu ne ſeras jamais à l'abri de la calomnie; vas t'enfermer dans un Couvent. Mais ſi tu veux abſolument te marier, épouſe un ſot. Car les gens d'eſprit ſavent trop bien quels monſtres vous faites d'eux. Vas au Couvent, vas-y & de ce pas. Adieu.

Ophelie.

„ O vous, Puiſſances Céleſtes, rétabliſſez-le.

Hamelet.

„ Je ſuis aſſez bien informé „ que vous avez l'art de vous „ farder, comme des Idoles. La „ Nature vous a donné un viſage, & vous, vous en faites un

„ au-

„ autre. Vous affectez dans vos
„ mines, dans votre port, dans
„ votre bouche en graſſaiant,
„ & vous donnez des ſobriquets
„ aux Créatures du Ciel, & par
„ votre extravagance vous vous
„ rendez ignorantes. Allez, je
„ n'en veux plus; j'en ſuis las;
„ cela m'a fait tourner la cer-
„ velle. Je dis que nous ne vou-
„ lons plus de Mariage. De
„ tous ceux qui ſont mariés, déjà
„ perſonne qu'un ſeul doit vi-
„ vre. Les autres doivent reſter
„ comme ils ſont. Rétirez-vous
„ dans un Couvent.

Après avoir vû le ſtile de Hamelet feignant d'être fou, il eſt bien juſte de voir celui de ſa chére Ophelie étant folle réellement.

OPHELIE, LA REINE.

Ophelie.

„ Où eſt la belle Majeſté de

„ la

„ la Reyne de Dannemarck?

(*Elle chante*)

La Reyne.

„ Eh bien donc, Ophelie!

Ophelie en chantant.

„ Comment pourai-je connoi-
„ tre votre ſincère Amour pour
„ lui, que par ſon chapeau bien
„ trouſſé, par ſa canne & par
„ ſes fines ſandales?

La Réyne.

„ Hélas! ma Chere Fille, que
„ veut dire cette Chanſon?

Ophelie.

„ Ouy, dites-vous cela? Non.
„ je vous prie de m'écou-
„ ter.

(*Elle chante.*)

„ Il eſt mort & parti, Mada-
„ me; il eſt mort & parti.
„ A ſa tête une Pièce de
„ tourbe verte, à ſes talons une
„ pierre. ça ça.

La Reyne.

„ Mais, Ophelie...

Ophelie.

„ Je vous prie, remarquez.

(*Elle chante*)

„ Sa chemiſe blanche com-
„ me la neige des Montagnes,
„ & parſemée de fleurs fut miſe
„ au tombeau arroſée par les
„ pleurs.

Des fidelles Amans.

LE ROY, LA REYNE, OPHELIE.

La Reyne.

„ Hélas! Sire, voyez cecy.

Le Roy.

„ Comment vous portez-vous,
„ ma belle Enfant?

Ophelie.

„ Très-bien: bien vous faſſe.
„ On dit que le Hibou étoit
„ fille d'un Boulanger. Nous
„ ſavons ce que nous ſommes,
„ mais nous ne ſavons pas ce
„ que nous pouvons devenir.

Le Roy.

„ Réflection ſur ſon Père.

Ophelie.

Ophelie.

„ Je vous prie ne parlons pas
„ de cela, mais quand on vous
„ demande ce que cela veut di-
„ re, répondez ceci.

(*Elle chante.*)

„ *Demain eſt la Saint Valentin,*
„ *Et moy une fille fine,*
„ *Je m'offre à la fenêtre, afin*
„ *D'être ta Valentine.*

Le Roy.

„ Belle Ophelie!

Ophelie.

„ En vérité, ſans faire ſerment,
„ je veux finir ma Chanſon.

„ *Il ſort du Lit*
„ *Jettant l'habit,*
„ *Ouure la porte à elle:*
„ *La Fille entra,*
„ *Qui du Combat*
„ *Ne ſortit plus pucelle.*

„ Par l'amour & la foy de

„ Sainte Charité, c'eſt bien une
„ honte; mais les Jeunes-Gens
„ le feront quand ils pourons.
„ Morbleu ils ſont à blâmer.

(*Elle chante.*)

„ Elle lui dit alors, vous m'a-
„ vez chiffonné. Mais avant
„ vous m'avez promis le Ma-
„ riage.

„ Je l'aurois fait, dit-il, certes
„ le jour paſſé, ſi vous aviez
„ été une fille plus ſage.

Le Roy.

„ Depuis quand eſt-elle en cet
„ état?

Ophelie.

„ J'eſpère que tout ira bien;
„ il faut avoir patience. Je ne
„ puis choiſir que les pleurs,
„ quand je penſe qu'on m'a mis
„ ſous une tombe ſi froide. Mon
„ Frère le ſaura, & je vous re-
„ mercie de vos bons conſeils.
„ Où eſt mon Caroſſe? Bon ſoir,
„ mes Dames. Bon ſoir, mes bel-
„ les Dames, Bon ſoir, Bon ſoir.

Je

Je ne puis reſiſter à l'envie de raporter encore un morceau de la premiére Scène du cinquiéme Acte : c'eſt une converſation ſpirituelle entre deux Foſſoyeurs qui creuſent la foſſe où doit être enterrée Ophelie.

Le Théatre repréſente un Cimetiére. Le magnifique Spectacle !

DEUX FOSSOYEURS. LES ILLUSTRES PERSONNAGES!

I. *Foſſoyeur.*

„ Aura-t-elle ſepulture Chré-
„ tienne, ayant volontairement
„ cherché ſa délivrance de cet-
„ te Vie ?

II. *Foſſoyeur.*

„ Je te dis qu'ouï : elle l'aura.
„ Fais vîte ſon tombeau. Le
„ Viſitateur des Morts a exami-
„ né le cas, & l'a trouvé digne
„ de ſepulture Chrétienne.

I. *Fossoyeur.*

„ Cela ne sauroit être, à moins
„ qu'elle ne se soit noyée en sa
„ propre défense.

II. *Fossoyeur.*

„ Mais on a trouvé quelque
„ chose comme cela.

I. *Fossoyeur.*

„ Il faut que cela soit arrivé
„ se offendendo. Cela ne peut
„ être autrement. Car voici le
„ point. Si je me noye à dessein,
„ cela prouve une action. Or
„ une action a trois branches, qui
„ sont agir, faire, & effectuer.
„ Ergo elle s'est noyée à des-
„ sein.

II. *Fossoyeur.*

„ Oh! Dame; mais écoute, bon
„ homme de Fossoyeur.

I. *Fossoyeur.*

„ Avec ta permission. Ici est
„ l'eau, bon; ici est l'homme,
„ bon. Si l'homme va à l'eau
„ & se noye. Est-ce veut-il?
„ Ne veut-il pas? Il y va, remar-
„ que

„ que bien cela. Mais ſi l'eau „ va à luy & le noye, il ne ſe „ noye pas lui-même. Ergo „ celui qui n'eſt point coupa- „ ble de ſa mort ne raccourcit „ point ſa propre Vie.....

II. *Foſſoyeur.*

„ Hé bien, ſoit.

I. *Foſſoyeur.*

„ Qui eſt-ce qui bâtit plus à „ la durée que le Maçon, le „ Menuiſier, & le Charpen- „ tier ?

II. *Foſſoyeur.*

„ C'eſt le faiſeur de Gibet, „ qui ſurvit à mille Locataires.

I. *Foſſoyeur.*

„ Ton eſprit me plait. Le Gi- „ bet fait bien; mais comment „ fait-il bien? Il fait bien par „ rapport à ceux qui font mal; „ mais tu fais mal de dire que le „ Gibet eſt bâti plus à la durée „ que l'Egliſe. Ergo le Gibet „ pourra faire bien par rapport „ à toi. Encore un coup, au fait.

II. *Foſſoyeur.*

„ Qui bâtit mieux à la durée
„ que le Maçon, le Menuiſier, &
„ le Charpentier. . . . . .

I. *Foſſoyeur.*

„ Ne te romps plus la tête;
„ car ton âne ſtupide ne mar-
„ che pas mieux à force de
„ coups. Si on te demande en-
„ core la même queſtion; dis que
„ c'eſt un Foſſoyeur: les maiſons
„ qu'il fait durent juſqu'au jour
„ du jugement. Rentre & me
„ cherche un Verre de liqueur.

(*Le ſecond Foſſoyeur rentre*)

LE FOSSOYEUR, HAMELET ET HORATIO.

I. *Foſſoyeur* (*il chante*)

„ *J'aimois dans ma jeuneſſe,*
„ *Et le trouvois bien doux;*
„ *Je fis changeant ſans ceſſe*
„ *Bien des Maris jaloux.*

Hamelet.

„ Ce garnement n'eſt-il pas
„ bien

„ bien ſenſible à ce qu'il fait,
„ qu'il chante en creuſant un
„ Tombeau?

Horatio.

„ L'habitude l'a familiariſé a-
„ vec ſon métier.

Le Foſſoyeur (*il chante.*)

„ *Mais les griffes de l'âge*
„ *M'ont à la fin ſerré,*
„ *Et conduit au rivage*
„ *Où j'ai tout oublié.*

Hamelet.

„ Ce Crâne-là avoit une lan-
„ gue autrefois, & ſavoit chanter.
„ Voyez comme ce Faquin le bri-
„ ſe en pièces, comme ſi c'étoit la
„ Machoire de Caïn qui com-
„ mit le premier meurtre.....
„ Ceci peut avoir été la tête d'un
„ Homme d'Etat, qui peut-être,
„ aura voulu duper le Ciel, &
„ qui eſt à préſent le vil & di-
„ gne jouet d'un miſérable En-
„ terreur. Qu'en dis-tu?

Horatio.

„ Cela pouroit bien être, Mon-
„ ſeigneur.

Hamelet.

„ Ou celle d'un Courtiſan qui
„ ſavoit dire bon jour, Monſei-
„ gneur; comment te porte-tu,
„ cher Seigneur? Celle-ci fut
„ peut-être la tête du Seigneur un
„ tel, qui faiſoit l'éloge de Mon-
„ ſeigneur un tel quand il alloit
„ lui demander. Qu'en penſe-tu?

Horatio.

„ La même choſe que vous,
„ Monſeigneur.....

Hamelet.

„ Je veux parler au Belître.
„ Pour qui eſt-ce cette foſſe, mon
„ Ami?

Le Foſſoyeur.

„ Pour quelqu'une qui étoit
„ une Femme. Mais repoſe ſon
„ ame; elle eſt morte.

Hamelet.

„ Que ce Coquin eſt imper-
„ tinent! Il faut lui parler
clair,

„ clair, ou ſes équivoques nous
„ pouſſeront à bout. Horatio,
„ j'ai remarqué depuis trois ans
„ que le tems eſt devenu ſi mé-
„ chant, que l'orteuil d'un Pay-
„ ſan bleſſe le talon d'un Cour-
„ tiſan. Combien de tems as-tu
„ été Foſſoyeur?

Le Foſſoyeur.

„ Tous les jours de l'année.
„ Je le ſuis devenu le même jour
„ que notre dernier Roy Hamelet
„ vainquit Fortinbras.

Hamelet.

„ Combien y a-t-il?

Le Foſſoyeur.

„ Ne le ſavez-vous pas? Cha-
„ que ſot ſait cela. C'étoit le même
„ jour que n'âquit le jeune Hame-
„ let qui eſt devenu fou, & vient
„ d'être envoyé en Angleterre.

Hamelet.

„ Oui da! Et pourquoi a-t-il
„ été envoyé en Angleterre?

Le Foſſoyeur.

„ Parce qu'il eſt fou; il y doit

„ recouvrer le bon ſens, & s'il
„ ne le fait pas, il n'y aura pas
„ grand mal.

Hamelet.

„ Pourquoi?

Le Foſſoyeur.

„ Il n'y paroitra pas chez lui.
„ Il y a là des gens auſſi fous que
„ lui.....

Eſt-ce aux Foſſoyeurs, ou au Poëte à qui il faut attribuer cette Reflexion? Sans doute c'eſt au Poëte; elle en devient plus croyable, puiſqu'il connoiſſoit ceux dont il parloit.

Les Anglois prétendent qu'un des principaux défauts des Poëtes François, c'eſt de mettre en recit bien des choſes qu'ils devroient mettre en action. Les Tragiques Anglois entendent parfaitement l'art de faire agir leurs Acteurs. Ils ménagent des coups de Théatre frappans. Tel eſt le combat d'Hamelet à coups de poing avec Laërtes dans la foſſe d'Ophe-

d'Ophelie. Voici cette Scène pompeuse.

„ Hamelet, Horace survien-
„ nent, le Roi, la Reine, Laërtes,
„ & un Prêtre qui suivent un
„ Corps mort au Tombeau.

Hamelet.

„ Mais paix; taisons-nous
„ un moment: voici le Roy &
„ la Reyne qui s'avancent avec
„ toute la Cour..... Celui-là est
„ Laërtes un très galant homme.

Laërtes (Au Prêtre.)

„ N'y a-t-il plus de cérémo-
„ nie à faire?

Le Prêtre.

„ Les Funerailles ont été éten-
„ duës autant que nous avons
„ eu dispense. Sa mort a été
„ douteuse, & si le Souverain
„ pouvoir n'en avoit pas dispo-
„ sé autrement, son tombeau
„ n'eut pas été sanctifié. Au
„ lieu des prières charitables, on
„ lui auroit jetté des cailloux
„ & des pierres. Toutes-fois on

„ lui a accordé les cérémonies
„ de Vierge avec des fleurs
„ & des guirlandes & l'accom-
„ pagnement des cloches jus-
„ qu'au tombeau.....

Laërtes.

„ Mettez-la donc dans la ter-
„ re. De son beau Corps, qui n'a
„ jamais été souillé, viendront
„ des Violettes. Je te le dis, Ani-
„ mal de Prêtre, ma soeur sera
„ un Ange Gardien, quand tu hur-
„ leras après la mort.

Hamelet.

„ La Soeur de Laërtes! Quoi,
„ la belle Ophelie!

La Reyne.

(*en jettant des fleurs sur son tombeau*)

„ Des douceurs à cette Ame
„ douce. Adieu; j'avois espéré
„ que tu serois la Femme de mon
„ Hamelet, & je me flattois de
„ couvrir ton lit de noces,
„ belle Fille, au lieu de jetter
„ des fleurs sur ton tombeau.

Laer-

Laërtes.

„ Qu'une triple malediction
„ dix fois répetée confonde la tê-
„ te maudite dont les forfaits
„ l'ont privée du bon ſens! Ne
„ lui jettez pas la terre encore.
„ Arrêtez un moment que je
„ puiſſe l'embraſſer encore une
„ fois.

(*Sautant dans le tombeau.*)

„ A préſent jettez la terre ſur
„ le vivant & ſur la morte, juſ-
„ ques à ce que la Montagne
„ que vous aurez faite, ſurpaſ-
„ ſe le vieux Lelion, & le ſom-
„ met d'Olimpe qui touche au
„ Ciel.

Hamelet.

„ Qui eſt donc celui qui dit
„ ſa douleur avec tant d'empha-
„ ze, qui conjure par ſes phraſes
„ affligeantes les Etoiles errantes
„ qui l'écoutent avec ſurpriſe
„ & étonnement? C'eſt moi
„ Hamelet de Dannemarck.

(*Il ſaute dans le tombeau.*)

Laer-

Laërtes.

„ Que la perdition l'étouffe! (*Il ſe prend avec lui par la gorge.*)

Hamelet.

„ Tes Prières ne ſont pas bonnes; je te prie ôte tes doigts „ de ma gorge; car, quoique je „ ne ſois pas en colère & téméraire, j'ai pourtant quelque „ danger en moi que tu ferais „ ſagement de craindre; ôte tes „ mains.

Le Roy.

„ Separez-les.

Hamelet.

„ Comment? Je me battrai „ avec lui ſur ce ſujet, juſqu'à „ ce que mes yeux ne pourront „ plus ſe tenir ouverts.

La Reyne.

„ O, mon fils! pour quel Sujet?

Hamelet.

„ J'aimois Ophelie. Quarante mille Frères avec toute leur „ quantité d'amour, ne pouront

„ ja-

„ jamais égaler ma paſſion. Que
„ prétends-tu faire pour elle ? . . .

La Reyne.

„ Epargnez-le, Laërtes.

Hamelet.

„ Dis-moi, que-veux tu faire ? Veux-tu pleurer. Veux-tu te battre ? Veux-tu t'affamer ? Veux-tu te mettre en pièces ? Veux-tu boire du Poiſon ? Veux-tu manger un Crocodille ? Je le ferai, moy. Viens-tu ici te plaindre ? Veux-tu me braver en face, en ſautant dans ce tombeau ? Fais-toi enterrer tout vivant avec elle, & je ferai de même ; & ſi tu parles des Montagnes, laiſſe-nous jetter ſur la tête un milion de Provinces, juſqu'à ce que leur ſommet couvrant de ſa cime toute la Zone brulante, faſſe paroître le Mont Oſſa comme une taupinière. Mais non, tu veux me braver ;

je

„ je ferai l'extravagant autant
„ que toy.

La Reyne.

„ Ce n'eſt que pure démence.
„ CeParoxiſme le travaillera quel-
„ que tems. Mais bientôt auſſi
„ patient qu'une colombe fe-
„ melle, dès que ſes deux petits
„ dorés ſont éclos, il tombera
„ en ſilence.

Je crois qu'il vous ſera aiſé de juger du vrai mérite de Shakespear par les morceaux que nous venez de voir. Ses autres Piéces ſont auſſi monſtrueuſes que ſon Hamelet. Dans ſa Tragédie de Jules Céſar, Caſſius & Brutus ont une très longue converſation avec les Cordonniers & les Savetiers de Rome, qui plaiſantent dans le goût des Foſſoyeurs d'Hamelet. Les autres Poëtes qui ſont venus après Shakespear ont auſſi peu de goût & auſſi peu de jugement que lui. Ou-

tais, qui vivoit ſous le Regne de Charles II. & qui par conſéquent étoit contemporain de Corneille, introduit dans ſa Tragédie, qui eſt intitulée : *Veniſe ſauvée*, le Sénateur Antonio faiſant auprès de la Courtiſanne Naki, dont il eſt amoureux, toutes les folies d'un vieux débauché impuiſſant ; il eſt même dépeint comme un homme inſenſé : il contrefait pluſieurs Animaux ; il mugit comme le Taureau, il aboye comme le Chien, il pince les jambes de ſa Maitreſſe qui lui donne des coups de pié & des coups de fouët. Dans la même Pièce, Renault, un des principaux Acteurs, veut violer la Femme de Jaffier qui s'en plaint dans les termes les plus indécens ; Elle fait le récit de la façon dont il eſt venu à elle, & n'oublie pas qu'il avoit les boutons de la culotte déboutonés.

Il faudroit que je fiſſe l'énumération de toutes les extravagan-

ces

ces dont l'Eſprit humain eſt capable, lorſqu'il n'eſt plus conduit par la raiſon, ſi je voulois rapporter toutes les folies qui ſont amplement répanduës dans les Tragédies Angloiſes. Dans celle du Môre de Veniſe, un Mari étrangle ſa Femme ſur le Théatre, & un quart-d'heure après qu'elle eſt étranglée, elle s'écrie tout-à-coup, qu'on lui a donné la mort très injuſtement.

Dans une autre Pièce, trois Sorcières deſcendent par le tuyau de la cheminée à califourchon ſur un manche à balai, & font bouillir ſur le Théatre des Herbes dans un Chaudron.

Monſieur de Voltaire, partiſan zélé des Anglois, employe toute la ſagacité de ſon génie & toute la fineſſe de ſon eſprit à ſoutenir qu'il y a de grandes beautés dans les Tragédies Angloiſes. Il convient que ces beautés ne ſe trouvent que dans des morceaux dé-

détachés, & que les Pièces en général ſont dépourvuës de bienſéance, d'ordre, & de vraiſemblance; mais il veut qu'au milieu de cette nuit obſcure, on aperçoive des lueurs étonnantes. Pour appuyer ſon ſentiment, Monſieur de Voltaire a traduit un Monologue de la Tragédie d'Hamelet. Je conviens que s'il étoit dans l'Original tel qu'il eſt dans la traduction, il ſeroit très beau; mais malheureuſement il n'y a dans le Poëte Anglois que trois ou quatre penſées fort ordinaires, que Monſieur de Voltaire a embelli, & aux quelles il en ajoute pluſieurs très ſublimes, & qui n'apartiennent qu'à luy ſeul. Mr. de Voltaire convient luy-même qu'il ne rend pas l'Anglois mot pour mot; mais il y a bien de la différence à n'être pas un Traducteur ſervile, ou à ne faire que prendre une idée & la parafraſer enſuite. Je placerai

ici

ici les Vers de Monsieur de Voltaire.

Demeure : il faut choisir, & passer à
l'instant
De la vie à la mort, ou de l'Etre
au Néant.
Dieux cruels, s'il en est, éclairez
mon courage.
Faut-il vieillir courbé sous la main
qui m'outrage,
Supporter ou finir mon malheur &
mon sort?
Qui suis-je? Qui m'arrête, & qu'est-
ce que la mort?
C'est la fin de nos maux, c'est mon
unique azile;
Après de longs transports, c'est un
sommeil tranquile.
On s'endort & tout meurt. Mais un
affreux reveil
Doit-il succeder peut-être aux douceurs
du sommeil?
On nous menace, on dit que cette
courte vie

De

De tourmens éternels eſt auſſi-tôt
ſuivie.
O mort ! Moment fatal ! Affreuſe
Eternité !
Tout cœur à ſon ſeul nom ſe glace
épouvanté.
Eh ! qui pouroit ſans toi ſupporter
cette vie ?
De nos Prêtres menteurs benir l'hi-
pocriſie ?
D'une indigne Maitreſſe encenſer
les erreurs ?
Ramper ſous un Miniſtre, adorer ſes
hauteurs ?
Et montrer les langueurs de ſon
Ame abattuë
A des amis ingrats qui détournent
la vue ?
La mort ſeroit trop douce en ces
extrémités,
Mais le ſcrupule parle & nous crie
arrêtez ;
Il deffend à nos mains cet heureux
homicide,
Et d'un Héros guerrier fait un guer-
rier timide.

Voi-

Voici actuellement une traduction littérale du Monologue.

„ D'éxiſter, ou de n'exiſter pas, „ c'eſt-là la queſtion. Eſt-il plus „ grand & plus noble de ſouffrir „ les coups d'une Fortune contraire, ou de s'affranchir des „ malheurs ſous leſquels on gémit, en les finiſſant ? La mort „ n'eſt qu'un ſommeil, & en „ dormant tous les maux aux „ quels l'humanité nous ſoumet, „ ſont ſuſpendus. Mais peut-„ être il en eſt de la mort ainſi „ que du ſommeil. Qui ſait, ſi „ nous n'avons point des ſonges „ après le trépas, comme nous „ en avons pendant que nous „ dormons ? C'eſt cette réflection qui rend notre longue „ vie miſérable. Qui voudroit „ ſoufrir ſans cela les malheurs „ & les revers auxquels on eſt „ ſujet ? Qui pouroit ſupporter „ l'injuſtice des perſécuteurs, „ l'orgueil des ſuperbes, les cha-

„ grins d'un Amour mépriſé, les
„ délais de la Loy, l'inſolence
„ des Grands, & le peu de cas
„ que l'on fait du mérite, ſi l'on
„ pouvoit s'affranchir de tous
„ ces maux par le trépas? Mais
„ la crainte de ce que nous de-
„ venons après la mort, nous
„ arrête. Nous n'ôſons aller
„ dans un Pays d'où Perſonne
„ n'eſt jamais revenu; & la
„ peur d'y trouver de nouveaux
„ malheurs nous fait ſupporter
„ ceux que nous avous ici.
„ Ainſi la conſcience nous rend
„ tous poltrons. Notre reſolu-
„ tion s'évanouït par la réflec-
„ tion, & cette même réflection
„ fait échouer les entrepriſes les
„ plus grandes & les plus ſé-
„ rieuſes.

Ce Morceau eſt paſſable; cependant tout ce Monologue, ſi l'on y prend garde, ſe reduit à une ſeule penſée aſſés commune; c'eſt que ſi la crainte de la mort

ne nous arrêtoit pas, nous nous affranchirions plus aiſément des malheurs auxquels nous ſommes ſujets. Que l'on examine tout le Monologue, on verra que c'eſt toujours la même penſée retournée différemment. Si l'on appelle de pareils morceaux *des lueurs étonnantes*, n'envions pas davantage les beaux morceaux des Poëtes Anglois que leur goût pour le meurtre.

Au reſte, je m'étonne que la façon de faire périr tous les Acteurs d'une Pièce n'ait point occaſionné l'invention d'une mode qui auroit été fort commode pour les Spectateurs. De même qu'on diſtribuë après une Bataille dans les ruës de Londres la Liſte des principaux morts & bleſſés, on devroit à la fin des Tragédies Angloiſes donner dans le Parterre la liſte des Acteurs qui meurent. Car dans une Tragédie où les Perſonnages ſont très nombreux,

breux, & où ils périſſent tous, il eſt difficile ſans ce ſecours de ſe reſſouvenir du nombre des morts.

Les Anglois, malgré leur prévention pour leurs Farces tragiques, ont voulu tenter d'avoir des Pièces plus régulières. Quelques Auteurs ont donc fait des Tragédies dans un goût plus ſenſé & plus raiſonnable; mais ces Pièces dénuées d'action n'ont eu aucune réuſſite. Les Auteurs qui les ont compoſé ſont tombés dans un autre excès, qui n'eſt guère moins vicieux. Monſieur de Voltaire en convient, & je finirai ma Lettre par ce qu'il dit à ce ſujet. „ Les Pièces ſont „ devenuës plus régulières, le „ Peuple plus difficile, les Auteurs plus corrects & moins „ hardis. J'ai vû des Pièces „ nouvelles fort ſages, mais froides. Il ſemble que les Anglois

„ n'ayent été faits juſqu'ici que
„ pour produire des beautés ir-
„ régulières. Les monſtres bril-
„ lans de Shaskeſpear plaiſent
„ mille fois plus que la ſageſſe
„ moderne. Le génie Poëtique
„ des Anglois reſſemble juſqu'à
„ préſent à un Arbre touffu plan-
„ té par la Nature, jettant au
„ hazard mille ramaux, & crois-
„ ſant inégalement avec for-
„ ce. Il meurt, ſi vous voulez
„ forcer la Nature, & le tailler
„ en Arbre des Jardins de Mārli.
„ Je ſuis &c.

XV.

XV. LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *

LA Comédie chez les Anglois eſt infiniment plus ſenſée que la Tragédie. Cependant elle n'eſt pas encore auſſi reguliére que la Françoiſe. Les Comédies Angloiſes pèchent preſque toutes contre les règles du Théatre. Pourvû que l'extravagance y ſoit évitée, les Auteurs s'embarraſſent peu de l'unité de Lieu, ni de celle d'Action. Ils quittent ſouvent & perdent de vuë le Perſonnage principal de la Pièce, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des Lieux publics à pluſieurs autres Perſonnes.

Il y a peu de Pièces où il n'y ait deux Sujets différens, qui ſont preſque toujours aſſez mal alliés.

Les Anglois approuvent cette irrégularité, parce qu'ils ſont perſuadés que les libertés que prennent les Auteurs leur fournissent des moyens pour plaire davantage, que s'ils étoient contraints par une gêne ſcrupuleuſe qui ne laiſſe rien de libre & de naturel. Nous penſons d'une manière entièrement contraire à celle des Anglois, & nous avons raiſon. Les ſages règles établies par les Maîtres de l'Art, loin de gêner le génie des bons Auteurs, leur ſervent de guide & d'appui: elles leur empêchent de prendre leur caprice pour leur unique modelle. Les plus belles Pièces de Moliere ſont celles où les règles du Théatre ſont le mieux obſervées. *L'Ecole des Femmes*, *L'Ecole des Maris*, *Le Miſanthrope*, *Les Femmes ſavantes* &c. ſont ſuivant les règles; dans les *Fourberies de Scapin*, elles ſont peu conſultées.

St.

St. Evremond a beau dire que ceux que la Nature a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'Art qu'ils peuvent acquérir, & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les Ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Ces Réflections ſont pitoyables, & l'expérience en démontre évidemment la fauſſeté. Les grands Génies ont toujours aimé la régularité, & l'ont toûjours recommandée. Avons-nous un plus grand Poëte de Théatre que Racine? En avons-nous un plus régulier, & un qui ait plus ſenti l'utilité des règles? Les plus belles Pièces du grand Corneille ne ſont-elles pas conformes à ces règles, & n'en a-t-il pas recommandé lui-même l'obſervance? Ce ſont les Gens qui n'ont point de génie, qui crient contre les règles. Ils ont beſoin, pour ſu-

pléer au défaut de leur imagination, d'uſer de ces libertés vicieuſes, d'entaſſer des évènemens les uns ſur les autres, de violer la vraiſemblance en s'affranchiſſant de l'unité de Lieu & de celle du Tems.

Si le vrai ſeul eſt eſtimable, combien la Comédie Françoiſe n'eſt-elle point au deſſus de l'Angloiſe? Puiſqu'elle ne conſerve pas ſeulement la vérité dans les caractères, mais encore dans tout ce qui a raport à la repréſentation de l'Action principale qu'elle ne perd jamais de vuë. On ne peut, ſans faire violence à l'eſprit des Spectateurs, les tranſporter tout à coup de l'intérieur d'un Palais dans un Jardin, dans une Place publique. Chaque changement de Scène à la Comédie eſt une eſpèce d'avertiſſement aux Spectateurs qui les fait reſſouvenir que ce qu'ils voyent, n'eſt qu'une ingénieuſe feinte.

te. Les trois règles principales ont donc été ſagement inventées pour cacher plus adroitement l'art du Poëte Comique, pour ſéduire & enchanter plus aiſément les Spectateurs.

Les Comédies Angloiſes pêchent encore par la façon licencieuſe dont elles ſont écrites. Les Sujets en ſont très ſouvent contraires aux bonnes Mœurs; & l'on ne ſauroit dire de la Comédie Angloiſe qu'elle les corrige en riant. Wicherley a fait une Pièce fort plaiſante, dans laquelle le principal Perſonnage ſe fait paſſer pour Eunuque. Tous les Maris lui confient leurs Femmes. Il n'eſt embaraſſé que du choix. Il donne ſur-tout la préference à une jeune Campagnarde qui fait Cocu ſon Mari du meilleur cœur du monde. Moliere a une ſeule fois riſqué ſur le Théatre une Femme mariée qui donne un rendez-vous à ſon

Amant. On trouva fort mauvais qu'il eut hazardé une pareille Intrigue: cependant il apporta, pour l'adoucir, tous les ménagemens poſſibles. Il laiſſa toujours ſur la Scène l'Amant & la Maîtreſſe, & il trouva le moyen de les faire parler tout bas, & ſans que le Spectateur entendit leur converſation. A Londres il eſt peu de Pièces où il ne ſe faſſe quelque Cocu, & où le cas ne ſe faſſe preſqu'à la vuë du Public. Dans *la Femme pouſſée à bout* du Chevalier Wansbrug, une Femme mariée donne trois rendez-vous à ſon Amant. Elle eſt ſurpriſe au troiſiéme pendant la nuit par ſon Mari, qui prend la choſe galamment en bon Yvrogne, & va cuver ſon vin fort tranquillement. Dans le Miſantrope de Wicherley, qui d'ailleurs eſt une très bonne Pièce, une Femme devient amoureuſe d'un Page, & veut le prendre à force.

Le

Le principal Perſonnage ſe met à la place du Page, & couche avec cette Femme.

La licence de la Comédie Angloiſe n'eſt pas ſeulement contraire aux bonnes Mœurs, elle l'eſt à la Religion. Dans une Comédie du Chevalier Vansbrug, un Garnement appellé le Chevalier Brute s'habille en Curé, vole à un Tailleur, la Soutane qu'il endoſſe, & fait un carillon affreux pendant la nuit dans les ruës de Londres, pour avoir, dit-il, le plaiſir d'honnir le Clergé, conſentant à ſe charger des coups que poura lui attirer ſon tapage, pourvû que le ſcandale en retombe ſur l'Etat Eccléſiaſtique. Je placerai ici une partie de la converſation du Chevalier Brute avec le Tailleur, parce qu'elle eſt originale. On y voit juſqu'où les Anglois portent la licence du Théatre, & on

y trouve la Religion Presbiterienne auſſi peu ménagée qu'elle le ſeroit dans les Sermons d'un Catholique.

Le Théatre repréſente une Place Publique.

MILORD RAKE, LE CHEVALIER BRUTE, LE COLONEL BULLY *l'épée à la main.* UN TAILLEUR.

Le Chevalier Brute.

„ . . . . . Ouy, ouy, laiſſez-
„ le moi examiner. C'eſt lui
„ ou moi qui ont fait le coup.
„ Il a la mine d'un coquin de
„ fripon. Vien ça, Maraut. Sans
„ équivoque & ſans réſervation
„ mentale, dis-moi ta Religion
„ & ta Vacation. Je verrai bien
„ par là de quoi tu es capable.

Le Tailleur.

„ Avec votre permiſſion, je
„ ſuis un pauvre Tailleur non
„ conformiſte.

Le

Le Ch. Brute.

„ Vous êtes d'une Religion
„ où l'on aime à mentir, &
„ d'un métier où l'on vole en-
„ core plus volontiers. Ainſi,
„ Coquin, vous allez être puni
„ comme vous le méritez. Qu'on
„ lui mette un Bâillon, & qu'on
„ le pende.

Le Tailleur.

„ Je vous prie, mes bons Meſ-
„ ſieurs, ne me faites point de
„ mal. Je vous proteſte que je
„ ſuis en vérité un honnête
„ Homme & un loyal Ouvrier.

Le Ch. Brute.

„ Tu as beau jaſer, tu ſeras
„ pendu par ton cou.

Myl. Rake.

„ Faiſons inventaire de ce
„ qui eſt dans ſon pacquet.

Le Tailleur.

„ Helas! Meſſieurs, c'eſt la
„ Robe du Curé de la Pa-
„ roiſſe.

Mylord Rake.

„ La Robe d'un Prêtre ! Che-
„ valier, ſeriez-vous Homme à
„ ne point faire ſcrupule de vi-
„ lipender un peu le Clergé ?
„ Craignez vous d'abuſer . . . .

Le Ch. Brute.

„ Moi ! je ſuis fou, & je ne
„ crains point d'abuſer de rien,
„ ſi ce n'eſt de ma Femme. Je la
„ nomme . . . . avec reſpect.

Mylord Rake.

„ Allons, endoſſez ce harnois
„ pour changer le Guet, & met-
„ tons le Clergé de moitié. Les
„ coups tomberont ſur vous,
„ mais le ſcandale tombera ſur
„ lui.

Le Ch. Brute. (*mettant la robe.*)

„ De par tous les Diables, voi-
„ là ce qui s'appelle un beau deſ-
„ ſein. Donnez.

Le Tailleur.

„ Helas ! mes bons Meſſieurs,
„ je ſuis ruiné, ſi vous me prenez
„ ma Robe.

Le

Le Ch. Brute.

„ Allons, Maraut, décampe au
„ plus vîte : remercie-nous de ce
„ que tu ſors d'ici ſans contu-
„ ſion.

Le Tailleur (à part en ſortant.)

„ Je penſe que je ferai bien
„ de ſuivre ſon avis. Si je diſ-
„ putois plus long-tems, la diſpu-
„ te pouroit bien aboutir à me
„ faire frotter. Il y a plus de
„ folie dans ces jeunes Gens de
„ qualité, que d'argent dans leurs
„ bourſes, & ils auront plutôt
„ coupé la gorge à un Homme
„ que payé une dette.

Le Ch. Brute.

„ Eh bien, Meſſieurs, comment
„ me trouvez-vous la mine pré-
„ ſentement ?

Mylord Rake.

„ Fort haute. Il reſſemble à
„ un Evêque allant aux Guerres
„ Saintes : mais . . . . . armes,
„ voici les Ennemis...

Après vous avoir montré le

„ Che-

Chevalier Brute ayant endoſſé la Robbe d'un MiniſtrePresbiterien, je vais vous le repréſenter faiſant les plus grandes proueſſes, ſe battant contre le Guet.

Le Connétable, le Guet, & les Acteurs *de la Scène précédente.*

Le Guet.

„ Qui va la? Arrêtez. Venez
„ parler au Connétable.

Le Ch: Brute.

„ Le Connétable eſt un Co-
„ quin, & toi, tu es un .....
„ Fils de Putain.

Le Guet.

„ La belle réponſe pour un
„ Curé!

Le Connétable.

„ Il me ſemble, Monſieur,
„ qu'un Homme qui porte votre
„ habit devroit donner un meil-
„ leur exemple.

Le

Le Ch. Brute.

„ Canaille, je vous ferai voir
„ qu'il y a des Gens de ma con-
„ dition qui ſavent donner auſſi
„ méchant exemple que vous le
„ pouriez faire, Chiens.

„ (*Il va pour battre le Connéta-*
„ *ble. Le Guet le ſaiſit, &*
„ *ſes Camarades fuyent*)

Le Connétable.

„ Nous voilà ſurs du Curé,
„ quoiqu'il en ſoit.

Le Ch. Brute.

„ Tuë, tuë. . . . . Et tuë,
„ tuë.

Le Guet.

„ Quelle pitié! De la manière
„ dont il eſt animé, je gage qu'il
„ a tué quelqu'un cette nuit.

Le Ch. Brute.

„ La recompenſe du meurtre
„ eſt la corde; ainſi je ne fais
„ point métier de tuer Perſon-
„ ne. Ma Vacation eſt de boire
„ & de trafiquer des Benefices.

Le

Le Guet.

„ Il parle préſentement comme un Homme d'eſprit. C'eſt une pitié, Voiſins, qu'il ſoit dans un état à ſe faire méconnoître.

Le Ch. Brute.

„ Vous en avez menti, l'on ne me méconnoît point; je ſuis auſſi yvre que je le parois.

Le Guet.

„ Regardez-le un peu, Monſieur le Connétable, c'eſt quelque pauvre Prêtre qui a perdu l'eſprit. Je gage trente ſols qu'il fait des merveilles en Chaire.

Le Connétable.

„ Allons, Monſieur, en conſidération de votre Etat, je ne vous enfermerai pas avec la canaille; mais je ne ſaurois m'empêcher de vous placer en lieu où je puiſſe répondre de vous juſqu'à demain au matin.

Le Ch. Brute.

„ Vous pouvez me mettre
„ où vous voulez, vous êtes les
„ plus forts; mais ſi je puis faire
„ du mal, je ne vous épargnerai
„ pas, Chiens.

Ce qu'il y a de plus mal dans l'indécence du caractère de ce Chevalier Brute, c'eſt que le Juge de paix chez lequel il eſt conduit, après l'avoir examiné, le croit véritablement un Curé, & le renvoye ſans être éclairci du fait dont il ſagit. A la vérité la Scène où le Juge de paix examine le prétendu Miniſtre eſt plaiſante & originale, mais elle eſt encore plus indécente que celle que vous venez de lire.

Gardons-nous de donner jamais dans des excès auſſi vicieux que ceux dans leſquels tombent très ſouvent les Poëtes Anglois. Ne nous contentons pas

pas que nos Pièces ſoient comme les leurs l'Ecole de l'Eſprit & du bon Comique, mais ſongeons auſſi à les rendre l'Ecole des bonnes Mœurs. Ne fourniſſons point aux Ennemis du Théatre de juſtes ſujets de nous reprocher que, loin que la Comédie ſoit utile à la Societé, elle lui eſt pernicieuſe, & convenons que c'eſt ôter à la Comédie ſon plus grand mérite que de lui enlever l'avantage de former le Cœur en amuſant l'Eſprit. Je ſuis &c.

XVI.

XVI. LETTRE.

De Monſieur L. M. D. **

DE tous les Théatres, l'Allemand eſt celui qui a le moins de bienſéance. Les Tragédies Angloiſes ſont des Pièces très régulières, eu égard aux Tragédies Allemandes. On alie dans ces dernières les Sujets les plus graves aux plus inſipides plaiſanteries. Arlequin entre comme un Perſonnage d'importance dans ces Pièces. J'ai vû jouër il y a deux ans à Berlin la mort de Charles XII. Ce Prince, après avoir déliberé avec ſes Généraux s'il donnera l'aſſaut à la Ville, a un long entretien avec Arlequin, que l'on a fait Soldat par force. Le Monarque demande gravement au Boufon s'il aime

me l'odeur de la poudre. Arlequin répond qu'il l'aime beaucoup quand cette poudre eſt du Tabac râpé. Il y a pluſieurs Scènes dans ce goût. Enfin la Tragédie finit par la mort de Charles XII. & par celle d'Arlequin. Le prémier eſt tué dans la tranchée d'un coup de fuſil; le ſecond déſerte, & eſt pendu. On aura peine à concevoir qu'on puiſſe jouër de pareilles Farces; mais j'en ai vû pluſieurs autres encore plus extravagantes; une entre autres où l'on doit couper la tête à ſix perſonnes qui ſont à genoux au milieu du Théatre. Arlequin fait à ce ſujet beaucoup de mauvaiſes plaiſanteries, & dans le tems que ces Gens-là tâchent par leurs prières d'émouvoir le Tyran qui les a condamnés à la mort, Mezetin & Arlequin diſent cent folies & cent impertinences.

La Comédie Allemande n'eſt guère

guère plus parfaite que la Tragédie. Elle eſt remplie d'évènemens peu vraiſemblables, de mauvais quolibets. Point de Moeurs, point de Caractères, point de Portraits; & ce qu'il y a de plus inſupportable, c'eſt que ces Pièces bleſſent toûjours la pudeur. On y dit des ordures & des infamies, qu'on ne ſouffriroit point en France aux Operateurs qui jouent dans les Places publiques. Il faut cependant dire à la louange des Allemands, qu'il y a parmi eux beaucoup de Gens de goût qui mépriſent leur Théatre, & dans preſque toutes les Cours, il y a des Troupes Françoiſes. Les honnêtes Gens même parmi le Peuple aiment mieux voir la répréſentation de quelques-unes de nos Pièces qu'on a traduit, que les Farces compoſées par leurs Compatriotes. Je ſuis &c.

XVII.

XVII. LETTRE.

De Mademoiſelle Co*.

JE réflechis quelques-fois ſur le peu d'harmonie que je crois apercevoir entre les mouvemens du Corps & les idées de l'Ame. Ce que déſire l'Eſprit paſſe preſque toûjours le pouvoir du Corps; & ce que ſemble demander le Corps eſt très ſouvent contraire aux notions de notre Ame. Cependant cette Ame eſt, ou doit du moins être à ce que nous nous figurons, la Maitreſſe du Corps. Je ne ſais s'il ne ſeroit point utile à notre repos de ne pas accorder tant de prééminence à notre Eſprit, & de le regarder, tandis qu'il eſt dans le Corps, comme un Captif, qui reçoit malgré

gré lui des mouvemens auxquels il eſt forcé de céder.

Si l'Ame eſt ſi raiſonnable, pourquoi veut-elle quelques fois exiger du Corps des ſervices que celui-ci ne peut lui rendre? Et pourquoi, ſi elle eſt ſi puiſſante, arrive-t-il dans d'autres occaſions que, lorſqu'elle ſouhaiteroit d'aider le Corps & ſe conformer à ſes mouvemens, elle ne le peut point, quelque effort qu'elle faſſe? Convenons de bonne foi que notre Eſprit a des droits beaucoup plus bornés que ceux que nous lui attribuons ordinairement. J'entens dire journellement à des Perſonnes très ſenſées: quelle eſpèce de Créatures ſommes-nous? Nous voulons une choſe, & nous ne le voulons pas. Il faut dire: nous voulons une choſe, & ne le pouvons point. La Nature, en formant notre Ame intellectuelle, en lui accordant la raiſon, l'a ſoumiſe en même tems aux

reſſorts de nos organes, & elle eſt, pour ainſi dire, liée par les noeuds les plus forts au Corps qu'elle anime.

Le Père Malhebranche, réfléchiſſant ſur les mouvemens involontaires dont l'Ame eſt frappée, croit que ces mouvemens ſont une des plus eſſentielles preuves du Péché Originel. Il prétend qu'un Enfant dans le ſein de ſa Mère eſt ſouillé par les fautes de cette même Mère. Si l'on approfondit ce ſentiment, il paroitra beaucoup plus ſenſé, qu'il ne l'a parû à quelques Philoſophes, qui l'ont peut-être examiné trop legèrement. Il faut, ou admettre le Péché Originel, ou la préexiſtance de l'Ame au Corps. Je ne trouve point extraordinaire l'opinion des Origeniſtes, quoique bien des Gens la mépriſent. Je conviens que leurs ſentimens étoient faux, puiſqu'ils ont été condamnés par l'Egliſe; mais en vérité, quand on con-

conſidère les infirmités, les chagrins, les maux auxquels l'Ame eſt ſujette dans le Corps, il n'eſt pas ſi abſurde qu'on voudroit bien le dire, de penſer que cette Ame eſt dans une priſon, où elle expie les fautes d'une vie précedente.

Quelques Philoſophes modernes ſe moquent du Péché Originel; & moi, je crois que c'eſt le Siſthême (laiſſant même à part la Réligion) le plus raiſonnable pour expliquer le peu d'harmonie qui ſe trouve entre les mouvemens du Corps & les volontés de l'Ame. Si après avoir conſideré les perfections de Dieu, & s'être démontré qu'il ne ſauroit rien faire d'imparfait, on examine l'état de l'Ame dans le Corps, il faut abſolument conclure, que cet état eſt celui d'une Ame qui doit avoir mérité le couroux du Créateur.

Les Payens, qui n'ont point

eu d'idée du Péché Originel, ont admis la Métempſychoſe. Ils croyoient par ce moyen pouvoir expliquer ce qui leur paroiſſoit incompréhenſible. On a condamné leurs ſentimens ; on a eu raiſon : on a voulu les rendre ridicules ; on a eu tort. Car enfin de tous les Siſthêmes des Anciens, dès que l'on admettoit l'immortalité de l'Ame, le plus ſenſé étoit celui de la Métempſychoſe. Par ce Siſthême, on rendoit raiſon du mal moral & du mal phiſique. Certaines gens qui ſont vertueux étoient cependant malheureux dans ce Monde, parce qu'ils avoient péché dans un autre : ainſi le malheur des Créatures, qui fournit tant d'argumens aux Libertins, n'avoit rien que de très naturel. Je ſai que le Siſthême de la Métempſychoſe étoit expoſé à de fortes objections. Les autres en étoient-ils plus à l'abri ?

Avant que la Révelation nous eut

eut fait connoître la cauſe & l'origine prémière des malheurs aux quels les Hommes ſont ſujets, il falloit être Epicurien, & admettre par conſéquent le Siſthême le plus fou & le plus extravagant, ou il étoit impoſſible de rien dire de paſſable ſur l'état de tant de Créatures malheureuſes, ſi l'on ne ſuppoſoit avec les Pythagoriciens & les Platoniciens que les Ames de ces Créatures avoient déja animé d'autres Corps.

Je vous avouë que ſi la Réligion ne m'avoit appris la cauſe des infortunes auxquelles nous ſommes ſujets, & ſi la Foi ne m'avoit inſtruit de la cauſe des contrarietés que j'apperçois tous les jours entre les mouvemens de mon Corps & les volontés de mon Ame, je ſerois la plus déterminée Pythagoricienne qu'il y eut. Je ne vous raconterois point à la vérité, comme faiſoit Pytha-

gore, les différentes Métempſychoſes que j'aurois éprouvées; mais j'attribuerois au défaut de ma mémoire ce manque de connoiſſance, & je vous dirois que la *Réminiſſence* que Straton admettoit dans les Ames qui animoient de nouveaux Corps, étoit plus ou moins forte dans les uns que dans les autres. Je ſuis &c.

*******:*:*******

XVIII. LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *

LA Métempſychoſe de Pythagore n'a toujours paru ainſi qu'à vous beaucoup moins inſenſée que ne l'ont penſé pluſieurs anciens Philoſophes qui s'en ſont moqués. Je ſoupçonne qu'on pouroit avoir prêté à Pythagore des choſes aux quelles il n'a pas penſé. Il ne nous reſte

au-

aujourd'hui des Ouvrages de ce Philoſophe que ſes Vers dorés, & qu'un certain nombre de ſentences ou proverbes auxquels on a donné le nom de ſimbole, ſi tant eſt que ces morceaux échapés à l'outrage des tems ſoient véritablement de lui. Ils ne contiennent que quelques inſtructions pour la correction des Mœurs, & ne nous donnent aucunes connoiſſances de leurs Auteurs. Pourquoi ne pouroit-il pas ſe faire que les Anciens qui ſont venus long-tems après Pythagore lui euſſent prété toutes ces différentes Métempſychoſes qu'il prétendoit avoir eſſuyé? Monſieur Dacier a ſoutenu que ce Philoſophe n'avoit jamais cru le dogme de la Métempſychoſe. Je me garderois bien d'être de ſon ſentiment démenti formellement par toute l'Antiquité; mais je croirois aſſez volontiers qu'on lui a fait dire ce qu'il n'avoit jamais

dit. En effet, il eſt presque impoſſible de ſe figurer qu'un Homme qui n'eſt pas privé du ſens commun ôſe avancer qu'il ſe ſouvient d'avoir animé pluſieurs Corps, & d'avoir été ſucceſſivement Soldat, Pêcheur, Devin &c.

Les contes que les Anciens ont fait ſur pluſieurs Philoſophes, me feroient ſoupçonner qu'on pouroit bien placer dans ce nombre ce qu'ils ont dit au ſujet de Pythagore. Que penſez-vous par exemple de cette belle Hiſtoire qu'on raconte de Démocrite? On dit qu'Hypochrate ayant mené avec lui, lorſqu'il alla lui rendre cette fameuſe viſite dont il eſt ſi fort parlé chez les Anciens, une jeune fille véritablement fille, Démocrite la ſalua le prémier jour comme fille, & que le lendemain il lui donna le nom de Femme, parce qu'il connut dès qu'il la vit qu'elle avoit ceſſé d'être fille pendant la nuit. Je ne

ne ſai auquel des ſens de Démocrite il faut attribuer une connoiſſance auſſi ſurprenante. Si c'eſt à l'odorat ; des Gens, qui aujourd'hui en auroient un auſſi fin, ſeroient auſſi incommodes aux filles à marier, qu'un excellent chien de chaſſe l'eſt aux perdrix. Si c'eſt à la vuë, il faut convenir que Démocrite étoit un excellent Phiſionomiſte. S'il avoit vécu de nos jours, & qu'il eût vû en Europe tant de fauſſes filles employées pour bonnes, neuves & valables, je ne doute pas que ſes ris n'euſſent augmenté. Pluſieurs Femmes auroient vû avec un ſenſible plaiſir la folie qu'il fit de s'aveugler, pour pouvoir n'être point diſtrait dans ſes méditations par les différens objets qui s'offroient à ſa vuë, ſi tant eſt que cet aveuglement ne ſoit point encore un nouveau conte. Je ne comprens guère comment un Homme, qui croyoit que tous les

évènemens qui arrivoient dans l'Univers étoient produits par le pur hazard, a pû ſe priver de la vuë pour réfléchir ſur ces évènemens.

Démocrite n'eſt pas le ſeul Philoſophe duquel il me paroiſſe qu'on ait débité des fables qui n'ont aucun fondement. Si nous devons en croire les Anciens, le ſage Criſippe aſſuroit qu'un Philoſophe pouvoit faire douze culebutes ſans culotte & ſans caleçons dans la place publique, pour le prix & ſomme de douze Olives. On débite de ce fameux Stoïcien qu'il mourut à force de rire, pour avoir vû manger des figues à un âne, & lui avoir vû boire du vin. Ne voila-t-il pas un ſujet bien digne d'exciter une ſi grande joye dans le cœur d'un homme, qu'on nous dépeint comme très grave, qu'il en meurt de plaiſir? Si l'on diſoit un pareil conte d'un fou, je le croirois

ſans

ſans peine ; mais comment puis-je y ajouter foi, lorſque je conſidère que le Portique a presque autant d'obligation à Criſippe qu'à Zénon.

A propos de ce Zénon, ce qu'on dit de ſa mort, n'eſt pas moins ſingulier ; que ce qu'on nous veut faire croire de celle de Criſippe. On aſſure qu'ayant fait une chutte, il crut que les Parques lui faiſoient entendre par cet accident qu'il devoit ſe diſpoſer à faire le voyage de l'autre Monde : il ne trouva pas de meilleur moyen pour s'y rendre en diligence que de ſe pendre. Ne voilà-t-il pas une belle fin pour un Philoſophe, & bien digne d'un homme qui avoit de ſi grandes idées de la ſageſſe ? Ou Zénon ne s'eſt point donné la mort pour un ſujet auſſi ridicule, ou il a été auſſi inſenſé qu'on veut qu'il ait été ſage.

Ce qu'on raconte d'Empedocles qui ſe précipita dans le mont

Ethna, pour qu'on crut qu'il étoit devenu un Dieu, me paroit encore extravagant. Un Homme qui n'eſt pas privé du ſens commun, quelque vanité qu'il ait, fait-il une pareille folie? Je crois en vérité qu'il n'eſt aucune extravagance que les Anciens n'aient débité au ſujet de leurs Philoſophes.

En voici une que je ne puis encore m'empêcher de placer ici. Je ſuis cependant fort embarraſſé comment vous la raconter, car elle eſt ſi poliſſonne, que je ne ſai quel tour lui donner pour qu'elle ne bleſſe point votre délicateſſe. Je ne trouve d'autre moyen que de faire parler Montagne: vous lui pardonnerez ce que vous ne me paſſeriez pas. Au reſte, Montagne eſt redevable des particularités que vous allez apprendre à Diogêne Laërce qui les a tranſmiſes à la Poſtérité. *Metrocles*, dit-il, *lâcha un peu in-*

diſ-

diſcrettement un p. . . . . en diſputant en préſence de ſon Ecole, & ſe tenoit caché de honte en ſa maiſon, juſqu'à ce que Crates le fut viſiter, & ajoutant à ſes conſolations & raiſons l'exemple de ſa liberté ſe mettant à p. . . . à l'envi avec lui, il lui ôta ce ſcrupule; & de plus le retira à ſa Secte Stoïque plus franche que la Secte Peripatétique, plus civile, laquelle juſqu'alors il avoit ſuivi. Comment eſt-ce qu'il eſt poſſible que les Anciens ayent pu nous transmettre un conte auſſi ridicule, & qui porte avec lui tous les caractères de la fauſſeté? Eſt-il poſſible qu'un homme ſage embraſſe les ſentimens d'une Secte, parce qu'un de ſes Amis qui en eſt, fait deux ou trois cens p. . . . pour le conſoler d'en avoir fait un. Voilà des argumens peu convainquants. Convenons de bonne foy que ces Philoſophes anciens, qu'on nous vante ſi fort, ont été des

fous, s'ils ont fait toutes les actions qu'on leur prête. Mais c'eſt ce que je ne puis croire; car dans les Ouvrages qui nous reſtent encore de quelques-uns d'eux, on découvre beaucoup de bon ſens. Comment ſeroit-il poſſible qu'ils euſſent écrit auſſi ſenſément, & qu'ils euſſent agi d'une manière auſſi folle? Cela eſt incompréhenſible, d'autant plus qu'ils n'avoient aucune raiſon pour démentir par leurs actions les ſentimens qu'ils mettoient dans leurs Ouvrages. Avoüons donc que l'Antiquité nous a tranſmis bien des menſonges. Il faut même abſolument que cela ſoit ainſi, de quelque façon qu'on veuille regarder ce que les Auteurs diſent des Philoſophes. Ont-ils été véritablement ſages? Ils n'ont donc pas fait les folies qu'on leur impute. Les ont-ils fait? Ils n'ont donc pas été ſages. Qu'on prenne quel

parti

parti l'on voudra, on ne pourra jamais juſtifier l'Antiquité du crime de faux. On m'objectera peut-être que Diogène, qu'on a regardé comme un grand Homme & comme le Chef d'une Secte renommée, a commis véritablement toutes les infamies qu'on lui reproche. Je répondrai à cela que Diogène a été mépriſé même par les Anciens, & que la Secte qu'il avoit établie n'a pas tardé à être détruite. D'ailleurs, parce qu'un Homme qui aura eu du génie aura donné dans un travers & ſera devenu inſenſé, en doit-on conclure que tous les Gens qui ont eu du génie ont été inſenſés? Ce ſeroit l'être véritablement que de raiſonner ainſi.

L'exemple de Diogène ne décide donc de rien, & il ne doit pas nous empêcher de croire qu'on a débité chez les Anciens preſque autant de fables au ſujet

des

des Philoſophes, qu'on en a écrit dans ces derniers tems ſur quelques Chefs de Sectes. Dans deux mille ans d'ici, ces Fables ſeront devenuës reſpectables, & ſeront regardées par bien des gens avec autant de vénération, que celles que nous trouvons chez les Anciens le ſont aujourd'hui par nos Contemporains. Quelques Perſonnes de bons ſens les rejetteront pourtant, par la même raiſon que nous rejettons les autres, parce qu'ils ſentiront que les Ouvrages de ces Chefs de Sectes démentent le caractère qu'on a voulu leur donner. J'excepte Luther, qui ſera toûjours plus mépriſé, plus on s'éloignera de lui, parce qu'on trouve dans ſes Ouvrages des extravagances plus grandes que celles que ſes Ennemis lui ont reproché d'avoir faites. Qui poura, ſans étonnement, comprendre dans cinq ou ſix Siècles, qu'un Homme qui

assuroit avoir eu des disputes personnelles & très vives, & des conversations fort animées avec le Diable, ait pu faire changer la face de l'Allemagne ? Je suis &c.

XIX. LETTRE.

De Mademoiselle Co**

JE viens d'achever de lire l'Essai Philosophique concernant l'Entendement humain &c. par M. Locke. Ce Livre est excellent, & son Auteur peut être regardé à juste titre comme un des grands Métaphisiciens qu'il y ait eu. Cependant ceux qui veulent l'élever au dessus de Descartes me paroissent outrés dans leurs éloges. Le Métaphisicien François ne cède en rien à l'Anglois. Je crois même qu'il a eu plus

plus d'élevation de génie. Si l'on fait attention, on trouvera que preſque tout ce que Mr. Locke dit au ſujet de la nature de l'Ame, eſt pris des Ouvrages que Gaſſendi a écrit contre les Méditations de Deſcartes. M. Locke prétend que quiconque conſiderera combien il nous eſt difficile d'allier la ſenſation avec une matière étenduë, & l'exiſtance avec une choſe qui n'a abſolument point d'étenduë, avouëra de bonne foy qu'il eſt fort éloigné de connoître certainement ce que c'eſt que ſon Ame. Qui voudra, dit-il, ſe donner la peine de conſidérer & d'examiner librement les embarras & les obſcurités impénétrables de ces deux Hypothèſes n'y poura guère trouver de raiſons capables de le déterminer entièrement pour ou contre la matérialité de l'Ame. Puiſque de quelque maniére qu'il regarde l'Ame,

l'Ame, ou comme une ſubſtance non étenduë, ou comme la matière étenduë qui penſe, la difficulté qu'il aura de comprendre l'une ou l'autre de ces choſes l'entrainera toûjours vers la partie oppoſée. Gaſſendi a dit la même choſe dans ſes objections aux Méditations de Deſcartes, & il a donné à ſes raiſons encore plus de force que M. Locke n'en a donné aux ſiennes. Il me paroît même qu'il a raiſonné plus juſte; car il convient que les argumens pour la ſpiritualité de l'Ame ſont plus forts que ceux qui leur ſont oppoſés; au lieu que M. Locke laiſſe la queſtion indéciſe entiérement, & prétend quelle eſt abſolument inintelligible à quiconque l'examine ſans préjugés. Or je ſuis très perſuadée qu'on peut comprendre, ſi l'on veut réfléchir ſans prévention qu'il faut abſolument

que

que l'Ame ſoit ſpirituelle. Je ſai que la connoiſſance de cette vérité demande une méditation profonde ; mais enfin elle nous intéreſſe ſi fort, que nous ne ſaurions prendre aſſez de peine & de ſoins, pour nous la démontrer d'une manière ſi claire, qu'il ne nous reſte plus aucun doute.

Une fois que l'on a établi fermement la ſpiritualité de l'Ame, il eſt aiſé d'avoir des preuves convaincantes & même victorieuſes de ſon immortalité. C'eſt la croyance de cette immortalité, qui ſeule peut nous rendre heureux dans ce Monde & dans l'autre. Laiſſons aux Criminels le déſir d'être anéantis après leur mort ; mais nous qui aimons la Vertu, qu'avons-nous de plus flatteur & de plus conſolant que d'eſpérer qu'après une vie auſſi remplie de troubles & d'amertume (que l'eſt celle-ci) nous ſe-

ſerons éternellement heureux? Lucrèce raiſonne fort mal, lorſqu'il dit que la crainte des Enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie; parce qu'appréhendant les approches de la mort, les plaiſirs les plus ſenſibles ſont imparfaits. Cette crainte ne trouble point la félicité des honnêtes Gens. Ils regardent au contraire l'immortalité comme le bien le plus parfait, & qui ſeul peut leur faire ſupporter patiemment les peines & les chagrins attachés à l'Humanité. Loin de ſouhaiter l'anéantiſſement de l'Ame, ils goûtent d'avance la ſatisfaction qu'ils auront d'être éternellement dans un état heureux. Les peines de l'Enfer ne regardent que les Impies & les Scelerats. Pourquoi donc vouloir comme Lucrèce, Spinoſa, & les autres Athées en détruire la croyance? On doit plutôt s'efforcer de l'établir ſolide-

dement, afin qu'elle ſoit comme un Vautour qui ronge les cœurs des criminels, & qu'elle les ſuive partout, ainſi qu'une Furie attachée à leur Perſonne.

Il eſt un moyen aiſé & certain, pour ſe délivrer de la frayeur de l'Enfer: on n'a qu'à devenir vertueux. Alors, bien loin d'appréhender l'immortalité de l'Ame, on la ſouhaite ardemment, & l'on ſeroit très fâché qu'elle ne fut point réelle. *Si je me trompe*, diſoit Cicéron, le plus grand Génie qu'aient eu les Romains, *en admettant l'éternité de l'Ame, je ſuis charmé de me tromper, & je ne veux point me desabuſer de mon erreur pendant que je vivrai.*

Tous les honnêtes Gens penſeront ainſi que Cicéron; & quand il ſeroit vrai que tout perit avec le Corps, ils ſeroient au deſeſpoir qu'on les convainquit d'un ſentiment auſſi mortifiant & qui n'a-

bou-

boutiroit qu'à leur prouver qu'ils rentroient pour toujours dans le Néant. Ceux qui admettent la mortalité de l'Ame, répondent que l'envie qu'on a qu'une choſe ſoit, n'eſt point une raiſon pour qu'elle doive l'être. J'en conviens avec eux; mais leur raiſonnement ne peut être appliqué à la queſtion dont il ſagit; car ce n'eſt pas parce qu'on ſouhaite que l'Ame ſoit immortelle, qu'on croit qu'elle l'eſt, mais parce qu'on a d'excellentes preuves qu'elle l'eſt effectivement. Ouï, Monſieur, il me paroît que dès que l'on a prouvé qu'il faut que l'Ame ſoit ſpirituelle, il s'enſuit néceſſairement qu'elle doit être immortelle, la ruine d'une ſubſtance étenduë ne pouvant occaſionner la deſtruction d'une ſubſtance ſans parties; & ce qui n'a point de parties n'étant point ſujet à la diſſolution. Enſorte

que,

que, pour détruire une ſubſtance non étenduë, il faudroit recourir à un pouvoir de Dieu tout extraordinaire. Or il me ſemble que Deſcartes a démontré évidemment que l'Eſprit ne peut être matière. Les Méditations de ce Philoſophe me paroiſſent ſur ce ſujet ce que l'Eſprit humain a produit de plus parfait; & tout ce qu'on a pu dire de plus fort pour prouver la différence de l'Eſprit & du Corps ſe trouve dans cet Ouvrage; donc ſi Deſcartes a raiſon & que la ſpiritualité ſoit eſſentielle à l'Ame, elle eſt par la même raiſon immortelle.

Lorſque je réfléchis ſur les qualités de la Matière & ſur celles de l'Eſprit, j'ai bien-tôt en moi-même une conviction intuïtive que l'eſſence de l'un ne peut être l'eſſence de l'autre. La connoiſſance que nous avons de la Ma-

Matière en général, étant une ſubſtance ſolide, & celle du Corps une ſubſtance ſolide, étenduë & figurée; dire que la Matière eſt capable de penſer, c'eſt confondre l'idée de la Matière avec l'idée d'un Eſprit. Car qu'y-a-t-il dans la Matière qui puiſſe répondre au ſentiment que nous avons de nos actions? Qu'on pulveriſe la Matière, qu'on l'agite, qu'on la laiſſe en repos, qu'on la remette en mouvement, qu'on lui donne toutes les différentes formes qu'elle eſt capable de recevoir; ſi l'on peut par aucuns de ces divers moyens produire la penſée, alors je conviendrai que l'Ame peut être matérielle. Mais ſi l'on ne le peut, il faut donc avouer que la ſubſtance, dont les penſées ſont des modifications, ne peut être matérielle. „ Mais, dit-on, vous „ ne connoiſſez pas tous les at„ tributs de la Matière: comment

„ pouvez-vous décider qu'elle
„ ne peut produire ni la force
„ motrice, ni la penſée? Dans
„ une ſubſtance matérielle, il
„ peut y avoir un nombre d'at-
„ tributs qui nous ſont incon-
„ nus: par exemple, la gravita-
„ tion de la Matière vers la
„ Matière ſelon les différentes
„ proportions, montre qu'il y a
„ quelque choſe dans la Matière
„ que nous n'entendons point,
„ & que nous n'entendrons ja-
„ mais, à moins que nous ne
„ puiſſions découvrir dans cette
„ même Matière une faculté de
„ ſe mouvoir elle-même, ou une
„ attraction inexplicable & in-
„ concevable, qui s'étend juſ-
„ qu'à des diſtances immenſes
„ & preſque incompréhenſibles."
Ce raiſonnement eſt plus captieux qu'il n'eſt convaincant. Il faut dabord prouver qu'il y ait dans la Matière d'autres qualités, que celles que nous lui connoiſſons;

noiſſons ; & quant à cette vertu incompréhenſible qu'on veut qu'elle ait, j'entends cette gravitation que lui attribuent les nouveaux Philoſophes Anglois, elle n'eſt ni aſſez démontrée, ni aſſez claire, pour devoir balancer les excellentes raiſons qui nous montrent que la Matière ne ſauroit penſer. Car enfin, j'ai deux idées diſtinctes, une de moi-même comme étant une choſe qui penſe, & qui n'eſt point étenduë ; l'autre de mon Corps, comme étant une ſubſtance étenduë, & non penſante. Irai-je renverſer deux notions auſſi claires, ſous le prétexte ſpécieux de la conjecture la plus hazardée? Car je regarde telle l'opinion qui veut qu'il puiſſe y avoir dans la Matière des qualités que nous ne connoiſſons pas.

Mais enfin, je vais plus loin, & je ſoutiens que, quand il ſeroit vrai que la Matière a pluſieurs at-

attributs que nous ignorons, quand l'attraction ſeroit auſſi réelle que le prétendent les Newtoniens, jamais la penſée ne ſauroit être l'attribut d'un mode étendu. Tout ce qui a de l'étenduë, a des parties; & on ne peut rien attribuer à cette étenduë, qui ne convienne en même tems à ſes parties. Suppoſons à préſent qu'un Etre étendu penſe. Ou la penſée ſera entière dans chacun des points de cette étenduë; ce qui eſt abſurde (Car il y auroit tout à la fois dans la même ſubſtance la même penſée répétée autant de fois, & autant de fois préſentée, qu'il y auroit de parties dans la ſubſtance,) Ou la penſée ſera répanduë dans toute l'étenduë, & par conſéquent diviſible avec elle; ce qui n'eſt pas moins abſurde, & qui eſt entièrement oppoſé à la nature des perceptions. Donc la penſée ne peut jamais être le mode d'une

ſub-

ſubſtance étenduë ; donc elle doit l'être d'une ſubſtance ſpirituelle, puis qu'elle exiſte, qu'elle eſt un mode, & qu'elle ne peut exiſter que par le moyen d'une ſubſtance.

Si quelqu'un étoit aſſez bizarre pour ſoutenir que les Idées ſont diviſibles, & qu'il conçoit clairement que l'idée de l'étenduë eſt telle ; il ne s'appercevroit pas qu'il confond l'idée de la choſe avec la choſe même. Lorſque nous avons une idée, nous ſentons que nous avons une idée ; mais ce ſentiment n'eſt ni diviſible, ni étendu, & perſonne n'eſt aſſez inſenſé pour le prétendre. Or ce ſentiment ne ſauroit être ſéparé de l'idée, & il devroit être partagé avec elle, ſi la penſée étoit étenduë. Il faut donc convenir que penſer & être étendu ne ſont pas les attributs d'un ſeul & même ſujet, & qu'ils appartiennent à des ſubſtances diffé-

rentes. Permettez-moi de vous dire une choſe, qui vous paroîtra peut-être ſingulière, mais qui pourtant n'en eſt pas moins véritable. Quand je diſpute avec quelqu'un ſur la ſpiritualité de l'Ame, & qu'il veut me prouver ſa matérialité, plus il montre de génie à défendre ſon opinion, & plus il me fortifie dans la mienne; parce qu'il me perſuade toûjours que la Matière eſt incapable de dire ce qu'il dit, & tel eſt le privilège de l'Eſprit, que dès qu'il agit, il prouve ſon eſſence.

M. Locke a donc raiſonné moins conſéquemment que Descartes, lorſqu'il a prétendu que la Matière pouvoit être ſuſceptible de la penſée; &, quoi qu'il ait été un très grand Homme, ceux qui l'ont ſi fort élevé au deſſus du Philoſophe François, n'ont point été auſſi fondés dans leurs louanges, qu'ils ſe le ſont figuré.

Ceci

Ceci vous regarde un peu. Vous avez affecté dans tous vos Ouvrages de donner la préference à Locke sur Descartes. Je ne suis point du tout de votre sentiment, & il n'y a pas apparence que j'en sois jamais. Cependant je ne trouve point extraordinaire que vous ayez pris un goût marqué pour un des plus grands Génies de l'Europe ; mais ne soyez point aussi surpris de me voir continuer d'être zélée Cartésienne. Je la deviens tous les jours davantage, & vous en verrez des preuves dans les prémières Lettres que je vous écrirai. J'y examinerai encore quelques opinions de M. Locke. Je suis &c.

XX LETTRE.

*De Mademoiſelle Co***

M. LOCKE prétend prouver que l'Ame ceſſe quelques fois de penſer, & que le moindre aſſoupiſſement où nous jette le ſommeil, ſuffit pour renverſer la doctrine de ceux qui ſoutiennent que l'Ame penſe. Les principales raiſons ſur les quelles ce Philoſophe appuye ſon opinion, me paroiſſent aſſez foibles. Selon lui, ceux à qui il arrive de dormir, ſans faire aucun ſonge, ne ſauroient être convaincus que leurs penſées ſoient en action pendant pluſieurs heures, ſans qu'ils en ſachent rien. Si on les éveille au milieu de cette contemplation dormante qu'admettent les Carteſiens, & qu'on les prenne pour ainſi

ainſi dire ſur le fait, il ne leur eſt pas poſſible de rendre compte de leur contemplation.

L'Experience détruit toutes ces objections. Ne voyons-nous pas tous les jours que nous oublions en nous éveillant les ſonges que nous avons fait, & que quelques heures après nous nous les rapellons? Un Enfant lit trois ou quatre fois avant de ſe coucher quinze Vers de Virgile; le lendemain il les recite fort bien. Cet Enfant ne ſait point en s'éveillant que ſon Ame ait penſé à ces Vers. Cependant il faut qu'elle ait ruminé ſur ces mêmes Vers, puiſqu'elle les retient après le ſommeil, & qu'elle n'en avoit avant qu'une très légère idée. L'Ame a donc, lorſqu'on dort, des idées dont elle ne conſerve aucun ſouvenir quand on s'éveille; car elle ne ſe reſſouvient point d'avoir répété, peut-être cent fois,

les Vers de Virgile. Cependant elle les a ſûrement répétés.

M. Locke ſembloit avoir prévû qu'on lui feroit cette objection ; car il ſe la propoſe à lui-même. „ Si l'on ſuppoſe, dit-il, que „ dans le plus profond ſommeil, „ l'Ame a des penſées que la mémoire ne retient point, il paroît bien mal aiſé à concevoir „ que dans ce moment l'Ame „ penſe dans un Homme endormi, & le moment ſuivant dans „ un Homme éveillé, ſans qu'elle ſe reſſouvienne, ni qu'elle ſoit „ capable de rappeller la mémoire de la moindre circonſtance de toutes les penſées „ qu'elle vient d'avoir lorſque le „ Corps dormoit. Qui peut ſe „ figurer que la plus grande partie des Hommes penſent durant toute leur vie pluſieurs „ heures chaque jour à des choſes dont ils ne peuvent ſe reſſou-

„ ſouvenir le moins du monde, ſi
„ même dans le tems que leur
„ Eſprit en eſt actuellement oc-
„ cupé, on leur demande ce que
„ c'eſt? Ne doit-on pas conclure
„ que la plus part des Hommes
„ paſſent une grande partie de
„ leur ſommeil ſans ſonger?"
Non ſans doute, on n'en doit pas conclure cela; puiſque l'expérience, à laquelle doivent ceder tous les raiſonnemens Métaphiſiques, nous prouve le contraire, ainſi que je viens de le montrer. D'ailleurs il eſt fort naturel, qu'un Homme qu'on éveille tout à coup, puiſſe perdre dans l'inſtant le ſouvenir des penſées qui l'occupoient tandis qu'il dormoit, puiſqu'on voit tous les jours des Gens éveillés oublier dans le moment une choſe dont ils étoient occupés un inſtant auparavant, & ne pouvoir ſe la rappeller, quelques peines qu'ils ſe donnent. Cependant leur Ame n'a pas re-

çu une nouvelle impreſſion auſſi forte, que l'eſt celle que reçoit l'Ame d'un Homme qui paſſe tout à coup du ſommeil à la veille.

Les Cartéſiens ont donné plus de raiſons que M. Locke ne l'a prétendu, pour prouver que l'eſſence de l'Ame conſiſtoit dans la penſée actuelle. Si l'Ame n'a ni largeur, ni étenduë, ni profondeur, & s'il eſt démontré (comme je crois qu'il l'eſt) qu'aucun des attributs qui appartiennent à la Matière ne ſauroient lui convenir; on ne trouvera que la ſeule penſée qui ſoit une qualité qui puiſſe lui être attribuée. Or ne faut-il pas en conclure, qu'il eſt impoſſible que cette qualité ne faſſe pas ſon eſſence, puiſqu'elle ne peut exiſter ſans elle? De même qu'il ne peut point y avoir de Matière ſans étenduë, il ne peut point y avoir d'Ame ſans penſée. Une Matière.

re dénuée d'extenſion, n'exiſteroit point; un Eſprit ſans notions & ſans idées, ne peut auſſi exiſter. Nous définiſſons l'eſſence de la matière par l'extenſion. Ne pouvant imaginer un Corps ſans étenduë, pourquoy ne définirons-nous pas l'eſſence de l'Ame par la penſée actuelle, puiſque nous ne pouvons concevoir un Etre ſpirituel privé de la penſée? Or ſoutenir que l'Ame peut ceſſer de penſer quelques fois, c'eſt dire qu'une choſe peut ceſſer d'avoir ſon eſſence; c'eſt dire enfin que la Matière peut être Matière ſans étenduë.

Le ſentiment que l'Ame peut ceſſer de penſer totalement pendant plusieurs heures, me paroît auſſi dangereux, que faux. Quand on l'admet comme une vérité, on peut en tirer un argument très fort pour la mortalité de l'Ame. Si l'Ame reſte trois heures ſans penſer, & ſans ſe connoître elle-mê-

me, ſans avoir aucune notion de ſon exiſtance, pourquoi ne reſtera-t-elle pas des Siècles dans cet état d'inaction ? Pourquoi enfin ne ceſſera-t-elle pas entièrement de penſer, puiſque la penſée n'eſt point attachée indiſſolublement à elle ? Une Ame qui ceſſe de penſer, ne peut-elle pas être conſidérée comme rentrant dans le Néant ?

On ne ſauroit aſſez éviter de ſoutenir des ſentimens qui peuvent diminuer le poids des preuves de l'immortalité de l'Ame. Vous ſavez ce que je vous ai dit à ce ſujet dans ma dernière Lettre. C'eſt nuire au bien & à la tranquilité publique, que de chercher à affoiblir la vérité de la ſeule idée qui puiſſe conſoler dans ce Monde-ci les honnêtes Gens malheureux ; & retenir dans leur devoir par une crainte ſalutaire les méchans, dont l'Univers n'eſt que trop rempli. Tous les Hommes,

mes, ſelon moi, ont des obligations infinies à Deſcartes. Ce ſage Philoſophe a emploié toute la ſagacité de ſon eſprit à démontrer deux vérités qui ſont les deux plus fermes appuis de la Societé. La ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame.

Tous les Philoſophes qui ont établi la mortalité de l'Ame, ont plus fait de mal aux Genre Humain, que tous les Tyrans & les Brigands enſemble. Les forfaits de ces criminels ont été paſſagers, & ont fini avec eux; mais une opinion qui apprend au Peuple qu'il ne doit rien craindre & rien eſpérer après cette vie, & qui ſe perpétuë de Siécles en Siécles, eſt un mal contagieux, dont le venin s'accroit par la longueur du tems.

Les Savans qui, admettant l'immortalité de l'Ame, examinent cependant avec trop de curioſité les preuves qui peuvent la rendre dou-

douteuſe, & cherchent, pour faire briller leur eſprit, à donner de la force aux raiſons des Epicuriens & des Spinoſiſtes, ſont très blâmables, quoiqu'ils refutent enſuite ces mêmes preuves. Combien n'y a-t-il pas d'Eſprits foibles, qui peuvent être abuſés par les mauvaiſes raiſons, & en être frappés plus que des bonnes? Quel abus n'eſt-ce pas faire de l'eſprit, que de l'employer d'une manière qui peut être auſſi nuiſible!

J'aurois ici une belle occaſion de vous faire quelques reproches. Vous n'avez pas toûjours employé également bien ce génie vif & pénétrant que le Ciel vous a donné. Vous avez cherché quelques fois dans vos Ouvrages à fortifier le plus qu'il vous étoit poſſible certaines opinions, que vous condamniez après. Pourquoi riſquer de jetter vos Lecteurs dans l'Irréligion, ou dans le Pirroniſme? Ne trouveriez-vous

pas

pas plus de plaiſir à apprendre à penſer, qu'à apprendre à douter? Si le doute rendoit les Hommes heureux, je ſerois la prémière à ſoutenir qu'on ne peut leur inſpirer aſſez de goût pour l'incertitude; mais puiſqu'il ne ſert qu'à les rendre malheureux, pourquoi vouloir les rendre Pirroniens? Pardonnez à une Ecolière la liberté qu'elle prend. Vous me recommandez tous les jours de ne point contraindre mes ſentimens, de n'être point l'eſclave des idées des autres, de n'ajouter foi à ce que l'on me dit, qu'autant que je ſuis perſuadée qu'on n'avance rien qui bleſſe ma raiſon. J'ai uſé de ce privilège, & je vous répéte ce que je vous ai dit pluſieurs fois. Je ſuis &c.

XXI.

XXI LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *.

JAy lû avec autant d'admiration qne de plaiſir vos deux dernières Lettres. Quand on eſt capable d'écrire auſſi bien, & de penſer auſſi profondément à dix neuf ans, à quoy ne doit-on pas eſpérer de parvenir dans un âge plus avancé ? Que je me ſai bon gré de vous avoir rendu Philoſophe ! La France, votre Patrie & la mienne, me ſera un jour obligée de l'envie que je vous fis naître de vous appliquer aux Sciences. Si quelque choſe doit me flatter, c'eſt d'avoir ſi bien jugé de votre génie dans un tems où il ſembloit très éloigné de pouvoir s'élever juſqu'au point où il va parvenir inceſſamment.

ment. Rapellez-vous ce tems, où, quoique vous diſiez aujourd'huy, vous craigniez de devenir Philoſophe? Songez aux difficultés que vous croyiez appercevoir, & que vous avez ſi heureuſement vaincues. Sans mes ſoins, qui pour lors vous paroiſſoient importans, vous n'auriez point ſurmonté ces obſtacles. Tantôt vous m'oppoſiez les raiſonnemens d'un fat dont vous craigniez la calomnie. Quelques fois c'étoit les diſcours de quelques femmelettes qui vous haiſſoient, parce qu'elles ſentoient la ſupériorité que vous aviez ſur elles: vous redoutiez auſſi la Critique de ces demi-ſavans, qui mépriſés de tous les Gens de génie, gémiſſent de voir quelqu'un ſe diſtinguer par un mérite ſupérieur. Enfin vous voilà aujourd'huy au deſſus de tous les vains diſcours des ſots & des ignorants. Ne croyez pas cependant

dant qu'ils ceſſent de vous haïr; au contraire, votre gloire augmentera leur haine. Il eſt vrai qu'elle ne poura vous nuire, mais elle n'en ſera que plus forte.

L'envie née de l'orgueil & de l'ignorance, s'accroit & s'augmente par ce qui l'excite. Le véritable mérite rend inutile le venin de ce Monſtre, qui ne pouvant le faire parvenir juſqu'à ceux qu'il voudroit perdre, ſe baigne lui-même dans les flots de ce Poiſon qu'il verſe en abondance. La haine des ſots, loin d'abaiſſer les talens, ne ſert qu'à les illuſtrer. Deſcartes, que vous aimez ſi fort, excita la jalouſie de tous les médiocres ſavans de l'Europe: l'envie de ces ſavans ne ſervit qu'à le rendre plus illuſtre. Gaſſendi eut des rivaux qui lui étoient bien inferieurs, & qui voulurent diminuer ſon mérite; ils ne firent qu'en augmenter l'éclat.

clat. Le ſage Deſpreaux nous apprend qu'il devoit à ſes ennemis une partie de ſa gloire. Regardez donc d'un œil tranquille les vains efforts que pouront faire dans la ſuite quelques Gens qui ſeront jaloux de votre eſprit & de votre génie, & ſongez ſans ceſſe que ſi notre Siècle produit des Hommes dignes d'être comparés aux Deſcartes & aux Gaſſendi, il eſt auſſi fertille en envieux, que celui de ces grands Hommes: mais, puiſque la même gloire dont ils ont joui vous eſt reſervée, pourquoy craindriez-vous d'avoir en tout le même ſort qu'ils ont eu? Je ſuis &c.

XXII.

XXII LETTRE.

De Mademoiſelle Co * *.

JE ne répondrai point aux louanges que vous me donnez. Je me connois trop, pour n'être pas perſuadée que je ne les mérite point. Je ſais que je dois les attribuer à l'envie que vous avez de m'encourager.

Si je vous ai écrit quelque choſe de paſſable, c'eſt à Deſcartes que j'en ſuis redevable. Oui c'eſt dans les Ouvrages de ce grand Homme que j'ai puiſé le peu de juſteſſe d'eſprit que je puis avoir; & plus j'acquiers de connoiſſances, plus mon reſpect pour lui augmente. Je vois avec un plaiſir infini que preſque tous les grands Philoſophes que nous avons en France lui rendent la juſtice

juſtice qu'il mérite. Si quelques Gens d'eſprit ſe ſont élevés contre lui dans ces derniers tems, & en ont parlé avec peu de ménagement, le plaiſir de la nouveauté les a ſéduit. Ils ont embraſſé un Siſtême, avec tout le zéle & toute la vivacité qu'ont ordinairement les nouveaux Proſélites. Ils ont employé leur génie à l'élever ſur les ruines de celui de Deſcartes; mais ils ont ſi mal réuſſi dans leur projet, que le nombre des Carteſiens s'eſt accru plutot qu'il n'a diminué.

Les injures auxquelles on a recours pour diminuer la réputation des grands Hommes, ne font que lui donner une nouvelle force; & en vérité nos Anticarteſiens ont employé dans ces derniers tems beaucoup plus les injures que les bonnes raiſons pour refuter Deſcartes. Ils ont crû que les airs de hauteur qu'ils prenoient en parlant de ce Reſ-

tau-

taurateur de la Philoſophie, paſſeroient pour des démonſtrations. Selon ces Meſſieurs, tout eſt faux dans Deſcartes: ils ne veulent pas qu'on le liſe: à peine permettent-ils qu'on l'eſtime un peu par l'application qu'il a fait le premier de l'Algèbre à la Géometrie. Ne pouroit-on pas ſoupçonner que ces Meſſieurs déteſtent tous ceux qui ont excellé dans les différens genres qu'ils embraſſent? Ils les regardent comme des inſolens qui ôſent leur diſputer une partie de l'eſtime publique qu'ils voudroient toute entière pour eux ſeuls. Pour moi, j'eſpère que leur vanité leur fera abandonner un jour Newton, & qu'ils en interdiront la lecture comme ils veulent faire aujourd'huy celle de Deſcartes.

Les Anglois ont été beaucoup plus modeſtes dans leur façon de s'exprimer ſur le mérite de Deſcartes, que n'ont été certains

Fran-

François. Mais enfin, quand les Philoſophes Anglois auroient peu ménagé leurs termes, ils auroient été excuſables. Newton étoit leur compatriote, & ils ont pu ſe laiſſer emporter par l'amour de la Patrie. D'ailleurs, ſi Newton a eu des Diſciples capables de ſoutenir & d'augmenter ſa gloire, c'eſt en Angleterre. Les Newtoniens Anglois, mis en comparaiſon avec les autres Newtoniens, me paroiſſent comme le Prince Eugène mis en parallelle avec le Général Merci.

Il y a eu parmi les Italiens quelques demi-Philoſophes qui ont cru devoir inſulter Deſcartes. Mr. Algarotti s'eſt diſtingué par la manière indécente dont il a parlé de ce grand Homme, & de tous les Philoſophes François. Il les traite avec un mépris ſouverain. Ce ſont des Eſprits Romaneſques livrés à la témérité

des conjectures, qui ont du feu, de la gentilleſſe, mais aucune ſolidité. Que cela eſt pitoyable dans la bouche d'un Ecolier! Car Mr. Algarotti n'eſt encore que cela en Philoſophie, & lui ſeul ne le croit pas. La prémière fois que nous avons lu ſon Livre, vous ſavez ce que je vous en ai dit. Il eſt rempli de *Conceti*, de compliments à perte de vuë, de traits d'Hiſtoire amenés par force, des raiſons qu'il apporte y ſont noyées dans des digreſſions d'une longueur énorme; & il y a à mon avis plus de différence de ſon Livre à celui de M. de Fontenelle, qu'il n'y en a des Tragédies de Racine à celles de Pradon. Ce n'eſt pas que M. Algarotti n'ait de l'eſprit. Il y en a même dans ſon Livre, quelque mauvais qu'il ſoit. Mais pour faire un bon Ouvrage, il s'en faut bien que le ſoit aſſez. Il y a dans le Régulus

de

de Prades deux ou trois ſcènes fort touchantes : la Pièce en général eſt mauvaiſe. Il en eſt de même du Livre de M. Algarotti. Quant à lui, s'il faut en juger par ſa manière d'écrire, je crains bien qu'il ne devienne jamais Philoſophe. Il décide trop vîte. Il embraſſe un ſentiment de Phiſique auſſi promptement qu'il jugeroit d'une penſée. Il ne ſe donne pas la peine de fixer ſes objets, de les retourner, & de les comparer dans tous leurs ſens. Il regarde ; il croit que c'eſt pénétrer. Il décide, & il n'a vu des choſes que leurs ſurfaces & leurs couleurs. Que M. Algarotti veuille être aimable dans la converſation, il y réuſſira. Qu'il écrive des Livres de Philoſophie, ils ſeront mauvais. La réflection eſt la ruine totale des Eſprits à ſaillies & à bons mots. On brille avec de l'eſprit dans

la converſation ; ſans le jugement, on ne peut faire un bon Ouvrage, & ſur-tout un Ouvrage de Philoſophie. Que direz-vous de moi de décider auſſi hardiment? C'eſt M. Algarotti qui m'en donne l'exemple. Il juge Deſcartes. Ne puis-je pas le juger?

Nous ſommes convenus de nous parler librement. Je vous avouë que je ſuis indigné de voir que des Gens, qui ſont encore bien éloignés d'avoir le mérite de ceux qu'ils critiquent, oſent les condamner ſans ménagement, & décident hautement ſur les choſes les plus incertaines. Car enfin je conviens que Newton a été un des plus grands Hommes qu'il y ait eu en Europe, & je ne trouve rien à redire aux louanges qu'on lui donne. Mais je ne puis revenir de ma ſurpriſe, lorſque je vois des.... vouloir me faire regarder ſon Siſtême comme évi-

évident, & trouver très mauvais que j'ôse en douter un instant. Cependant ce Sisthême est fondé sur deux principes qui revoltent mon imagination, & heurtent mes idées les plus claires. Le vuide, & le mouvement des corps sans impulsion sont les choses les plus choquantes. Je ne vous répéterai point ici toutes les expériences que nos Physiciens François apportent contre le vuide : vous les savez mieux que moi. Mais souffrez que je vous dise que je crois qu'on peut démontrer par la raison autant que par les expériences l'impossibilité du vuide.

Je sai que plusieurs grands Mathématiciens prétendent que le vuide est absolument nécessaire pour que le cours des Planètes puisse avoir lieu, & pour que le mouvement puisse exister dans l'Univers. Si cela est, on en doit conclure, que les vérités Mathé-

matiques ſont plus idéales que Phiſiques. On peut même les regarder comme de ſublimes chimères, puiſqu'elles démontrent l'exiſtance d'une choſe directement contraire aux notions les plus évidentes que nous ayons dans l'entendement. Peut-il y avoir une démonſtration plus évidente, que l'eſt l'idée qui me fait connoître clairement qu'un pié d'étenduë peut changer de place, & qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit dans le même lieu qu'un autre pié d'étenduë? S'il y avoit du vuide, cela entraineroit la néceſſité d'une étenduë mobile, diviſible, & impénétrable. Or nous ne concevons abſolument aucune idée d'une pareille extenſion. Il s'enſuit donc qu'il n'y a point de vuide.

De deux choſes l'une. Il faut qu'un Etre ſoit ou ſubſtance, ou mode. Il faut opter entre ces deux fa-

façons d'exiſter. Si le vuide eſt un mode, il faut en définir la ſubſtance; ce qu'aucun Philoſophe n'a encore pû faire, & ne ſaura jamais faire. S'il eſt une ſubſtance, qu'on me diſe ſi elle eſt créée, ou incréée? Si elle a reçu un commencement, & qu'elle ait été produite par voye de création, nous ne pouvons nous deffendre de convenir que ſa deſtruction peut ſe faire ſans néceſſiter celle des corps dont elle eſt diſtincte. C'eſt par cette raiſon que la deſtruction du Corps n'eſt d'aucune conſéquence pour celle de l'Ame. Or rien n'eſt ſi abſurde que de prétendre, qu'un eſpace diſtinct des corps ſoit détruit, & que cependant les Corps ſoient diſtans les uns des autres. Cela eſt contradictoire. Suppoſons que le Corps A. eſt ſeparé du Corps B. par l'eſpace vuide déſigné par des points A. . . . . B. Le vui-

de est détruit. Que reste-t-il donc lors entre le Corps A. & le Corps B? Ils sont toujours séparés par une distance. Ils n'ont souffert aucune altération, la ruine d'une substance ne faisant point celle de l'autre. Nous trouvons le vuide détruit. Conséquemment il n'y a plus aucune étenduë immobile, indivisible, & pénétrable, ni aucune étendue mobile, divisible & impénétrable; & cependant les deux Corps sont distincts, éloignés, & séparés. Quoi de plus absurde!

Messieurs les Gassendistes & Newtoniens seront-ils reçûs à répondre, que si Dieu anéantissoit l'étendue immobile, indivisible, & pénétrable qui est entre les deux corps, qu'ils se réuniroient, & qu'alors il n'y auroit plus absolument de séparation, puisqu'eux mêmes rejettent ce raisonnement dans les Cartésiens, lorsque ceux-

ci

ci avancent ; que si Dieu anéantissoit l'air qui remplit l'espace d'une chambre, les murailles se rapprocheroient, & feroient comme une même masse ? Peuvent-ils aussi soutenir que le Créateur n'ait la puissance d'anéantir le vuide ? Car s'il est vrai que le vuide soit une substance créée, Dieu la peut donc reduire au néant, d'où il l'a fait sortir. Ils ont d'ailleurs la bonne foi qu'ils n'ont annihiler les substances par une suite de sa puissance créatrice.

Les Newtoniens ont encore deux ressources. La prémière, c'est d'avancer que l'espace distinct des Corps est une substance incréée. La seconde, que le vuide n'est purement que le rien, qu'il n'a aucune réalité, & que ce n'est autre chose que la privation des corps. Pesons la prémière opinion. Si l'espace des Corps étoit véri-

tablement une ſubſtance inétée, il faudroit de toute néceſſité, ou qu'elle fût Dieu elle-même. Ce qu'aucuns Philoſophes n'oſeroient jamais dire, à moins qu'ils ne voulussent adopter des opinions auſſi monſtrueuſes que celles de Spinoſa. Car toute étenduë eſt compoſée de parties diſtinctes, ce qui eſt auſſi horrible qu'abſurde à ſoutenir. Ou ſi l'eſpace n'étoit pas Dieu, il faudroit que Dieu ne fut pas le ſeul Etre qui exiſtât néceſſairement. Ce qui eſt une impiété affreuſe, ſa nature ne ſouffrant aucune ſubſtance qui ne lui ſoit ſubordonnée, & qui ne tienne ſon principe de ſa puiſſance par la voye de création.

La ſeconde reſſource n'eſt pas meilleure que la prémière. Quelques Scholaſtiques à la vérité, en voulant éluder les argumens qu'on leur oppoſoit, ont été aſſez viſionnaires pour ſoutenir

que le vuide n'étoit autre chose qu'un rien, qu'une ſimple privation de Corps, le Néant enfin. Mais les meilleurs Philoſophes, en admettant le vuide, ſe ſont bien gardés d'avancer une pareille abſurdité. Gaſſendi & Bernier ont ſoutenu que le vuide étoit un Etre dans ſa façon, qui n'étant ni ſubſtance ni accident, étoit néanmoins un Etre réel. Locke n'a pas balancé de dire qu'il croyoit le vuide un Etre poſitif, quoi qu'il ignorat s'il étoit ſubſtance ou accident. Ces Philoſophes raiſonnoient trop bien, pour établir que le Néant fut ſuſceptible d'étendue, de largeur, de profondeur. Les Scholaſtiques ont ſeuls le droit d'avancer de telles rêveries.

Je crois que voilà des raiſons capables de faire douter qu'il y ait du vuide. Et s'il n'y en a point, que devient le Siſthême de New-

ton ? L'Attraction n'eſt plus qu'une chimère ; elle ne peut exiſter dans le plein. Tous ces Corps ſe touchent, ils ne ſauroient s'attirer. Mais voyons. Qu'eſt-ce que cette Attraction qui fait le fondement du Siſthême de Newton ? Comment agit-elle ? Newton ni ſes diſciples n'en ſavent rien. L'Attraction n'a pas ſon principe dans le vuide, puiſqu'on la fait regner dans le vuide. On ne peut l'attribuer à une volonté immédiate de Dieu, puiſque l'Etre Suprême ne produit de changement dans les corps qui nous environnent, que lorſque la percuſſion les détermine. Quelle eſt donc la cauſe de cette Attraction ? Les plus grands Newtoniens conviennent qu'ils l'ignorent. Mais ils croyent être autoriſés à admettre cette vertu occulte pour le principe fondamental de leur Siſthême, parcequ'ils

ont

ont calculé les effets qu'on lui impute, & qu'ils les ont trouvés conformes aux faits les plus constans établis par l'Astronomie. Mais qui a assuré ces Messieurs que plusieurs effets ne puissent pas être attribués & convenir à une cause, qui cependant ne les aura pas produit? Les Cartésiens attribuent ces mêmes effets à d'autres causes que l'Attraction, & ils prétendent que ces causes répondent fort bien aux effets. Ce qu'ils disent est très sensé. Car enfin nous ne voyons jamais un Corps changer de place, d'état, ni de direction, sans que nous n'ayons sujet de croire que la percussion a part à ce changement. Le fer va comme de lui-même s'attacher à l'Aiman, parce qu'il sort d'un pole de l'Aiman une matière insensible qui rentre par l'autre pole en forme de tourbillon, puisqu'on

XXIII. LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *.

VOus voulez ſavoir ce que je penſe du Siſthême de Lebnitz. Il me ſemble que c'eſt une chimère qui n'a aucun fondement réel.

Le choix du meilleur Monde fait par Dieu entre tous les Mondes poſſibles, eſt une ſuppoſition abſurde ; en ce que, pour qu'une choſe ſoit poſſible & faiſable, on ne doit pas ſeulement la regarder en elle-même, mais il faut auſſi la conſiderer par rapport à ſon Auteur. Car s'il manque de pouvoir & de puiſſance pour la produire, ſi ſon eſſence, ſi quelques unes de ſes qualités ſont contraires à cette

te production, cette choſe ne peut plus être faite, & ne peut plus avoir lieu. Lebnitz convient que Dieu agiroit contre ſa ſageſſe, contre ſa prudence, qu'il ſeroit enfin contraire à lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur des Mondes poſſibles. Il faut donc qu'il avouë que les autres, c'eſt-à-dire, que les moins bons n'étoient pas poſſibles, Dieu faiſant toûjours ce qu'il y a de meilleur. A quoi ſert donc la ſuppoſition des autres Mondes poſſibles? A rien, puiſqu'elle eſt chimérique & impoſſible.

Les principes de Lebnitz auroient du faire rejetter ſon Siſthême, ſi tout ce qui eſt nouveau n'avoit le droit de plaire. Il poſe d'abord que toute la Nature eſt pleine de vie, ou de ſubſtances ſimples & ſans parties. Un Corps eſt un aſſemblage de ſubſtances ou monades. N'eſt-ce

point

point abuſer de la licence du Paradoxe, que de vouloir perſuader à des Hommes raiſonnables que la matière, que l'étenduë eſt compoſée de parties non étenduës, & l'impénétrabilité de parties pénétrables? J'aimerois autant dire qu'un nombre d'Eſprits joints enſemble peuvent compoſer une montagne. Et au pié de la lettre, Lebnitz dit une abſurdité auſſi forte, en diſant que la matière eſt compoſée de parties non étenduës. Deux monades ſéparées n'ont ni étenduë ni largeur, ni profondeur. Dès qu'elles ſont réunies, elles acquièrent toutes ces qualités. Par quel miracle donc cela ſe fait-il? Comment deux choſes qui n'ont point de parties peuvent elles ſe réunir? Et comment en ſe réuniſſant forment elles un Corps étendu, elles qui n'ont point d'étenduë?

Lebnitz a voulu inventer un Si-

Sisthème pour s'amuser. C'étoit un Homme d'un génie vif, subtil. Il donna l'essort à son imagination; mais je suis certain qu'il ne regarda jamais son Sisthême que comme un simple jeu d'esprit. Les Allemands charmés d'avoir un Philosophe qui peut être Chef de Secte, & enviant depuis longtems Descartes aux François, Newton aux Anglois, s'efforcèrent de soutenir l'Hipothèse Lebnitzienne. Le célèbre Wolff savant, profond, & Philosophe illustre, qui mérite véritablement la réputation dont il jouït, donna aux principes de Lebnitz toute la force qu'ils pouvoient recevoir. Il les établit, & les deffendit par plusieurs Ouvrages fort ingénieux; & comme Cicéron a eu raison de dire, qu'à force de disputer, il n'y a rien à quoi on ne donne à la fin un air de vraisemblance, & qui ne devienne pro-

probable, le Sisthême de Lebnitz a trouvé beaucoup de Partisans en Allemagne, & quelques-uns en France. Il est vrai qu'ils sont dans ce Royaume en bien petit nombre. Cependant ils pourroient augmenter depuis que Madame la Marquise du Châtelet a publié ses Institutions Phisiques. Ce Livre est rempli d'esprit, & écrit avec beaucoup de goût. Ce que je trouve de plus flatteur pour la mémoire de Lebnitz, c'est qu'il ait un Disciple tel que Madame du Châtelet. Je suis certain que s'il vivoit encore, il seroit très flatté de cette gloire. Car il étoit galant, & il aimoit à vivre dans le grand monde, quoiqu'il y eut souvent l'air très embaraſſé. La Reine Mère (*) Princesse faite pour proteger les Savans

(*) C'est la Reine de Prusse.

vans, pour ſecourir les infortunés, & pour rendre heureux tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, m'a aſſuré pluſieurs fois que la converſation de Lebnitz n'avoit rien qui répondit au génie, qu'on voit dans ſes Ouvrages. Il s'expliquoit en parlant d'une façon déſagréable. Ce Philoſophe avoit eu l'honneur de faire très ſouvent ſa cour à cette illuſtre Reine. Elle lui avoit même permis pendant pluſieurs années de lui écrire. Je ſuis &c.

XXIV.

XXIV. LETTRE.

De Mademoiselle ***

SAVEZ-VOUS bien que je lis des Romans depuis quelques jours, & que je les lis avec plaisir? J'ai achevé tous ceux de Prévost d'Exil. Cet Auteur connoît le coeur humain. Il en développe les secrets les plus cachés; il fait l'Histoire de tous ses mouvemens. Ses Romans valent des Livres de Métaphisique.

J'aime les Ouvrages de Marivaux; ils m'amusent, ils m'instruisent même. Il y regne par tout une vérité charmante. Ses Portraits sont pris dans la Nature; mais il y a quelques fois une affectation dans le stile qui me fait souffrir. Il m'arrive souvent

en

en liſant les Romans de cet Auteur de mécrier : Ha ! Monſieur de Marivaux, vous avez beaucoup d'eſprit, mais vous ſeriez encore plus aimable, ſi vous vouliez n'en point en avoir autant.

Crebillon le Fils a une vivacité qui me charme ; je lui trouve des idées ſingulières ; il eſt original & dans ſa façon de penſer & dans celle de s'exprimer. Savez-vous l'effet que la lecture de tous ces Romans produit ſur moi ? Vous allez croire d'abord qu'ils me touchent, qu'ils m'inſpirent de la tendreſſe. C'eſt bien vraiment encore pis que tout cela. Ils me font naître l'envie d'écrire un Roman ; & vous aurez beau gronder, je ſuis réſolue de me contenter : ouï je vais faire un Roman. Il eſt vrai que pour ne vous pas déplaire, j'ai reſolu d'y faire entrer le plus qu'il me ſera poſſible de réflections utiles.

les. Voici quel eſt mon plan. Il ne reſte plus qu'à ſavoir, ſi j'aurai la force de l'executer. Je tâcherai de rendre mon Ouvrage intéreſſant par l'enchainement des avantures & des incidens, utile par les réflections, agréable par l'oppoſition des différens caractères, amuſant par la varieté des Portraits. Lorſque mon Livre ſera achevé, je vous le lirai, & puis, bon ou mauvais, je le jetterai au feu. Je le brulerai, s'il eſt bon, afin qu'il ne me prenne point envie de le donner au Public; & s'il eſt mauvais, pour qu'on ignore éternellement que je l'ai fait. En attendant, de quelque façon que les choſes tournent, je me ſerai amuſée, & c'eſt là ce que je demande & à quoi tend la moitié de mes actions. La vie eſt un Enfant. Il faut le bercer & l'endormir. A quoy ſervent ces grands projets, ces des-

desseins vastes, ces entreprises magnifiques ? A tourmenter ceux qui sont assez malheureux pour les former. Nous sommes nés pour jouïr d'une douce tranquilité, dont notre façon de penser nous prive presque toujours. Les Hommes se plaignent d'être malheureux : ils devroient se plaindre de ne savoir pas être heureux. Ils accusent ordinairement le Ciel, le Sort, le Destin de leurs infortunes : ils doivent s'en prendre à eux. Que faut-il pour nous rendre heureux ? Savoir s'amuser sans nuire à la Societé ; ne vouloir que ce que nous pouvons. L'envie d'executer ce qui est au de-là de notre pouvoir, nous fait perdre mille occasions que nous avons de nous rejouïr. Nous ressemblons à ce Chien dont parle la Fable, qui peu content de la viande qu'il tenoit dans sa gueule, la laisse tomber dans l'eau, pour

attraper l'image qui lui paroiſſoit plus grande. Je puis vous proteſter que je n'envie ni les grandeurs, ni les richeſſes. Je veux employer mes jours à quelque choſe de plus doux & de plus flatteur, qu'à former des deſirs qui troubleroient les biens que je puis avoir ſans peine & ſans inquiétude.

Il y a des Gens aſſez extraordinaires, pour s'affliger toute leur vie, non ſeulement par des ſouhaits inutiles, mais encore par des regrets ſuperflus. J'ai connu pluſieurs perſonnes à qui l'idée de n'être point nées de Parens nobles étoit un ſupplice. Quant à moi, je ne ſuis pas plus ſenſible à n'être point ſortie d'une ancienne Famille, qu'à n'être pas Fille du grand Mogol. Je ſuis perſuadée que le vrai mérite eſt celui qui nous vient de nous-mêmes ; & que celui que nous de-

vons

vons à une illuſtre naiſſance, ne nous apartient que par un faux préjugé. Etes-vous un peu content de ma Philoſophie? Pluſieurs perſonnes ont fait de gros Livres de Métaphiſique & de Phiſique, qui peut-être n'avoient point un cœur auſſi Philoſophe que le mien. Je ſuis &c.

XXV. LETTRE.

De *Monſieur L. M. D.* *.

VOus avez raiſon. L'Homme, qui devroit ſonger à joüir de la vie, ne s'aperçoit du mauvais uſage qu'il fait du tems, que lorſqu'il n'a plus le moyen d'en réparer la perte. Je diſois il y a quelques jours à une aimable Princeſſe qui a le mérite de la Reine ſa Mère, & l'eſprit du

Roy ſon Frère : qu'un Courtiſan peut avoir vécu ſoixante ans, ſans pouvoir dire avoir vécu un ſeul inſtant. Eſt-ce vivre, que de ne penſer, que de ne parler, que de n'agir que par les mouvemens & par les impulſions qu'on reçoit d'une Subſtance étragère? C'eſt être une Machine, un véritable Automate des Carteſiens.

Le Souverain, d'un coup d'œil, règle les geſtes, l'air du viſage, la démarche, les diſcours de tous les Courtiſans. La main qui fait agir le reſſort d'une Marionnette, n'agit pas ſur elle avec plus de promptitude, que la volonté du Prince ſur les Courtiſans. C'eſt tous les jours un nouveau ſujet d'étonnement pour moi, lorſque je conſidère un nombre de Gens, qui pouvant être libres, ſe font eſclaves; qui pouvant jouïr de tous les plaiſirs de

la

la vie, s'en privent volontairement; qui pouvant être heureux, saisissent avec avidité l'occasion de se rendre malheureux.

La passion de la Cour produit en un instant dans le cœur d'un Courtisan, ce que la Philosophie & l'étude a peine à y placer après dix ans. Il faut un nombre d'années pour apprendre à un Philosophe à savoir dompter ses passions. Ce n'est qu'après avoir long-tems combattu, qu'il sait l'art de les surmonter. Mais lorsqu'un Homme devient Courtisan, il devient aussi le maitre de tous ses mouvemens, dès le prémier jour qu'il paroît à la Cour. Il dissimule les mauvais offices; il sourit à ses Ennemis; il paroit guai, lorsqu'il a sujet d'être triste; & mélancolique & affligé, lorsqu'il est content au fond du cœur. Il est vrai qu'il y a une différence entre le Philosophe & le Courtisan.

tiſan. La contrainte du premier le conduit à la Vertu, & le ſatisfait lui-même; la fauſſeté du dernier ne le mène pas toujours à la Fortune; & quelquefois ce vice eſt auſſi inutile à ſon avancement, que la Vertu le ſeroit. Le Philoſophe ne ſe contraint donc jamais vainement; le Courtiſan, preſque toujours.

Parmi le nombre conſidérable des Gens qui compoſent la Cour, combien y en a-t-il qui parviennent au but qu'ils ſe propoſent? A peine s'en trouve-t-il un parmi cent, qui attaigne à cette Fortune qu'il s'étoit propoſée. Qu'eſt-ce que cette Fortune, à la conſidérer d'un œil Philoſophe? C'eſt un Eſclavage honorable qui eſt plus pénible que celui du ſimple Courtiſan. Plus on eſt élevé en dignité à la Cour, plus on eſt expoſé à l'envie, à la malignité, aux brigues, aux cabales. Le

Cour-

Courtisan ordinaire n'a rien à craindre des intrigues. Il n'en est aucune qui ne tende à la perte du Favori, ou du moins à son abaissement. Il faut donc, pour se soutenir dans un Poste éminent, plus d'attention, & par conséquent plus de gêne & de contrainte, qu'il n'en faut dans un Poste ordinaire. Mais à quoi servent les peines & les soins que se donnent les Favoris? Souvent à rien de réel. Pour un service qu'ils peuvent rendre, ils sont forcés de désobliger vingt personnes. Peut-on envier un état où, pour un Ami, on se fait vingt Ennemis? Encore n'arrive-t-il pas toujours que ceux qu'on oblige nous en sachent gré; & l'ingratitude est aussi commune à la Cour, que la dissimulation.

Ce qui flatte les Courtisans, c'est une vanité mal entendue. Ils se resolvent à être esclaves

réellement pendant toute la vie, pour pouvoir jouer le rôle de Souverain pendant quelques heures. Ce Grand, qui vient de recevoir chez lui avec une hauteur insupportable ce galant homme, qui a été assez malheureux pour avoir besoin de lui, devient l'Homme du monde le plus poli. Que lui est-il donc arrivé qui ait pu le faire changer si tôt de conduite? A-t-il reconnu sa faute? Non: il en commettra une pareille à la prémière occasion. Est-ce par mégarde, est-ce par distraction qu'il l'a faite? Non: c'est de dessein déliberé. Hait-il l'Homme qu'il a traité avec tant de hauteur? Non: il ne le connoissoit pas. Quelle est donc la cause de son changement subit? Il a passé de son hôtel dans l'antichambre du Souverain: sa fierté s'est éclipsée. Dès qu'il s'éloignera du Maître, elle reparoîtra.

voître. A peine ſera-t-il ſur l'eſcalier, qu'il hauſſera les épaules; il ſe rengorgera comme une Femme; interrogera les Gens ſans les regarder; leur fera ſentir par le ton de ſa voix qu'il les mépriſe. Si par hazard le Prince, qu'il n'attend point, ſe préſente à lui dans ce moment, il s'arrêtera au milieu d'un mot, les traits de ſon viſage changeront, ſa contenance ſera embaraſſée, & ſon air ſera auſſi ſoumis qu'il étoit fier un moment auparavant.

La baſſe & lâche complaiſance des Courtiſans pour tout ce qui a rapport aux Souverains, eſt auſſi digne de riſée & de pitié que d'indignation. On loue leurs caprices, on approuve leurs injuſtices, on entre dans leurs ſentimens quelques condamnables qu'ils ſoient. Quel eſt le Courtiſan qui ait aſſez de fermeté, pour ôſer approuver hautement ce qui

doit être approuvé, lorsque le Prince le condamne? Le Souverain parle: la Cour n'en est que l'Echo. Il dit que Timagène est un sot, qu'Iphicrate est un imbécille. Timagène a de l'esprit, Iphicrate du génie. Courtisans adulateurs, non seulement vous n'ôsez pas dire le contraire, mais vous êtes si fort accoutumés à ne faire aucun usage de la raison, que vous n'ôsez penser différemment de lui.

J'ôse le dire, je n'ai connu dans ma vie que quatre ou cinq Courtisans, en qui j'ai trouvé assez de fermeté pour honorer le mérite seul & dénué des biens de la Fortune. J'ai vû pendant six mois dans une antichambre un Homme des plus respectables de l'Europe par les qualités du cœur & par celles de l'esprit: on l'eut pris pour un malheureux attaqué d'une maladie contagieuse: chacun le fuioit. Timante

&

& Theodate étoient les seuls qui ne fussent point effrayés de son approche. La Mère du Prince s'avise de parler à cet Homme. Dès ce moment on l'entoure, on lui parle, on l'embrasse, on lui fait des offres de services. L'Homme de probité rit de ce changement; il achève de lui donner un mépris infini pour la Cour. Il la quitte, & il retourne chez lui dans le sein de sa Famille rire de la folie & de la bassesse des Courtisans.

Le mépris ni les égards des Courtisans ne décident de rien sur le caractère d'un Homme. Quelqu'un est-il favorisé d'un regard gracieux du Prince, d'un seul mot, d'un geste? L'indigne complaisance des Courtisans l'élève jusqu'au Ciel; elle en fait un demi-Dieu. Le même Homme paroit-il moins en faveur? Les Eloges qu'on lui donnoit, diminuent. Croit-on que le

Prince ne le goute plus? Ceux qui le louoient avec excès, le blâment de même.

Sophocle a un mérite distingué; ses Ennemis sont forcés d'en convenir. Les Courtisans s'trabgnoient qu'il n'approchât du Souverain; ils cherchoient habilement à diminuer sa réputation. Il paroit à la Cour; le Prince gouse son esprit; c'est un débordement de louanges; il n'y a pas deux voix différentes sur ce Personnage; c'est le plus grand Génie de l'Europe; il a surpassé les plus illustres Anciens & Modernes; il l'emporte sur Virgile & sur Racine. Sophocle est accablé de visites; les Courtisans se disputent à l'envi le bonheur de converser avec un Homme aussi rare. L'empressement du Prince paroît augmenter pour lui. La complaisance & la flaterie des Courtisans croit

croissent à proportion, & viennent à un degré, où l'on eut crû qu'il étoit impossible qu'elles arrivassent. Quelque bonne opinion que Sophocle ait de lui, il rougit de sa propre réputation. Cependant elle le flatte trop, il s'oublie, il croit être un Mortel unique, il néglige ses Amis, il en mépriſe quelques uns, il se lâche enfin, & le Prince commence à lui découvrir des défauts. Soit que Sophocle s'en apperçoive, soit qu'il soit appellé ailleurs, il se retire. Quelques Gens débitent d'abord à l'oreille que le Prince a des raisons de se plaindre de lui. Bientôt la nuée crève: Sophocle est le sujet de toutes les conversations. On condamne son caractère, on plaisante sur ses actions, on diminue le prix de son génie, la fureur d'en dire du mal est si grande, qu'elle s'étend sur tout ce qui le touche de près. On sait ses liaisons avec Corine,

on les peint des traits les plus satiriques. Que faut-il pour faire remonter Sophocle au haut point de gloire dont il semble être déchu pour toujours? Un mot du Souverain qui lui ordonne de revenir à la Cour.

C'est un étrange Pays que celui où les fripons sont nécessaires, & où ils sont souvent beaucoup plus utiles que les honnêtes Gens! Cependant il faut en convenir; les Princes sont obligés en bonne Politique d'avoir un certain nombre de fripons qui leur soient attachés. Il est vrai que l'usage qu'ils doivent en faire, est délicat. Un Prince habile doit se servir d'un malhonnête Homme, comme les sages Médecins se servent de l'Emetique; ils l'employent dans le cas où ils ne sauroient apporter aucun autre remède, & ils en usent avec toute la précaution possible. Mais quoique les fripons

soient

soient nécessaires, ce n'est pas moins une incommodité pour les Courtisans d'être obligés de vivre avec eux, & de leur témoigner plus d'égard qu'aux autres personnes. C'est un usage à la Cour fondé sur la Politique, que plus un Homme est méchant, plus on le ménage, & plus on le flatte. Dès que le noir Orcan paroît dans les appartemens, tout le monde le salue. Chacun le hait; mais chacun le craint. On sait qu'il est du nombre de ces Gens destinés par leurs iniquités à faire passer jusqu'au Prince tous les secrets qu'ils peuvent découvrir. Orcan voudroit faire servir son métier de délateur à la perte de tous ceux qu'il n'aime point; mais le Prince prudent sert de lui comme il doit s'en servir, & son génie supérieur lui fait d'abord distinguer ce qu'il doit croire ou rejetter des discours d'Orcan. Au reste

nestre cet Homme eſt inimitable dans ſon art. Il eſt ſouple & inſinuant avec ceux qu'il veut ſéduire, & dont il veut arracher un ſecret: Tantot il ſe déchaîne contre le Prince ſon Maître avec emportement; quelques fois il le loue avec excès; il a le don des larmes, le ton perſuaſif, un certain nombre de formules de ſermens. Quiconque ne connoît point Orcan eſt bien heureux, qu'il bien ruſé, s'il ne tombe point dans ſes piéges.

Il y a encore une eſpèce de Courtiſan auſſi dangereuſe que l'eſt celle des Eſpions, je veux parler des diſeurs de bons mots. Ces Gens perdront la fortune de leurs Amis, plutôt que de ſupprimer un bon mot. Ils ſe figurent briller par leurs ſaillies, & ils ne s'aperçoivent pas qu'ils deviennent l'exécration du Public & le mépris des Gens d'eſprit.

Il

Il faut avoir très peu de génie pour amuſer en médiſant. Le Cœur humain eſt ſi porté à la Satyre, qu'il goute ſouvent les médiſances les plus triviales. Mais pour plaire en louant, pour divertir ceux à qui l'on parle, en leur diſant du bien d'autrui, ils faut un grand génie.

Un honnête Homme, tel qu'un *Fourdan*, qui joint le véritable eſprit à la probité, parle des autres au Souverain avec la même précaution & la même retenue, qu'il parleroit de lui-même. Un mot lâché indiſerettement au Prince, perd pour toujours celui ſur lequel il tombe. Tous les ſoins qu'on voudroit ſe donner pour reparer ce mal, ſont ordinairement inutiles. Souvent les remèdes que d'honnêtes Gens veulent aporter à la médiſance, ne ſervent qu'à lui donner plus de vogue, & à lui faire trouver plus de créance.

Ar-

Archiloque traverſe la Mer pour ſe rendre à la Cour, l'eſprit rempli des plus flatteuſes eſpérances. Il arrive; il donne carrière à ſon imagination; il l'a vive, & il amuſe le Prince, il le fait rire, il luy plait; & la faveur dont il jouït l'empéche de ſe contraindre. Il ſe livre à ſes ſaillies. Pour divertir le Souverain, il déchire les Sujets; il n'épargne ni leurs Perſonnes, ni leurs Ouvrages, ni leurs actions, ni leurs mœurs, ni leur conduite. Le Prince ſage & prudent connoit bientôt combien le caractère d'Archiloque eſt dangereux; ſon affection pour lui diminue. Archiloque, fruſtré des grandes eſpérances qu'il avoit conçuës, ſe dépite; il demande ſon congé, il l'obtient, il ſe retire chargé de la haine de ceux à qui ont nui ſes bons mots. Pour comble de malheur, Archiloque s'aviſe de publier un Livre, qu'il

dédie

dédie à Fontenelle, & dans lequel il veut imiter son enjouement. Cet Ouvrage est si mauvais, qu'il venge autant les Gens de Lettres, que son départ de la Cour a vangé les Courtisans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que plusieurs de ceux qui condamnent le caractère d'Archiloque, sont aussi médisans que lui, & ne diffèrent de ce même Archiloque, que parce qu'il médit avec esprit, & qu'eux médisent sans génie.

Trois vices affreux pour quiconque pense, & qui sont en vogue à la Cour, la médisance, la fausseté, & l'ingratitude. Ces trois vices en engendrent un quatrième. C'est le mépris de la Vertu. Theodate venu jeune de Courlande à la Cour, n'y a point altéré la bonté de son Cœur. Il dit du bien de tout le monde. Il ne se sert de son crédit auprès du Prince, que pour servir toutes les Personnes qui s'adressent

à lui. Theodate a de l'eſprit, de la naiſſance, de la valeur. Croyez-vous qu'on luy rende juſtice ? Bon, on le tourne en ridicule, on l'appelle l'Ami du Genre humain. Après cela, peut-on trouver mauvais qu'un Homme qui penſe, fuye la Cour ? Quiconque ſait ſagement renoncer à ce que l'on appelle Fortune, & qui n'eſt qu'un Eſclavage, ſe délivre de bien des inquiétudes, & ſouvent de bien des crimes.

On blâme Timante de ce qu'il n'eſt point aſſidu à la Cour. Timante répond, j'y vais aſſez pour montrer au Prince mon reſpect. Lorſqu'il me parle, je tâche de lui faire ſentir la vénération que j'ai pour ſes grandes qualités. C'en eſt aſſez ; j'ai rempli mon devoir ; le reſte de mon tems eſt à moi ; j'en dois compte à mon Ame Philoſophe. Je lis, j'étudie, je réfléchis, je vois mes Amis, je vais au Spectacle, chez des Femmes d'eſ-

d'eſprit. Si l'on preſſe encore Timante, & qu'on lui diſe qu'il eſt mauvais Courtiſan; il répond ce qu'a dit le ſage la Bruyere. *Le reproche en un ſens le plus honorable que l'on puiſſe faire à un Homme, c'eſt de lui dire qu'il ne ſait pas la Cour. Il n'y a ſorte de vertu qu'on ne raſſemble en lui par ce ſeul mot.*

Je ſuis certain qu'en liſant ma Lettre, vous direz pluſieurs fois: comment peut-on penſer auſſi Philoſophiquement ſur la Cour, & être cependant attaché à cette même Cour? C'eſt un Courtiſan qui déclame contre les Courtiſans. Deux raiſons feront ma juſtification. Le Maitre que je ſers eſt un Philoſophe ſur le Thrône; & ſi le métier de Courtiſan peut être fait par un Homme de Lettres, c'eſt lorsqu'il ſe trouve dans le cas où je ſuis. Je puis vous proteſter, flatterie à part, & vous ſavez que ce vice-là n'eſt

n'eſt pas mon défaut ; que je ne vois jamais le Prince lorſque je vais à la Cour, que je ne l'entends jamais parler, que je ne reconnoiſſe en lui ces qualités éminentes qui ont rendu chers quelques Héros de l'Antiquité à tous les Philoſophes. Condamnez-vous Pline d'avoir été Courtiſan de Trajan ? Blamez-vous les Gens de Lettres qui ont vécu dans la Cour de Marc Aurelle ? A cette prémière raiſon, qui me paroît ſans replique, j'en ajoute une ſeconde. Le tems où je pourai quitter le grand Monde, n'eſt point encore arrivé. Je dois, pour ma ſatisfaction propre, & pour celle de mes Amis, montrer que j'ai ſçu retrouver ailleurs ce que des feux de jeuneſſe m'ont fait perdre dans ma Patrie. Un tems viendra (& qui ſait ſi ce tems eſt loin) où je vous prouverai, que je ſuis véritablement perſuadé que le meilleur de tous les biens, c'eſt

le

le repos, la retraite, & l'amitié de quelques Amis. Heureux, lorſqu'on peut joindre à ces Amis une Amie auſſi ſpirituelle que vous ! Je ſuis &c.

XXVI LETTRE.

De Monſieur L. M. D. *.

LE plaiſir de moraliſer m'a entrainé dans ma dernière Lettre, & je n'ai pu vous dire ce que je penſois de l'Ouvrage auquel vous vous occupez. Je ſuis perſuadé que les bons Romans ſont très utiles; ils ont même un avantage ſur preſque tous les autres Livres; ils joignent l'agréable à l'utile. Il y a plus de Morale dans le Dom Quixotte de Michel de Cervante, que dans tous les Traités Philoſophiques qu'ont publiés tant de Profeſ-

ſeurs.

leurs. Je doute qu'on puiſſe rien faire de plus inſtructif, que le diſcours que Michel de Cervante met dans la bouche de Dom Quixotte, lorſqu'il rencontre en chemin trois Ecoliers de Salamanque, dont le premier devoit embraſſer le parti des Armes, le ſecond celui de la Robe, & le troiſième celui de l'Egliſe. Tout ce qu'on peut dire de ſage ſur ces trois principaux états de la Vie ſe trouve dans ce diſcours. L'Ouvrage de Michel de Cervante eſt rempli de pareils morceaux; & dans tout ce qui ne regarde point la Chevalerie errante, Dom Quixotte eſt le plus raiſonnable des Mortels. Il falloit avoir le génie de Cervante pour placer dans la bouche d'un Fou plaiſant les choſes les plus ſenſées, les plus graves, & ſouvent les plus ſublimes.

Il y a dans le Roman Comique de Scaron des Portraits charmans.

Leur

Leur vérité frappe & instruit. Despréaux, qui n'aimoit point Scaron en qualité de Poëte, faisoit beaucoup de cas de sa Prose.

Nous avons encore plusieurs Romans écrits d'une manière très spirituelle & très utile, au nombre des quels sont ceux dont vous me parlez dans votre dernière Lettre. Ces sortes de Livres ornent l'Esprit & forment le Cœur; ils inspirent des sentimens, font connoître les ridicules, développent les caractères, & donnent le ton de la bonne Compagnie.

Les Pédans crient contre les Romans. Ils ont raison: ces sortes de Livres ne sont faits pour eux en aucune manière. Il faut du génie pour les composer, de la délicatesse & du gout pour les lire.

Il y a un grand nombre de Gens à qui on donne le nom de

Savans, qui font profeſſion de mépriſer tous les Romans, ſans diſtinguer les bons des mauvais. Ces Gens paſſent leur vie à découvrir, s'il eſt poſſible, de quel bois étoit la bequille de Diogêne; dans quelle Olimpiade on recita une certaine Ode, de laquelle on comprend à peine quatre vers, & dans quel tems vivoit un Auteur, dont les Ouvrages ſont perdus depuis quinze cens ans. (Choſe fort utile à ſavoir pour l'éclairciſſement de ces mêmes Ouvrages.) Il ne faut, pour faire le métier de ces Savans, ni génie ni eſprit; il n'eſt beſoin que de la ſanté & d'une Bibliothèque.

Il y a des Auteurs d'une autre eſpèce, grands ennemis de tout Ouvrage de gout, qui ont encore moins beſoin de génie, que ceux dont je viens de parler. Ils ont fait vœu de ne penſer jamais; mais

de

de ſavoir ſeulement ce qu'ont penſé quelques Ecrivains qui ont vécu avant Alexandre, & dans le tems de ce Conquérant. Parle-t-on d'une Perdrix? Ariſtote, diſent-ils, dans ſon hiſtoire des Animaux traite fort amplement de ces oiſeaux. Eſt-il queſtion d'une Robe de chambre? Hérodote nous apprend que les Perſes en portoient de fort longues. Nomme-t-on le nom d'une Femme? Platon en permet la pluralité dans ſa République. Parlez à ces Gens-là de ce qui s'eſt paſſé dans ces deux derniers ſiècles; demandez-leur de qui étoient fils François ſecond, & Henri quatre? Ils vous diront que le prémier étoit fils de François prémier, & le ſecond d'Henri trois. Ces Gens paſſent leur vie à apprendre ce que tout le monde veut ignorer, & à n'avoir aucune connoiſſance de

ce que tout le monde doit ſavoir.

Il faut ajouter à ces ennemis des Romans quelques ſombres Philoſophes, qui affectant l'obſcurité des anciens Oracles, croyent ſe faire une grande réputation par des Ouvrages qui ſont inintelligibles. Ils trouvent certaines Gens, qui pour ſe donner un air de génie profond, aſſurent qu'ils les entendent. Comment ſeroit-il poſſible qu'ils compriſſent ces Ouvrages, puiſqu'il eſt certain que les Auteurs qui les ont compoſé ne les entendent pas eux-mêmes? Criſipe publie un Ouvrage. Il s'en vend trente exemplaires. Les Gens d'eſprit aſſurent que Criſipe écrit comme un Energumène. L'un dit qu'il a compoſé ſon Ouvrage dans les accès d'une fièvre chaude; l'autre veut que ce ſoit pendant les attaques d'une noire mélancolie. Dorilas ſoutient hardimen

dîment que ce Livre eſt fort bon & fort clair. Il ne s'aperçoit pas qu'en parlant ainſi, il faut qu'il opte entre la poſſeſſion & la frénéſie ; & qu'il ne peut s'en diſpenſer auprès de tous les Gens ſenſés.

Voila un échantillon de ces prétendus Savans qui condamnent les Romans : mais les perſonnes d'un génie ſupérieur les aiment, & même pluſieurs nous ont donné des témoignages de leur goût. La Fontaine, parlant de l'Aſtrée, dit : je la laiſſois étant petit garçon, & je la lis encore ayant la barbe griſe. St. Evremond regardoit Dom Quixotte comme un des meilleurs Livres qu'il y eut. Des Philoſophes diſtingués ont penſé comme ces ingénieux Ecrivains. Le ſpirituel Fontenelle, que vous chériſſez tant, aimoit beaucoup l'Aſtrée. Vous ſavez ce qu'il en dit.

Mais quand je lis l'Aſtrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe ſeul de plus charmans Héros,
Où l'Amour ſeul de leurs deſtins décide,
Où la Sageſſe même a l'air ſi peu rigide,
Qu'on trouve de l'Amour un zélé Partiſan
Juſques dans Adamas le Souverain Druïde,
Dieux, que je ſuis fâché que ce ſoit un Roman!
J'irois vous habiter, agréable contrée,
Où je croirois que les Eſprits
Et de Celadon & d'Aſtrée
Iroient encore errans des mêmes feux épris;
Où le charme ſecret produit par leur préſence
Feroit ſentir à tous les Cœurs

Le

Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaiſirs de l'innocence.

Si par hazard vous ne regardiez pas le gout de Fontenelle comme bien déciſif dans cette occaſion, & que vous appellaſſiez de Fontenelle jeune à Fontenelle plus âgé, vous n'y gagneriez rien; car l'Auteur des Eloges des Académiciens n'a point deſavoué les ſentimens de l'Auteur des Eglogues; & ces Eglogues tendres & ſpirituelles ſont imprimées avec l'Eloge des Hommes les plus illuſtres. Mais il faut, pour vous ôter tout ſcrupule ſur le goût qu'ont eu les plus grands Philoſophes pour les Romans, vous faire voir un des plus renommés qu'ait eu l'Europe, & le plus célèbre qu'ait produit l'Allemagne, liſant un Roman quelques momens avant ſa mort. C'eſt Lebnitz, qui

voyant venir les approches du trépas ſans ſurpriſe, ſans regret & ſans crainte, liſoit dans ſes derniers inſtans l'Argenis de Barclay.

En voila je crois aſſez, pour vous affermir contre les mauvais raiſonnemens des Pédans, & pour vous exciter à pourſuivre votre Roman. Il ne me reſte plus qu'à vous perſuader de ne point en priver vos Amis. Que craignez-vous, dès que votre Ouvrage eſt bon, comme je ſai à n'en pas douter qu'il l'eſt ? Apprehendez-vous la critique de quelques ignorans ou de quelques envieux ? Il faut que je vous gueriſſe une fois pour toutes d'une crainte auſſi mal fondée, & que je vous démontre clairement qu'elle n'a aucun fondement.

Jamais les ignorans n'ont pu décrier un Ouvrage qui a mérité l'eſtime des connoiſſeurs. Ces prémiers n'ont aucun crédit ſur l'eſprit

l'eſprit des derniers : au contraire, c'eſt un préjugé pour la bonté d'un Livre, que la condamnation d'un ſot. Celui qui goute les Ouvrages de Perin & de Linière, n'eſt pas fait pour gouter ceux de Despréaux & de Racine. Souhaitez donc, ſi vous donnez jamais quelque choſe au Public, qu'une partie des Gens dont vous craignez le jugement, vous condamne. Quant aux envieux, vous êtes faite pour en avoir parmi les Gens d'eſprit moins qu'une autre. Votre caractère & votre génie plaiſent à tout honnête Homme qui vous connoit. Les Perſonnes qui ne nous connoiſſent pas, s'aviſent rarement d'être jalouſes de la réputation que nous pouvons aquerir. D'ailleurs votre Sèxe a un grand avantage. Les Hommes ſe plaiſent naturellement à approuver ce qui vient des Femmes. Mais enfin, ſupoſons que

vous ſubiſſiez le ſort de tant d'Auteurs illuſtres, & que l'envie n'épargne point ce que la Nature a produit de plus aimable. Penſez-vous que le jugement de trois ou quatre perſonnes, décide de beaucoup en Europe? Et vous figurez-vous que Paris, que Londres, qu'Amſterdam, que Turin, que Berlin réglent leur goût ſur celui de quelques petits Ecrivains ſubalternes, ou de quelques prétendus beaux Eſprits? Figurez-vous que la déciſion d'une Ville pour un Livre répandu dans l'Europe peut être conſiderée comme une Virgule dans un Volume in Folio. Que ſera-ce donc de celle de deux ou trois perſonnes inconnuës dans la République des Lettres, & dont la réputation ne s'étend pas au de-là de leur Ruë?

Hermodore du plus haut de ſon eſprit regarde en pitié tout ce que font les meilleurs Ecrivains.

vains. Il croit pouvoir décider de leur ſort; il a établi ſon tribunal chez la jeune Araminthe. Il eſt loué, exalté, porté juſqu'aux Cieux par de certaines Gens qui ſe ſont promis de s'admirer réciproquement. Araminthe a exigé d'eux la même promeſſe que ſe font les beaux Eſprits de la Comédie des Femmes ſavantes.

Nul n'aura de l'Eſprit, or nous & nos Amis.

En vertu de ce ſerment, Hermodore, Araminthe, & leurs ſupots ſavent ſeuls penſer, ſavent ſeuls juger, ſavent ſeuls écrire. Tout Livre nouveau eſt condamné, ſans avoir été lû. Qu'arrive-t-il des déciſions d'Hermodore? C'eſt qu'elles ſont auſſi inconnuës qu'il l'eſt, & qu'il le ſera éternellement, ſi la fantaiſie ne prend

point à quelqu'un des Auteurs qu'il condamne de le nommer par son véritable nom.

FIN.

CATALOGUE DES LIVRES

Qui se trouvent

Chez PIERRE DE HONDT,

LIBRAIRE A LA HAYE.

LIVRES FRANCOIS.

LEttres, *Memoires & Negociations de Monsieur le Comte* d'ESTRADES, *Ambassadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre, & en Hollande. Ouvrage où sont compris l'Achat de Dunkerque, & plusieurs autres choses très interessantes, Nouvelle Edition, dans laquelle on a retabli tout ce qui avoit été supprimé dans les précédentes.* Londres 1743. 9 vol. 12.

La Parfaite Connoissance des Chevaux par Mr. SAUNIER, Haye 1734. avec 60. Belles Figures *Fol.*

Le

Le même en Grand Papier.

- - - - *Le Tome Second*, sous Presse.

Description exacte de l'Univers, ou, l'ANCIENNE GEOGRAPHIE *Sacrée & Prophane; à laquelle est jointe une Relation des Evènemens & des Changemens les plus interessans, arrivez dans les Empires, les Roiaumes, les Souverainetez, & les Republiques, depuis leur Etablissement jusqu'au Siecle présent.* à la Haye 1740. avec LXII. Cartes Geographiques: *Folio*, Format d'Atlas.

La Nouvelle Mariane, ou les avantures de Madame la Baronne De ****. Haye 1738. 10 Parties. 8.

Médailles de Grand & de Moyen Bronze, du Cabinet de LA REINE CHRISTINE; *frappées tant par ordre du Senat, que par les Colonies Romaines, & par les Villes Grecques, gravées aussi delicatement qu'exactement d'après les Originaux, par le Celebre* PIETRO SANTES-BARTOLO; *en LXIII. Planches, expliquées par Monsr.* S. HAVERCAMP, *Professeur dans l'Academie de Leiden.* à la Haye 1740. François & Latin. Fol.

- - - - *Le même Ouvrage*; en Grand Papier. Fol.

L'Histoire du Systeme des Finances sous la Minorité de LOUIS XV., *avec un abregé de la vie du Duc* REGENT *& du Sr.* LAW, Haye 1734. 6 vol. 12.

Art de monter à Cheval, ou, Description du Manège dans sa perfection, par Mr. le

*le Baron d'*EISEMBERG. Haye 1740. avec 60 belles Planches, gravées par PICART; *Fol.* Obl.

De l'Attaque & de la Defenſe des Places, par Monſr. le Marechal de VAUBAN. à la Haye 1737. avec 36. Belles Planches: 4.

- - - - *Le Tome ſecond du même Ouvrage.* à la Haye 1742. Fig. 4.

La BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE, *ou, Hiſtoire des Ouvrages des Savans de la Grande-Bretagne, par une Societé de Gens de Lettres à Londres.* à la Haye 1734-1742. XLII Parties 8.

Les Cent Nouvelles Nouvelles par Mad. de GOMEZ. Haye 1735. 20 vol. 12.

Diſcours Hiſtoriques, Critiques, Theologiques & Moraux, ſur les Evenemens les plus memorables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, avec de très belles Figures, Lettres Griſes, Vignettes, & Culs de Lampe, gravez ſur les Deſſeins de Mrs. HOET, HOUBRAKEN & PICART LE ROMAIN. à la Haye 1727-1739. 6 vol. Fol. *Sur du Papier Median.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superial.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Voyage de CORN. LE BRUN, *au Levant, dans l'Aſie Mineure, aux Iſles de Chio, Rhodes, Chypre &c. de même que dans les plus conſiderables Villes d'Egypte, de Syrie, & de la Terre Sainte &c.* Haye 1732. 5 vol. 4. Fig.

Voya-

Voyage. Le même, en Grand Papier.

Etat Militaire de l'Empire Ottoman, par Mr. le Comte Marſigli, 2 vol. Italien & François, Fol. avec des Figures & des Cartes Geographiques.

Examen du Pyrrhoniſme Ancien & Moderne, par Mr. de CROUSAZ Haye 1733. Fol. *Cet Ouvrage eſt imprimé ſur le même Format du Dictionaire & des Oeuvres de* BAYLE, *dont l'Auteur fait une Critique perpetuelle.*

Le même, en Grand Papier, *Fol.*

Eſſai Hiſtorique & Philoſophique ſur le Gout. Haye 1737. 8.

La GUERRE SERAPHIQUE, *ou, Hiſtoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins, par les violentes Attaques des Cordeliers; avec une Diſſertation ſur l'Inſcription qui ſe trouve au Portrait de l'Egliſe de Rheims:* Deo Homini & Beato Franciſco, Utriuſque Crucifixo. Haye 1739. 12.

Les Remarques Hiſtoriques, Critiques, & Philologiques, ſur le Nouveau Teſtament, par Monſr. DE BEAUSOBRE LE PERE. Haye 1742. 2 vol. 4.

Le Gouvernement Admirable de la REPUBLIQUE DES ABEILLES; *avec les moyens d'en tirer grande Utilité.* Haye 1740. 12.

Hiſtoire METALLIQUE *des XVII. Provinces des Païs-Bas, depuis l'Abdication de l'Empereur Charles V. en* 1555. *juſqu'à la Paix de Baden en* 1716. *par Mr.*

VAN

VAN LOON. Haye 1736. avec plus de 3000. Medailles, 5 vol. *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

- - - - *du XVI. Siècle, par Mr.* DURAND, Haye 1735. 4 vol. 12.

Les Hommes Illustres qui ont paru en France, par Mr. PERRAULT, Haye 1736. 2 vol. 8.

Memoires d'Anne Marie de MORAS, *Comtesse de* COURAON, *écrits par Elle même*, Haye 1740. 4 Parties, 12.

Le PAISAN GENTILHOMME, *ou, Avantures de Mr. Ranfau, & ſon Voyage aux Iſles Jumelles*, Haye 1735. 12.

Recueil complet d'Eſtampes, qui repréſentent les Evenemens les plus Memorables de l'Ancien & du Nouveau Teſtament (ſans Diſcours) gravées ſur les Deſſins de Mr. HOET, HOUBRAKEN, & PICART. *Sur du Papier Médian.*

- - - - *Sur du Papier Royal.*

- - - - *Sur du Papier Superroyal.*

- - - - *Sur du Papier Imperial.*

Le Supplement aux Trophées Sacrez & Profanes du Duché de Braband, par Mr. BUTKENS. 2 vol. avec Figures, *Fol.*

- - - - *Le même*, en Grand Papier.

Le Siege de CALAIS, *Nouvelle Hiſtorique* Haye, 1732. 12.

Traitez Geographiques & Hiſtoriques pour l'intelligence de la Sainte Ecriture, par Mr. BRUZEN LA MARTINIERE, Haye 1730. 2 vol. 12.

Traité des Armes, par le Sr. P. J. F. GIR.

GIRARD, *Ancien Officier de Marine: enseignant la maniere de combattre de l'Epée en pointe seule, toutes les Gardes étrangeres, l'Espadon, les Piques, Hallebardes, Bayonnettes au bout du Fusil, Fleaux brisez, & Batons aux deux Bouts; ensemble a faire de bonne grace le Salut de l'Esponton, l'Exercice du Fusil, & celui de la Grenadiere. tels qu'ils se pratiquent aujourd'hui dans l'Art-Militaire de France; orné de 116 Belles Planches*, à la Haye 1739. Quarto Obl.

La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite dans le Style des Anciens Historiens Juifs, par Nathan Ben Saddi Pretre de cette Nation. Londres 1743. 8.

Les Oeuvres de Clement Marot, revues sur plusieurs Manuscrits, & sur plus de quarante Editions, augmentées tant de diverses Poesies veritables, que de celles qu'on lui a faussement attribuées, avec les Ouvrages de Jean Marot son Pere & de Michel Marot son Fils, Haye 1731. 6 vol. 12.

LIBRI LATINI.

THESAURUS Antiquitatum & Historiarum Italiæ, Neapolis, Siciliæ, Sardiniæ, Corsicæ, Meliæ, congestus a JOH. GEORG. GRÆVIO; cum Præfationibus PETRI BURMANNI. *Lugd. Ba-*

Batav. 45 Volumina; *cum Figures.* Fol.
- - - - Idem Liber; *Charta Majori.* Fol.
- - - - Idem Liber. 39. Volumina. Fol.
- - - - Idem Liber. 39 Volumina, *Charta Majori.* Fol.

Nummophylacium REGINÆ CHRISTINÆ, quod comprehendit Numismata Ærea Imperatorum Romanorum, Latina, Græca, atque in Colonies cusa, quondam a PETRO SANTES BARTOLO Summo Artificio Summaque Fide luri incisa; cum Commentario SIGEBERTI HAVERCAMPI Latine & Gallice. *Hagæ Com.* 1740. *Fol. cum LXIII. Tabulis Numismatum.*

- - - - - - - - Idem Liber: Charta Majori. Fol.

Accuratissima Orbis Delineatio, Sive, GEOGRAPHIA VETUS, Sacra & Prophana. Præmissa est Introductio ad Geographiam Antiquam, qua Orbis Vetus, Gentium Migrationes, Populorum Origines, quicquid Historias illustrare potest, breviter refertur *Hagæ Comitum* 1740. *cum LXII. Tabulis Geographicis, Forma Atlantica,* Fol.

Acta quædam Ecclesiæ ULTRAJECTINÆ, adversus Scripta Eminentissimi Cardinalis Archiepiscopi Mechlinienſis, cum Præfatione ad Illustrissimos omnes inclytæ Germaniæ Archiepiscopos. *Hagæ Comitum* 1737. 4.

BREVIARIUM Rothomagense; Illustriss. & Reverendiss. in Christo Patris *Ludovi-*

vici de la Vergne de Treſſan, Rothomagenſis Archiepiſcopi, Autoritate reformatum & editum. 1736. 4 *Vol.* 18. *Rubro Nigr. cum Fig.*

Jac. DE BIE, Numismata Aurea Imperatorum Romanorum, a Julio Cæſare ad Heraclium uſque, Excellentiſſimi, dum viveret, Caroli DUCIS CROI & ARSCHOTANI magno & ſumptuoſo ſtudio collecta; accedit LUD. SMIDS Romanorum Imperatorum Pinacotheca; ex recenſione & cum notis *Sig. Havercampi. Amſt.* 1738. *cum Fig. & Numismatibus.* 4.

BIBLIOTHECA Hohendorfiana, Hulſiana, Marckiana, Kryſiana & Du Boiſiana. *Hagæ Comitum. XV. Vol.* 8.

CATALOGUS Librorum qui in Theſauris Romano, Græco, & Siculo continentur. *Leidæ* 1725. 8.

Compendium Moralis Evangelicæ, Sive, Conſiderationes Chriſtianæ in NOVUM TESTAMENTUM: *Lovanii* 1694. 4. *Vol.* IX. *Edition Nitidiſſima.*

Jo. HARDUINI Opera Varia; in quibus continentur I. Undecim Athei Hodierni: Scilicet, Janſſenius, Martin, Thomaſſin, Mallebranche, Quenel, Arnaud, Nicole, Paſcal, Deſcartes, Le Grand, & Regis. II. Platon expliqué. III. Pſeudo-Virgilius. IV. Pſeudo Horatius. V. Numismata Sæculi Juſtinianei VI. Antiqua Numismata Sæculi Theodoſiani. VII. Numismata Regum Fran-

co-

corum. *Hagæ Com.* 1733. *cum LVII. Tabulis Numismatum.* Fol.

- - - - Idem Liber. *Charta Majori.*

CLERICI Opera Philoſophica, *Amſt.* 1722. 4 *Vol.* 12.

Jo. HARDUINI Commentarius in Novum Teſtamentum, accedit ejuſdem Autoris Lucubratio, in cujus prima parte oſtenditur Cepham, a Paulo reprehenſum, Petrum non eſſe; in altera parte Joanis Apoſtoli de ſanctiſſima Trinitate locus explanatur. *Hagæ* 1741. *Fol.*

- - - - Idem *Charta Maj.*

S. JUSTINI Philoſophi & Martyris Opera, Studio Benedictinorum, *Hagæ* 1743. *Gr. & Lat.* Fol.

HOSPITALII Gallarum Cancellarii Carmina. *Amſt.* 1732. 8.

LIMBORCH Theologia Chriſtiana: adjuncta eſt Relatio Hiſtorica de Origine & Progreſſu Controverſiarum in Fœderato Belgio de Præſtinatione. *Hagæ Com.* 1736. Fol.

SALENCRE Theſaurus Novus Antiquitatum Romanarum. *Hagæ Com.* 3. *Vol.* Fol.

- - - - - Idem Liber *Charta Majori* Fol.

Jo. JAC. SCHEUCHZERI Herbarium Diluvianum. *Lugd. Bat.* 1723. *Fig.* Fol.

- - - - Idem Liber, *Charta Majori*; Fol.

SANTORINI Obſervationes Anatomicæ. *Lugd. Bat.* 1739. *Fig.* 4.

50922

FIN.

2442.

2